
U d'/of OTTAWA
39003002548666



A manger du Foin

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Sonnets (Épuisé).
Marc Twain (Épuisé).
La Photographie des objets colorés de Vogel (Gauthier-Villars).
La Ferrotypie (Gauthier-Villars).
La Platinotypie (Gauthier-Villars).
Comic-Salon (Vanier).
L'Année Fantaisiste, tomes I à V (Delagrave).
Soirées perdues (Tresse et Stock).
La Mouche des Croches (Fischbacher).
Entre deux Airs (Flammarion).
Notes sans Portées (Flammarion).
Accords perdus (Simonis Empis).
Poissons d'Avril (Simonis Empis).
Maitresse d'Esthètes (Simonis Empis).
Un Vilain Monsieur (Simonis Empis).

OUVRAGES ÉCRITS EN COLLABORATION

Lettres de l'Ouvreuse, avec Alfred Ernst (Vanier).
Bains de Sons, avec A. Ernst (Simonis Empis).
Rythmes et Rires, avec A. Ernst (Bibliot. de *la Plume*).
Histoires Normandes, avec Léo Trézenik (Ollendorff).
Les Enfants s'amusent, avec P. Veber (Simonis Empis).

Exemplaire N° 5

A. Simonis Empis

WILLY

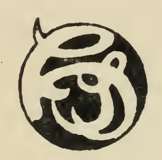


A manger du Foin

ILLUSTRATIONS

PAR

ALBERT GUILLAUME



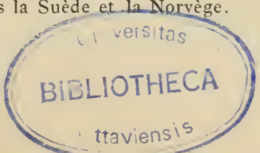
Tout exemplaire est numéroté au verso du faux-titre

PARIS

H. SIMONIS EMPIS, EDITEUR

21, RUE DES PETITS-CHAMPS, 21

1899



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

Dix exemplaires sur papier du Japon.
Cinq exemplaires sur papier de Chine.

CHAPITRE PREMIER

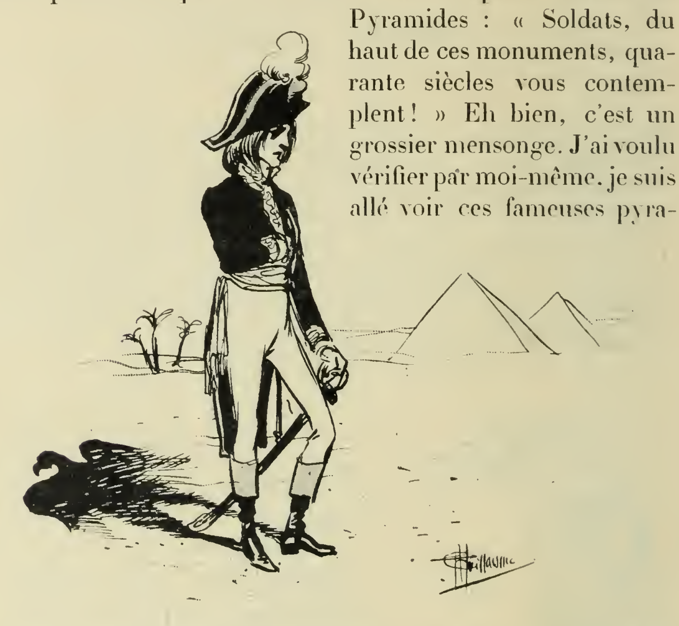
Mensonges historiques : MM. Bonaparte, Vespasien et Louis XIV, Mme Marie Tudor, — Un commissaire assassin : curieux détails. — Mémorables exploits d'un huissier saisi par soi-même (*heautonsaisissoumenos*). — M. Aristote et la question des chapeaux au théâtre : interview par table tournante. — Les billets de banque de 25 millions (enfin !). — Étrange erreur d'un confrère qui me crut métamorphosé en cheval. — Scandaleuse attitude du président de l'A.A.D.B.D.E.D, VI.A. — Fin tragique d'un jeune débauché : élégie. — Habillez-vous richement avec les bouillons des grands journaux.



En dépit de leurs promesses, nos bons amis les Anglais continuent leurs sournoises manigances en Egypte, où ils colonisent richement avec nos intérêts lésés... pour compte. Un de mes confrères, l'auteur d'*Un vilain monsieur* — à qui ce roman a valu tant de flatteuses conquêtes qu'il a dû filer au Caire pour se radouber la moelle épinière — m'envoie, sur les trames ourdies par les représentants de la *Queen* que *God save*, une lettre bourrée d'édifiants détails; mais comme le jour même de leur publication, la Bourse,

indubitablement, baisserait à coupons rabattus, je préfère ne citer, de la correspondance en question, qu'un passage relatif à un point d'histoire assez curieux.

— Vous connaissez peut-être, m'écrit mon ami, la parole prononcée par ce fumiste de Bonaparte devant les Pyramides : « Soldats, du haut de ces monuments, quarante siècles vous contemplent ! » Eh bien, c'est un grossier mensonge. J'ai voulu vérifier par moi-même, je suis allé voir ces fameuses pyra-



mides ; jugez de mon hébétement : pas un des quarante siècles annoncés n'était installé sur leurs sommets ! Pensant qu'ils avaient fui vers une autre patrie, j'ai interrogé les naturels du pays ; aucun n'a paru comprendre ce que je voulais dire ; ils me regardaient avec autant de stupeur qu'en montre un candidat au bachot, à qui le jury propose trois lignes de grec à expliquer ; tous m'ont affirmé que, de mémoire de tailleur (les plus considérables mémoires que l'on connaisse), nul n'avait jamais aperçu, sur le sommet de ces solides à faces latérales triangulaires, le moindre siècle — pas même

celui d'Yves Guyot. Il est donc avéré que Bonaparte a menti, en cette occurrence, avec un aplomb... pyramidal.

Au risque d'effeuiller pas mal d'illusions, je n'hésite pas à ajouter que la plupart des « mots historiques » n'ont jamais été prononcés ; quelques-uns sont bien trouvés, presque tous sont controuvés. En voulez-vous quelques exemples ?



Puisque vous m'en priez...

Le même Bonaparte (incorrigible, alors, quel drôle de Corse !) s'écriait au commencement de la campagne d'Italie : « Soldats, vous manquez de tout... l'ennemi en a ! » Or, quelques jours après ce laïus, l'ennemi se débandait, prouvant ainsi qu'il n'en avait pas.

Le même — trois fois nommé — proclamait : « Le mot *impossible* n'est pas français », affirmation qui ne tient pas plus debout qu'un cul-de-jatte. Consultez n'importe quel dictionnaire, vous y trouverez le mot « impossible » reconnu par l'Académie, et aussi français qu'un enfant né en France de père et de mère français. Décidément, Bonaparte mentait à journée faite. Quel dentiste que ce génie !

L'antiquité n'était pas plus véridique. Rappelez-vous Vespasien déclarant : « Le cadavre d'un ennemi mort sent toujours bon. » Le mot n'a certes pas été prononcé de bonne foi, à moins que l'empereur romain, qui a d'ailleurs

donné son nom à des édicules assez désagréablement parfumés, n'eût le sens de l'odorat bigrement perverti.

Louis XIV, lui aussi, fit preuve d'un aplomb inouï quand il prononça : « Il n'y a plus de Pyrénées, » assertion qui fait sourire de mépris toutes les personnes qui se rendent de France en Espagne par la voie de terre.



Il serait bien surprenant que les femmes n'eussent pas pris leur part de ces inexactitudes historiques ; nous pinçons Marie Tudor en flagrant délit d'imposture, quand elle déclare : « Que l'on ouvre mon cœur, on y trouvera écrit le nom de Calais ! » Effectivement, le procès-verbal d'autopsie constate que le cœur de la royale défunte ne contenait aucune inscription, géographique ou autre.

Comme dit le Pégomas de *Cabotins :* « Autant de mots, autant d'erreurs. » Il n'en est qu'un qui demeure inatta-

quable, celui que Cambronne rendit illustre dans les mornes plaines de Waterloo et qui, popularisé par les représentations d'*Ubu-Roi*, est désormais dans toutes les bouches.

*
* *

Vous connaissez la noblesse de robe, la noblesse d'épée,



la noblesse d'argent, mais je gage que vous ignorez la noblesse de fromage. Je dis bien : « noblesse de fromage » et ne suis point fou, encore que l'audition de l'œuvre messidormitive perpétrée par MM. Zola et Bruneau ait singulièrement affaibli mes facultés intellectuelles. Il existe, à Zermatt, dans les Alpes valaisanes, une aristocratie où les quartiers de noblesse sont remplacés par des quartiers de

fromage. C'est du moins ce que prétend la *Gazette de Zurich*. qui ajoute : « Les familles de Zermatt sont d'autant plus nobles qu'elles possèdent plus de fromages et de plus anciens; certains datent d'avant la Révolution française, et leurs propriétaires forment la plus haute aristocratie du pays. »



(Je soupçonne le confrère zurichois d'exagérer quelque peu, car enfin il est invraisemblable que, depuis 1789, ces fameux fromages, dont on sait la coutume balladeuse, n'aient pas quitté Zermatt ; dans les « Bouillons » du Quartier latin, jadis, quand je faisais mon droit, si j'avais le malheur de pincer les mollets de la petite bonne qui me servait, le roquefort profitait de cette minute d'inattention pour s'échapper de mon assiette ; ça ne ratait pas. Cela dit, je ferme la parenthèse et je reprends la citation.)

« Les fromages jouent un rôle très spécial dans la vie sociale de Zermatt. Quand un enfant naît, on fabrique un fromage qui porte son nom ; ce fromage est mangé en partie le jour de son mariage, on l'achève le jour de ses obsèques. Quand un jeune homme désire épouser une jeune fille, il s'invite à dîner un dimanche dans la famille de sa prétendue ; si le père de celle-ci exhibe au dessert le fromage qui porte son nom et en donne un morceau à l'amoureux, c'est qu'il l'agrée pour gendre. »

O idylle! O poésie! O nature! Cependant, j'aurais préféré — vous savez, des goûts et des couleurs..... — que le fromage confectionné le jour de la naissance de l'enfant et qui le suit, comme on vient de le voir, dans toutes les étapes de sa vie, le suivît aussi dans le tombeau, qu'on les ensevelît côte à côte, si je puis dire. Mais, sans doute, on a craint que, sous l'influence des instincts vadrouilleurs dont je parlais plus haut, le fromage ne vînt à s'évader en détériorant le cercueil au risque de se rendre ainsi coupable d'un « *brie* de clôture ».



* * *

Ayant fait, l'an dernier, le voyage de Bruxelles en Brabant pour applaudir le puissant *Fervaal*, de Vincent d'Indy, — œuvre à laquelle il était Indyspensable que j'assistasse, — je profitai de cette willygiature pour fréquenter le Palais de Justice où l'on jugeait un paradoxal commissaire de police belge, coupable d'une demi-douzaine d'assassinats, d'une vingtaine de vols qualifiés (sévèrement qualifiés, même, par le ministère public), et répondant, — ça est drôle! — au nom injustifié de Courtois.

Certes, c'était un malin. Il avait su se faire adorer de ses administrés; au lieu d'exhiber le faciès rogue qu'assument la plupart de ses collègues, il se montrait familier, bon vivant, solide buveur, quelque chose comme un « quart

d'œil » de Rabelais. Ce fantaisiste, complaisant comme un concierge qui vient de toucher son « dernier à Dieu », indiquait lui-même aux petits rentiers qui craignaient pour leurs économies des cachettes sûres, si sûres que « ce serait bien le diable si les voleurs allaient les chercher là ». Par malheur, c'était toujours « le diable », car les écono-



mies dissimulées d'après ces sages conseils disparaissaient comme de simples caissiers. Mais, n'est-ce pas? on ne pouvait pas en vouloir à M. le Commissaire : on ne peut rien contre la fatalité! Aussi, quand on l'arrêta, fut-ce dans le quartier une stupeur telle que, instantanément, tous ceux qui connaissaient Courtois se proclamèrent manchots : « Les bras m'en tombent », confessait un chacun.

Pour moi, ce commissaire m'apparaît comme un grand philanthrope méconnu : il savait combien, dans sa situation,

on est exposé à commettre de déplorables erreurs, à arrêter, puis à déférer aux magistrats des citoyens innocents comme l'enfant qui n'est pas encore né. (On a tort de dire : « comme l'enfant qui vient de naître », puisque celui-ci est entaché du péché originel. — Ah!) En se chargeant, à lui seul, d'exécuter tous les crimes de sa circonscription, il était sûr de connaître le coupable : ainsi, pas d'arrestations arbitraires. — Je vous dis qu'on aurait dù lui dresser des statues, au lieu de procès-verbaux, à ce Courtois!

Le plus bouffon, dans son aventure, c'est que la première personne qui s'avisa de déposer une plainte contre Courtois voleur dut, pour ce, s'adresser à Courtois commissaire. Cette situation étrange m'a rappelé une autre histoire, plus cocasse dans ses conséquences, mais belge également. Je vois que vous mourez d'envie de la connaître, et, comme je ne suis pas méchant, la voici :

Dans une petite ville des environs de Bruxelles, il n'existait qu'un seul huissier, Juleke Spons. C'est invraisemblable, mais c'est comme ça. Et même, — ce qui est plus invraisemblable encore, tout en étant encore plus « comme ça », — cet huissier unique ne gagnait pas d'argent. A ce point qu'un jour il ne put payer son terme. Son propriétaire, homme intraitable, le gros Smerlap, voulut le faire saisir; mais, ainsi que je vous l'ai indiqué, il n'y avait pas d'autre huissier dans la localité. C'est donc à Juleke Spons lui-même, en tant qu'huissier, qu'incomba le soin de se saisir, en tant que locataire insolvable. Purotin, mais honnête, notre homme s'exécuta. Seulement, astucieux, il se promit bien que cette petite farce tournerait aux dépens du Smerlap sans entrailles.

Il se tint scrupuleusement parole. En conséquence, il s'accabla de papier timbré : sommations, protêts, saisie, ordre de vente, il ne s'épargna rien, de sorte que les frais ne tardèrent pas à atteindre un chiffre imposant. Or, vous n'ignorez point (je m'exprime ainsi par pure courtoisie)

qu'en pareille matière les frais que ne couvre pas la vente des objets appartenant au débiteur sont à la charge du créancier. Le malin Juleke Spons avait eu soin, avant de se saisir, de transporter chez un ami complaisant tous les meubles et bibelots qui, chez lui, avaient un peu de valeur.



De sorte que la vente, portant uniquement sur des fournitures de bureau, plumes, papier écolier, buvard, des cartons verts, deux tables en bois blanc, trois chaises de paille et six pipes en terre, ne produisit qu'une somme dérisoire. Lors l'huissier, le sourire sur les lèvres, présenta au propriétaire ému (*motu proprio*, comme dit Cicéron) une petite note parfaitement en règle, et lui réclama 379 fr. 95 de frais. Smerlap, furieux, sacra, mais dut payer.

Aussitôt Juleke Spons, lui restituant la somme, — j'ai déjà dit qu'il était honnête à sa manière, — proféra de son ton le plus affable :

— Si tu veux, signe pour moi une reçu, siouplaît, voilà pour une fois une petit à-compte de trois cent septante-neuf francs nonante-cinq centimes, sais-tu? Tu te colères? Ça, je me lave les mains, comme mon aïeul Spons-Pilate, hi! hi! hi!

Et ce qu'il y a de plus merveilleux dans cette histoire-là, c'est qu'elle est authentique : ça, je le jure. (Pour ce que ça me coûte!)



*
* *

La question des chapeaux au théâtre continuant à faire verser des torrents d'encre, il était intéressant de connaître l'opinion du célèbre Aristote, dont le fameux « chapitre des chapeaux » était considéré, à bon droit, par notre distingué confrère Molière, comme un chef-d'œuvre. Nous avons donc, à l'aide d'un guéridon obligeamment prêté par la maison Bing, qui nous l'a garanti comme la propre table de Pythagore, interviewé l'éminent philosophe, selon les spirites rites. L'évoqué s'est d'abord montré rebelle à l'interview. A cette question :

— Que pensez-vous, cher maître, des chapeaux au théâtre?

Il répondit froidement :

— Je m'en f...

Sur notre observation qu'il avait tort de s'exprimer comme un simple Mesureur, Aristote riposta, assez spirituellement :

— Que voulez-vous? Je vieillis.



— Enfin, maître, les femmes doivent-elles prendre place aux fauteuils, coiffées ou non?

— Peuh! Turlututu!

— Dois-je inférer de ce « turlututu » que vous êtes partisan du chapeau pointu?

— Non, mauvais plaisant. Mais puisque vous tenez absolument à avoir mon avis, je vais vous proposer un moyen terme. Que les femmes continuent à mettre des chapeaux, puisqu'elles y tiennent, mais qu'elles les choisissent plats : la forme boléro, par exemple, me paraît tout indiquée; qu'elles se fassent construire des chapeaux en Espagne!

Voilà comment il se fait que je termine, le rouge de la

honte au front, ce paragraphe par un jeu de mots bête comme celui de l'oie, et, comme lui, renouvelé des Grecs.

*
* *

Enfin, la Banque d'Angleterre vient de se décider à



émettre des billets de... *vingt-cinq millions!* Ce n'est pas trop tôt; car, vraiment, je ne sais rien de plus désagréable que de se promener avec vingt-cinq millions de monnaie sur soi : c'est incommode, ça gonfle les poches. Fi! Les vingt-cinq millions réunis en un seul billet, on pourra sortir.

Seulement, hélas! la Banque susdite n'en a mis que trois

en circulation, et détruit aussitôt après les planches sur lesquelles ces humbles billets avaient été gravés. (Toujours des injustices!) Lord Rothschild, de Londres, possède une de ces banknotes; M. Coutts, le grand banquier, en détient une autre, — il sait ce que ça lui coutts; — M. Samuel Rogers, le poète millionnaire, a fait encadrer la troisième, qui orne sa bibliothèque. (Voilà ce que j'appelle une « riche » bibliothèque!)

Du reste, si ces morceaux de papier sont précieux en ce qu'ils permettent de porter sur soi, sans fatigue sensible, une somme, hum! relativement considérable, ils offrent aussi un inconvénient assez fâcheux. Je me suis laissé dire que lord Rothschild, étant entré récemment dans une boulangerie pour acheter un petit pain et n'ayant pas un penny de monnaie, tendit négligemment son billet de vingt-cinq millions au patron de l'établissement; celui-ci, très digne, répondit qu'il n'avait pas de monnaie, et lord Rothschild dût restituer le croissant.

Ça n'est pas toujours gai, la fortune!

*
* *

Avec une ponctualité qui l'honore et me ruine, le *Courrier de la Presse* m'envoie chaque jour des coupures de journaux où sont célébrées les qualités de « sauteur », admirées au dernier concours hippique, d'un honorable demi-sang qui porte le nom sympathique de... Willy. Un confrère, partisan de la métempsycose, — ce brave garçon a, depuis, été dirigé sur Sainte-Anne, — publia à ce sujet un article navré sur la « métamorphose de ce pauvre Willy en pachyderme solipède », déplorant qu'un si beau talent (c'est du mien qu'il s'agit) fût prématurément enlevé à l'estime des lettrés par cet accident imprévu. Il terminait en adressant à ma famille « si cruellement éprouvée » l'expression de ses sincères et bien vives condoléances. Je me

hâtai de couper les ailes à ce canard hippique. Il m'est arrivé, comme à tout le monde, d'être très « monté » contre quelqu'un, de « m'emballer » dans un moment de colère, à la suite duquel j'étais obligé de me coucher avec une « fièvre de cheval ». Mais là se borne ma ressemblance



avec la plus noble conquête, et si l'on me voit jamais sur les hippodromes, ce sera comme spectateur ou comme cavalier, mais certainement pas comme monture, — ceci sans préjudice de la statue équestre que le sculpteur Fix-Masseau ne manquera pas de m'élever, avant peu, sur la place publique de ma ville natale.

* * *

Les buveurs d'eau, depuis que le regretté Chevreul mourut centenaire, s'étant toute sa vie abstenu de vin, se mul-

tiplient, tels les cobayes. Ils s'organisent en sociétés, et voici qu'ils parlent de se réunir en congrès international : cette nouvelle me fait venir l'eau à la bouche ! D'ailleurs, il se rencontre de bons fumistes parmi ces hydrophiles : ainsi, les bras me sont tombés récemment lorsque j'appris que mon vieux copain le docteur Damain, qui, certes, au temps de notre « viride » jeunesse, me tenait vaillamment tête en présence de boissons plutôt alcooliques, venait d'être nommé Président d'une « Association amicale des buveurs d'eau du VIe arrondissement » A. A. D. B. D. E. D. VI. A., et que nul chameau, désormais, ne pouvait prétendre à rivaliser de sobriété avec lui.



Désireux de connaître les raisons d'un tel changement, j'invitai le néophyte à déjeuner :

— Seulement, lui dis-je, aujourd'hui, nous ne boirons que du vin ; tu peux bien faire cette exception en ma faveur, et en souvenir de nos vingt ans.

Damain accepta sans se faire beaucoup prier. Même je n'eus pas besoin de remplir son verre ; d'une main généreuse, il se versa de fréquentes et copieuses rasades. Il était déjà passablement « gai » quand, son titre de, — à moi les génitifs ! — *de* Président *de* l'Association amicale *des* Buveurs *d*'eau *du* VIe arrondissement lui revenant à l'esprit, il crut

devoir placer une petite profession de foi. Bonasse, je le laissai pérorer :

— L'eau, fit-il d'une voix un peu pâteuse, convient mieux que quoi que ce soit à la santé du corps...

— Tu oublies le cresson de fontaine.

— ...Toutes les autres boissons sont altérantes.

— Désaltérantes, tu veux dire ?

Il ne daigna pas relever ce piètre jeu de mots et poursuivit (mais que son allocution était donc embarrassée !) :



— L'eau, au contraire, est nourrissante et possède mille vertus...

— J'en boirai aujourd'hui ou Damain.

— ...dont une seule suffit pour faire son éloge.

— ?...

— En effet, si cet élément maintient le corps dans son état naturel, il maintient aussi l'âme dans son assiette ordinaire.

— Ah ! très jolie, cette expression : « une âme dans une assiette », je ne vois pas ça d'ici, mais ça ne doit pas être banal.

— L'esprit, alors libre et tranquille, s'élève au-dessus de sa sphère.

— Il va sphère mal !

— Dis donc, mon vieux, continua le docteur Damain sans transition, tu ne pourrais pas me présenter à l'honnête homme qui t'a vendu ce bourgogne ? Je paye le mien très cher, et il ne va pas à la cheville de celui-là !

Sans être orthopédiste, j'aurais bien voulu voir, au moins une fois, avant de mourir, une « cheville de Bourgogne » ; mais, comme j'allais demander des éclaircissements au doc-

teur Damain, le Président de l'A. A. D. B. D. E. D. M. A. roula sous la table.

*
* *

On vient de découvrir dans la Seine, au bas de la côte de Saint-Germain, le cadavre d'un jeune étudiant qu'une vie de débauches, hélas! a conduit au suicide. Mes lecteurs me



sauront gré de reproduire ici les vers que, l'âme en deuil, j'ai écrits à cette douloureuse occasion.

Pauvre enfant, qui menais au sein des brasseries
A bock et tabac
Ta vie aux longues et navrantes beuveries
Ab hoc et ab hac
Je pressentais ta mort et, du fond de mon âme,
Ab imo pectore,
Je me disais qu'un jour, — éteins-toi, triste flamme!
L'abime au Pecq t'aurait!

Je compte sur MM. Catulle Mendès et Gustave Kahn

pour faire réciter cette élégie vraiment géniale à leurs « Samedis poétiques ».

*
* *

On a beaucoup parlé, au moment de la guerre sino-japonaise, des vêtements en papier que revêtaient les soldats du Mikado. Or voici qu'une revue scientifique consacre à cette nouvelle industrie un intéressant article, duquel il appert que rien n'est plus solide (!) et plus sain que ces costumes inconnus chez nous.



Dès lors je ne vois pas pourquoi les Européens persisteraient à supporter plus longtemps les étoffes lourdes et laides que leur infligent les tailleurs. Aussitôt que j'aurai reçu le complet de papier que j'ai commandé à une grosse maison de Tokio, je veux être pendu si l'on me voit porter seulement cinq centimètres de drap, et, de même qu'un politicien dans une lutte électorale qui passionna Paris, jadis, j'aurai désormais pour devise : « Pas de *Sedan !* »

J'espère que mes contemporains auront à cœur de suivre l'exemple que je leur donne si crânement.

D'autant qu'avec un peu d'imagination on pourrait obtenir des vêtements fort intéressants. Pourquoi, par exemple, au lieu de vestons en papier blanc (c'est si salis-

sant, cette couleur-là !), n'adopterait-on pas des costumes taillés dans un journal quelconque ! Les royalistes arboreraient sur leur dos la *Gazette de France;* les bonapartistes, l'*Autorité;* les boulevardiers, l'*Écho de Paris;* les socialistes, la *Petite République;* les gens qui ne tiennent pas à se compromettre, le *Petit Journal;* les hommes d'esprit, le *Journal Amusant*, etc., etc.



Et voyez comme ce serait pratique ! Dans les rues fréquentées, où la circulation est difficile, on se consolerait des arrêts, des reculs, des piétinements sur place, en lisant, sur le dos d'un voisin, la prose ailée de *Zephyrin Baudru* et les goguenardises extasiantes des *Mémoires d'un jeune homme rangé*, ou les critiques musicales de la femme du monde qui se dissimule sous ce pseudonyme bizarre : « l'Ouvreuse du Cirque d'Été. »

Eh ! mais, il y a là une idée à creuser :

Garçon ! un vilebrequin !

CHAPITRE II

Le gendarme a une bonne figure. — L'enseignement de l'histoire naturelle : réformes nécessaires. — Quand je serai Immortel... — Un annuaire précieux. — Mon courrier : je fais école. — Polychromie coloniale. — Un académicien au café-concert. — Réclame sauce hollandaise. — Un royaliste... à l'écarté.

Les gazettes ont rapporté la mésaventure de cet étranger



falot, le docteur H..., qui, la semaine dernière, s'avisait d'apostropher en ces termes un placide représentant de la

maréchaussée : « Gendarme, vous avez une bonne g...! » L'assertion emplit Pandore d'une amertume légitime, en conséquence de quoi — subséquemment, — il verbalisa, si bien que le docteur s'entendit, quelques jours plus tard, condamner à vingt-cinq francs d'amende. Or l'infortuné rasta n'avait jamais eu l'intention d'insulter un gendarme notoirement inoffensif; mais empêtré dans les inextricables dif-



ficultés de notre langue (« la plus claire de toutes », affirment les Français avec aplomb), habitué à s'entendre répéter par les peintres des ateliers qu'il fréquentait : « Amène ta g... Tourne ta g... », il se conformait à cet exemple artistique — c'est le rapin qui a commencé — et croyant, dur comme fer, « g... » et « figure » synonymes, il disait indifféremment « la g... d'un gendarme » ou « un canon chargé jusqu'à la figure ».

L'ignorance de l'étranger ne va donc pas sans excuses; mais combien plus répréhensible m'apparaît celle de l'anonyme qui voulut bien, ce matin même, m'envoyer une lettre débutant ainsi : « Monsieur Willy, vous êtes un

veau... » A Dieu ne plaise qu'une telle épître modifie l'opinion que j'ai de moi-même ; elle me navre uniquement parce qu'elle fournit un exemple significatif de la négligence avec laquelle est donné en France l'enseignement de l'histoire naturelle.

Il est clair que si mon correspondant, aimable mais masqué, avait la plus légère teinture de zoologie comparée, il se serait successivement coupé la main droite et la main gauche avant d'écrire cette énormité : « Monsieur, vous êtes un veau. » Ma physionomie (si parisienne!) est trop connue pour que j'insiste sur les différences de tout genre qui me distinguent du sympathique animal à qui nous devons la blanquette; en aucun temps, fût-ce aux plus pénibles époques d'une existence que je confesse mouvementée, je n'ai figuré dons les baraques foraines sous le nom flatteur de « l'homme à la tête de veau », même comme doublure, et j'offre cent louis, Mesdames et Messieurs, à qui prouvera le contraire. (*Musique.*)

Aussi bien, mon cas n'est pas isolé. Dans les ménages unis, les conjoints ont accoutumé de se traiter couramment de Morue, d'Ours, de Singe; c'est ce qu'on appelle (ô logique!) se donner « des noms d'oiseaux ».

Je pourrais remplir tout ce volume d'exemples analogues, mais pourquoi me livrer à ce pénible labeur, puisque je ne suis pas payé à la ligne? Je me contenterai donc de citer une anecdote qui m'a été contée par Thomas W. Lance, un jeune Anglais venu en France pour apprendre à faire des vers symboliques. Il se trouvait récemment en compagnie de deux penseurs, MM. le sénateur Bérenger et Alphonse Allais, qu'il interviewait sur l'avenir du théâtre, quand, soudain, le nom qu'il prononça imprudemment du boursier connu pour confectionner les piteuses revues de la Tour Eiffel, ce nom fit jaillir ces deux réponses simultanées des quatre lèvres de ses interlocuteurs :

— C'est une moule! s'écria M. Alphonse Allais.

— C'est un daim ! proféra M. le sénateur.

Le fils de l'impudique Albion, plus prudent en cela que le docteur H..., se défia de ses connaissances linguistiques, et, tirant de sa poche un dictionnaire, y lut ceci :

Moule. — Mollusque comestible de forme oblongue.



Daim. — Petit ruminant du genre cerf.

Et je ne vous célerai point que ces définitions étrangement divergentes troublèrent pour longtemps l'âme de Thomas W. Lance.

La morale de cette histoire, c'est qu'il n'est que temps de rectifier les erreurs zoologiques enracinées chez trop de gens, et de donner à l'enseignement de l'histoire naturelle une place plus importante. Puisse M. le Ministre de l'Instruction publique y songer, entre deux inaugurations ! Le jour où tout le monde en France, même M. Allais et M. Bérenger, saura précisément ce qu'est un Veau, une Morue, une Moule, etc., on évitera les confusions lamentables dont je viens de vous entretenir, et nul ne sera plus tenté de prendre « le nom d'un *porc* pour un nom d'homme ».

*
* *

Je me réserve, du reste, de traiter cette question à l'Académie française, dans le plus bref délai.... car vous n'ignorez pas que ma nomination au fauteuil d'Edouard Pailleron est d'ores et déjà décidée. Je compte pour enlever les suffrages des immortels qui ne me seraient pas nettement favorables sur un volume de fables, dont l'apparition immine et qui

fera bellement la pige — la callipige — au pauvre La Fontaine. Dégustez cet apologue :

LE FOLATRE POURCEAU

En des excès sans nombre un cochon plein de joie
Consuma sa jeunesse, et tout son poil tomba
Qu'arriva-t-il? Il s'enrhuba.

MORALE

On a souvent besoin d'un petit peu de soie.

Et cet autre encore :

LE DISCORD INTEMPESTIF

En faisant la salade, un monsieur d'humeur aigre,
S'étant contre sa femme emporté follement,
Renversa l'assaisonnement.

MORALE

On ne prend pas la mouche avecque du vinaigre.

Pourquoi je me présente? Simplement parce que je tiens à ne plus dîner chez moi, attendu qu'entre les mains de ma cuisinière, l'anse du panier se livre à des chorégraphies trop coûteuses. Or, comme le constatait Labiche, qui, du jour où il fut nommé « quarante », se vit inviter chaque soir à des repas somptueux : « L'Académie, ça n'est pas très drôle, ça ne rapporte pas gros, mais... *on est nourri !* » — On a beau dire, c'est une sérieuse économie.



Aussi bien, l'annuaire *Paris-Parisien*, que je viens de

consulter, décrète qu'il est « chic » d'avoir un académicien parmi ses relations amicales. Entre nous, je me figure mal MM. Sorel et Lavisse faisant une tournée de salons pour y élucider des points d'histoire; M. de Hérédia allant en ville pour réciter ses admirables *Trophées;* M. Pierre Loti colportant ses récits de voyage; M. Joseph Bertrand, le dos à la cheminée, exposant ses idées sur le calcul différentiel et intégral. M. Anatole France s'exhiberait plus volontiers; mais, narrateur prolixe, il passe pour raser ses auditeurs; quant à M. Brunetière, certains le redoutent à juste titre : songez donc! un homme qui dit ce qu'il pense!



Heureusement, à défaut de relations académiques, le *Paris-Parisien* indique d'autres chemins menant tous au Chic : il faut, paraît-il, mépriser les journalistes, n'avoir pas d'âge (!), tâcher d'être apte à comprendre du Beethoven (*sic*), connaître des poètes symbolistes, parler fréquemment de son tub (*oh!*) et user beaucoup de « petits bleus »! — Ce sont là procédés à la portée de tous.

D'ailleurs ce petit volume est étrangement commode; on y trouve sur les notoriétés des lettres, de la musique, de la peinture, etc., des renseignements substantiels et des jugements d'une savoureuse originalité. Jugez. Je transcris textuellement :

Pierre Decourcelle : drames qui se jouent quatre cents fois de suite.

Mme Roger-Miclos : pianiste, profil de médaille, bras admirables.

Mme Rosa Bonheur : s'habille en homme avec autorisation de la police. Bœufs, chevaux...

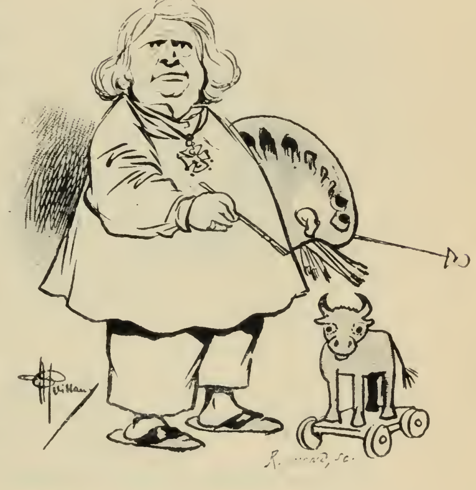
Mlle Gutzviller : jeune fille qui a des succès dans les salons.

Delmas : baryton presque (?) hors ligne.

Lamoureux : chef d'orchestre célèbre par la raideur de son bâton et de son caractère.

Chartran : portraitiste connu, peinture élégante et riche.

Mounet-Sully : se destinait à être pasteur protestant. Chevalier de la Légion d'honneur. Tragédien de génie.



Cléo de Mérode : bandeaux, danse...

Comte de Dion : duels célèbres, voitures à vapeur (*sic*).

Milan : roi de Serbie, en retraite (*sic*).

J'allais citer d'autres ingénuités, mais ma raillerie s'arrête devant ce paragraphe qui me saute aux yeux, page 271 :

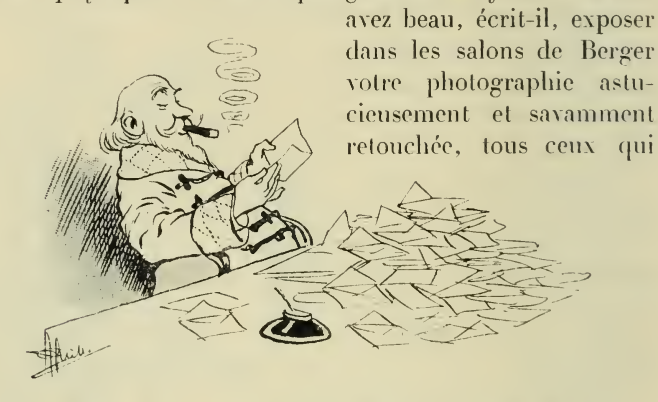
Willy : *Profonde érudition cachée sous une forme d'une gaieté sans bornes.*

Profonde érudition! profonde érudition! Hé! hé! tout de même, il a du bon, ce bouquin-là.

*
* *

Nous autres gens de lettres, nous en recevons beaucoup (de lettres) aussi variées de ton que la partition de *Fervaal :* « J'étais triste, dévoré de spleen, la lecture de votre chronique du 10 courant m'a rendu la joie, la santé », pro-

clame un correspondant obscur, mais de qui je crois reconnaître le style pour l'avoir lu dans mainte annonce à la louange d'un purgatif célèbre. Un autre, au contraire, me traite de « veau », — j'ai relevé plus haut cette erreur zoologique ; — il ne me cache pas qu'il me tient pour le dernier des misérables : mais il me cache son nom. Même mon pauvre physique ne trouve pas grâce à ses yeux : « Vous avez beau, écrit-il, exposer dans les salons de Berger votre photographie astucieusement et savamment retouchée, tous ceux qui



vous ont une fois aperçu ont remarqué votre physionomie aussi ingrate qu'un camarade à qui on a prêté de l'argent. » — Un troisième, évidemment informé de mes relations intimes avec une femme qui confectionne des chroniques musicales, m'affirme que cette dame s'honorerait en célébrant le talent du fameux (?) mandoliniste Machin qui, à la dernière soirée des Chose, a fait déborder l'enthousiasme par la *maëstria* avec laquelle il exécute un morceau d'une bien charmante inspiration, intitulé : *A pouffer de rire*. Cette histoire d'enthousiasme débordant m'a tout l'air d'un « bateau », à la construction duquel le grrand mandoliniste Machin lui-même ne doit pas être étranger.

Il est, on le voit, parmi ces fabricants d'épîtres, des pitres. Mais il s'en trouve de plus sympathiques et même de spirituels : celui, par exemple, qui m'envoie une série de ca-

lembours effarants et de qui je me reprocherais de ne pas publier intégralement la lettre :

« Monsieur.

. . . .

(Cette ligne de points remplace toute une douche d'éloges que l'auteur a cru devoir déverser sur mes robustes épaules ; d'ailleurs, ayant annoncé que je publiais son « honorée » intégralement, je rougirais de n'y pas supprimer quelques petites choses.)

« Permettez-moi de vous soumettre quelques essais qu'on pourrait rapprocher de ceux de Montaigne (ce qui prouve que les Montaignes se rencontrent quelquefois). Je ne serais pas fâché de vous faire éprouver la sensation « raisin pas mûr » que m'a causée aux gencives la dégustation de certains de vos articles : juste retour des calembours d'ici-bas!

« Si tous vos disciples faisaient comme moi, vous auriez le droit d'être fier de ce tribut d'un hommage *unanime à Willy* (en voulez-vous, des hommages?), et certes, en ce temps de gâtisme et d'Otéromanie, ce ne serait pas le Willyputien de vos succès. Quoi qu'il en soit, voici quelques échantillons de mes petits produits :

« — Quand on se sépare d'une maîtresse, il ne faut jamais lui garder un lien de sa chaîne.

« — Souvent un morceau de pain sec est une tartine de résigné.

« — Comme on a son nez, on se mouche.

« — C'est en ballon qu'on se montre sous son véritable jour; là, plus qu'ailleurs, on a l'air et l'ascension.

« — Ce sont les naïfs qui sont le plus sujets à la folie des candeurs.

« — Dans une brasserie, quand vous demandez un bock, il est inutile d'ajouter : « bien tiré et sans faux col. » On sait bien que la bière qui coule n'amasse pas mousse.

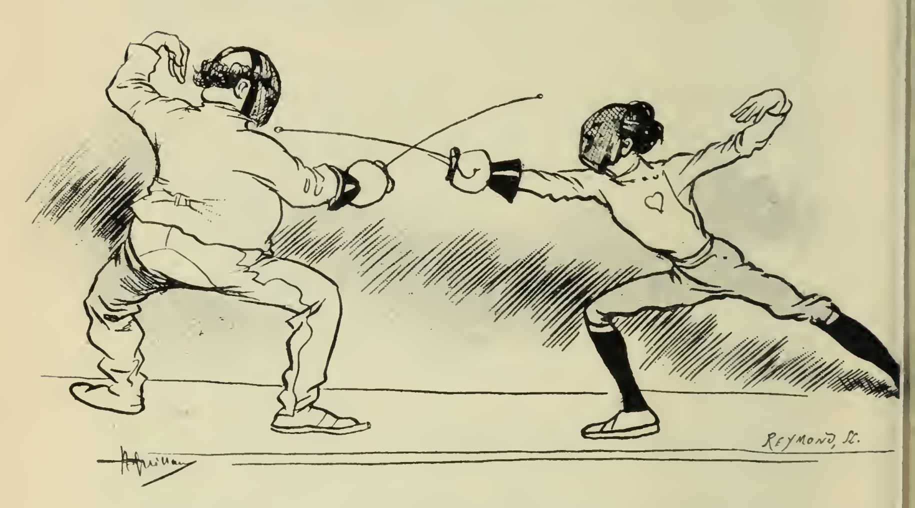
« — On devrait supprimer les blanchisseuses; elles passent leur temps à nous faire subir la loi du linge.

« — Il y a plus d'un propriétaire pingre en bâtiment.

« — La charité ne profite qu'à ceux qui connaissent l'art de l'exploiter : tout vient au poing à qui sait le tendre.

« — Les bronchitiques sont plus à plaindre qu'à blâmer : l'excès en toux est leur défaut.

« — Pourquoi chercher noise aux cambrioleurs? Tout



ce qui pille n'a pas tort. (Heu ! Un peu dur, n'est-ce pas?... Tout ce qui brille...)

« — En escrime, on dégage pour se fendre ; au Mont-de-Piété, on se fend pour dégager.

« — Pendant les chaleurs, les personnes comme il faut vont chercher la fraîcheur à la campagne. Il n'est que les gens distingués pour se donner grand air.

« — Je connais des femmes mariées qui ne seraient pas heureuses d'avoir un mari qu'on sût sans péché.

« — Il y a des femmes qui aiment être battues : des coups et des douleurs, il ne faut pas discuter.

« — Il y a bien au moins un jour par mois où l'on doit

être gai (le vingtième de préférence), car le 20 dissipe la tristesse.

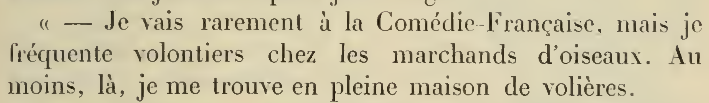


« — Notre oncle Sarcey aux jeunes auteurs dramatiques :

Souffrez qu'on vous conseille
avant que l'on vous joue.

« — Il y a un abîme entre celui qui garde un mort et celui qui l'enterre : les fossoyeurs ne sont pas les veilleurs.

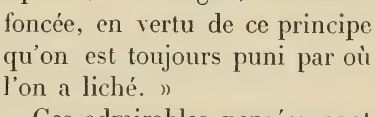
« — Pour la coiffure des femmes, on aimerait quelque chose de simple ; ainsi, un bonnet n'a jamais déparé joli visage.



« — Je vais rarement à la Comédie-Française, mais je fréquente volontiers chez les marchands d'oiseaux. Au moins, là, je me trouve en pleine maison de volières.

« — Le nez des poivrots prend, à la longue, une teinte





foncée, en vertu de ce principe qu'on est toujours puni par où l'on a liché. »

Ces admirables pensées sont signées : *Un élève qui promet.* Moi, je trouve qu'il tient déjà.

*
* *

Je cueille, dans un article dû à l'une des « compétences » les plus reconnues en matière coloniale, cette remarque dont la justesse ne saurait échapper qu'à de purs idiots : « Le péril *jaune* menace plus que jamais l'Europe. Non, l'avenir n'est pas *rose*. »

Il est de fait qu'un avenir *jaune* ne saurait être *rose*. Mais je crois qu'on aurait tort de voir les choses trop en *noir*. Si les races orientales voulaient jouer envers nous le rôle de l'*ocre* — pardon — de l'ogre envers le Petit Poucet, l'*indigo*nation serait à son comble et provoquerait à coup sûr un *mauve*ment populaire assez important pour contraindre nos gouvernants à faire respecter nos droits *violets*, non, violés. Sous les plis protecteurs du drapeau *tricolore*, les *blancs* sauront conquérir les marchés de l'Asie dont, d'ailleurs, les chemins sont ou*verts*, et notre ciel, un instant chargé de nuages *gris*, redeviendra bientôt *bleu*.



Du reste, personnellement, je m'en tamponne les mirettes; pourvu de créanciers, mais non point de valeurs de bourse, hausse ou baisse ne saurait rien faire *à ma rente*. (Celui-là, il est de Molière !)

Ouf !

*
* *

Lorsque, naguères, l'illustre divette Yvette Guilbert convola en justes noces, une foule de reporters se sentirent émus dans leur cœur, pour parler comme l'auteur de l'*Iliade* (en voulez-vous, des z'Homère?) : ce mariage n'allait-il pas ravir à l'admiration des foules la chanteuse aux gants noirs? Yvette rentrerait-elle dans le sein de la vie privée?

Ah! cachez ce sein qui nous empêcherait de vous voir!

(Le vers est un peu long; mais on les porte comme ça cette année.)

Songez donc! Si l' « exquise diseuse », abandonnant les planches pour le coin du feu familial, se muait soudain en petite bourgeoise, bien popotte, renonçant à faire entrer dans la caisse des « Ambass » ou de la Scala les fortes recettes, uniquement soucieuse désormais de petites recettes culinaires, de bœuf-mode et de confitures de ménage! Quelle dèche, mon empereur! et combien mornes deviendraient nos music-halls!



Et les reporters, agitant ces sombres pensées, interviewèrent Yvette : mais, d'un mot, elle leur rendit la vie. Yvette ne renoncera pas de sitôt à déchaîner des enthousiasmes : liée par un engagement draconien (cinq ou six cents francs par soirée, — une misère!), la pauvre est contrainte de s'exhiber sur la scène durant plusieurs saisons encore. Merci, mon Dieu! Merci aussi, braves reporters qui divulguâtes cette bonne nouvelle!

Mais la glorieuse divette ignore sans doute qu'un redoutable rival se prépare à lui disputer la faveur du public. Ce rival jouit déjà d'une certaine notoriété, mais acquise par des travaux qui n'ont rien de commun avec l'art de débiter chansonnettes et monologues, et, certes, rien ne permettait de penser qu'il affronterait un jour les feux de la rampe. Aussi son début ne peut-il manquer d'obtenir un vif succès, de curiosité, tout au moins.

— Son nom! clame le lecteur anxieux.

— Anatole France, de l'Académie française.

Ne vous récriez pas, ne me jetez pas à la tête les noms de mauvais plaisant et d'insupportable fumiste! Je n'invente rien, je ne dis que la vérité, toute la vérité. Prenez la peine d'ouvrir l'Annuaire Hachette, cherchez-y la liste des artistes lyriques, et vous trouverez, page 155, au-dessous



du nom d'Harry Fragson, cette mention : « France, Anatole, O ✱). » Or l'Annuaire Hachette, comme chacun sait, est très bien informé. On peut donc tenir pour certain que l'auteur du *Lys rouge* songe à se produire prochainement en public.

Voilà, certes, une nouvelle d'un intérêt palpitant. Malheureusement les détails manquent. Quel genre adoptera le romancier de *Thaïs?* Quel costume? Nous présentera-t-il, après Polin, le tourlourou qui célèbre sa « grosse Julie »; ou bien, coiffé d'une perruque couleur carotte et le nez écar-

late, sera-t-il, à l'instar de Bourgès, le poivrot traditionnel, et conventionnel, des beuglants? Enverra-t-il la romance, chère à Marius Richard, se mettra-t-il à chanter « comme on chante à vingt ans »? Assumera-t-il la succession, riche en trouillotades patriotiques, de la pauvre Amiati? Nous



contera-t-il l'histoire édifiante du paysan qui, contraint d'héberger un détachement prussien, versa

Au capitaine un litre de vin blanc,
Au lieutenant un verre de vin rouge,
Et du vin bleu pour les hommes du rang (*textuel*),

afin que nos ennemis fussent aux couleurs de France?

Abordera-t-il le genre naturaliste, dira-t-il sa gigolette qui « s'a fait choper dans la ru-u-e », et les « petits joyeux »? ou s'adonnera-t-il au monologue grivois?

Autant de questions que le public se pose, trépidant.

A notre avis, M. France, pour lutter avec Yvette sur son propre terrain, se consacrera plutôt à la chanson « rosse ». Quant au costume, celui d'académicien nous paraît tout indiqué. Pourquoi l'habit vert, illustré déjà, d'ailleurs, par les garçons du défunt Chat Noir, ne succéderait-il pas à l'habit rouge de Kam-Hill?



Allons, il y a encore de beaux jours pour les amateurs de café-concert!

*
* *

On a dit et redit que les Américains ont le génie de la réclame. On a tort; les Hollandais les surpassent infiniment. Qu'on en juge par quelques extraits d'une brochure adressée à un de mes amis, résidant à Bruxelles, et éditée par les organisateurs de l'Exposition nationale des arts et métiers, ouverte en ce moment à Dordrecht (Hollande).

Cette brochure raconte l'excursion de trois Français en Belgique. Elle commence ainsi :

> M. Fréguarde est en voyage... il s'embête joliment: mais voilà qu'il rencontre son ami M. Taurel :
> — Quel *heureux* rencontre (*sic*)!

Fréguarde et Taurel s'avouent mutuellement qu'ils s'ennuient à Bruxelles, et se demandent où aller, quand, par

bonheur, survient un troisième ami, M. Lebrun, qui leur parle de Dordrecht en ces termes flatteurs :

— Il y a des prospects (?) charmants, couronnés par un vieux tour (*sic*). Il faut que Dordrecht soit très beau, c'est pour me rendre curieux.

Cette poétique description enchante Taurel, qui veut sur l'heure partir pour Dordrecht ; mais Fréguarde hésite ; alors Lebrun, insidieusement, lance



un nouveau trait !

— La ville de Dordrecht est fameuse pour ses belles femmes.

Ce détail, qui eût fait bondir le sénateur Bérenger, décide le voluptueux Fréguarde :

— Est-ce loin, Dordrecht ?
— Trois heures de chemin de fer.
— Allons-y !

Et la brochure se termine par le portrait de petites Dordrechtoises pas piquées des hannetons.

Ce patois néerlando-réclamiste ne vous semble-t-il pas étrangement savoureux? Je regrette bien vivement de n'en pouvoir citer l'auteur qui, modeste, a gardé l'anonyme : il connaît médiocrement le français ; mais son ingénuité m'enchante.



*
* *

La scène se passe au casino de T***, pendant une partie d'écarté, au cours de laquelle un des joueurs, plutôt rasta, retourne le Roi avec persistance.

Le rasta. — Le Roi!

Son partenaire. — Encore! mais, sapristi! ce n'est pas un jeu que vous avez, c'est l'almanach de Gotha.

Soulagé par cette facétie, le bon partenaire continue à jouer et se fait voler comme au coin d'une mine d'or.

Nota. — L'histoire n'est peut-être pas très drôle, mais elle est authentique, et j'en connais le héros, — pas le rasta, l'autre.

CHAPITRE III

Les clous de l'Exposition. — Corsets européens et nichons japonais. — Le théâtre de Tokio. — La zoothérapie : nombreuses attestations. — Les sociétés ne crèvent pas, Monsieur Augier. — Le chapeau est mort : vive le madras ! — A l'Académie de Mode : communication de M. Le Bargy, candidature de M. Émile Zola.

En fait d'ingéniosité, nous n'en craignons pas, nous autres Français. Les « clous » imaginés par nos compatriotes pour l'Exposition de 1900 en sont la preuve. On les compte par milliers; la place me manque pour les énumérer tous, malheureusement. Mais voici quelques-uns des derniers proposés :

Un M. Cuville demande la construction d'un restaurant sous l'eau, tout en fer et en verre. Voilà un établissement où je n'aurai jamais de contestations avec le personnel; car. outre que la mort par immersion ne me sourit que médiocrement, je craindrais, vu la situation spéciale de ce restaurant-aquarium, de m'y rencontrer avec un grand nombre de ces jeunes gens si appréciés du beau sexe que le temps leur manque pour travailler, et qui, parfois, — histoire de prouver qu'ils ne sont pas manchots, — s'amusent à planter

un couteau dans la peau d'un paisible bourgeois. S'asseoir à une table de café, commander : « Garçon, un Turin », et s'entendre répondre : « Surin, boum! voilà », cependant qu'un monsieur qu'on ne connaît même pas vous enfonce entre les deux épaules un instrument pointu et tranchant,

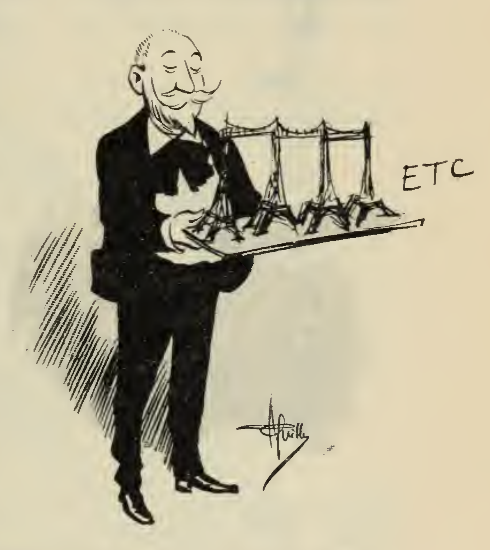


cette perspective ne me sourit guère. Je ne suis pas à ce point friand de la lame.

M. Arnold propose, « la France, dit-il, étant la patrie du miroir », d'installer un immense miroir au sommet de la Tour Eiffel qui réfléchirait la plus grande partie de Paris. Un autre miroir, placé au pied de la tour, reproduirait les images réfléchies par le miroir supérieur, de telle sorte qu'en se promenant « on verrait tout ce qui se passe à Paris, à toute heure du jour et de la nuit ». — Je supplie l'honorable commissaire général de l'Exposition de « réfléchir », lui aussi, avant d'adopter ce projet; car si toutes les Pari-

siennes un peu jolies qui répondent au doux prénom de Marguerite (et Dieu sait s'il y en a, des Parisiennes jolies et dénommées Marguerite!) se mettaient à en entonner la célèbre gargouillade de *Faust* : « Ah! je ris de me voir si belle en ce miroir », un nouveau déluge serait à craindre.

M. Buffa conseille d'établir (je cite textuellement) « deux fontaines représentant l'une un homme, l'autre une femme, ayant deux cents fois la hauteur naturelle et munis de leurs organes ». Hum! renvoyé à M. Bérenger.



M. Mazelaygue demande une maison de trois cents mètres, afin de déterminer scientifiquement jusqu'à quelle hauteur les maisons sont habitables sans danger d'aucune sorte. — Très bien, ce projet. La nécessité d'une telle expérience s'impose, en effet, et je réclame l'honneur d'y participer; je demande à habiter le rez-de-chaussée ou le premier étage, à la seule condition qu'on ne me présentera jamais de quittance de loyer : j'ai horreur de ce genre de plaisanteries.

Les étrangers ont aussi émis des propositions dignes d'être prises en considération. C'est ainsi que M. John Richardson (un Anglais, probablement) veut construire une pyramide tournante de trois cent vingt mètres. Une pyramide de trois cent vingt mètres, c'est gentil, mais est-il bien nécessaire, est-il surtout très prudent de la faire tournante? *Toupie or not toupie,* comme disait ce brave Hamlet, *that is the question!*

Terminons par M. Widdouson, qui demande une seconde Tour Eiffel reliée à la première par un pont suspendu.

Tiens, une idée! Je propose une troisième tour, reliée à la tour Widdouson par un autre pont suspendu. Il est loisible à tout lecteur de proposer, à son tour, une quatrième



dito reliée à la tour Willy par un troisième pont suspendu : pas de raison pour que ça finisse!

* * *

Une bien grave nouvelle nous arrive du Japon : Sa Majesté l'Impératrice, femme intelligente, conquise aux idées européennes, vient, paraît-il, d'exiger que toutes les dames de la cour portent désormais le corset. Et elles ne

sont pas contentes, les dames de la cour! Elles résistent; elles traitent la décision impériale de « chinoiserie », terme horriblement méprisant depuis la dernière raclée infligée par les Japonais aux Célestes. Leurs mignons appas, affirment-elles, sont rebelles à tout emprisonnement; au seul mot de corset, ils se dressent d'indignation! (Bienheureux Japonais! Hélas! que nous en avons vus, de nichons, dans notre Europe perfectionnée, que l'indignation même était impuissante à redresser!)

Certes, on comprend que puisque les petits seins de ces dames réunissent les qualités chantées par Maurice Donnay,

> Modernes, mais non décadents,
> Sans l'aide des corsets prudents,
> Sachant se tenir dans le monde,

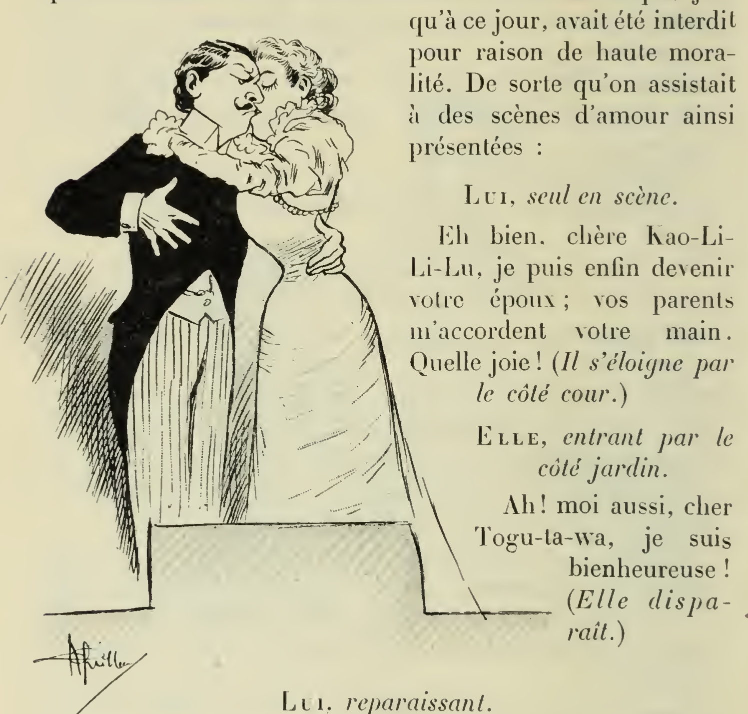
leurs propriétaires se refusent à les comprimer inutilement, et que vous dédaigniez cet instrument de torture, chère petite madame Chrysanthème, qui connûtes de plus douces Viaudlences. Si, du moins, il s'agissait du célèbre corset *Hygie* de la doctoresse Gaches-Sarraute, celui dont l'Ouvreuse du Cirque d'Été, qui n'en porte jamais d'autres, a déclaré : « La santé de la femme *y gît!* »

Il faut espérer que l'Impératrice reviendra sur sa décision, renoncera à condamner son entourage féminin au supplice du corset forcé. L'héritier présomptif du trône et ses cadets nous paraissent d'ailleurs tout indiqués pour résoudre ce conflit à l'amiable et réconcilier leur mère avec les dames de la cour; chacun sait, en effet, que « les petits mikados entretiennent l'amitié ». Nous sommes convaincus qu'ils se montreront, en cette circonstance, à la hauteur de leur réputation, et qu'après avoir coûté tant de larmes aux jolies Japonaises, cette histoire de corsets, heureusement terminée, finira par les faire tordre comme de petites baleines.

*
* *

Mieux inspiré que sa souveraine, le ministre des Beaux-

Arts de Tokio vient, s'il faut en croire les journaux du pays, de faire réaliser un progrès considérable à l'art dramatique national, en autorisant les acteurs et les actrices à paraître désormais sur la scène simultanément, ce qui, jusqu'à ce jour, avait été interdit pour raison de haute moralité. De sorte qu'on assistait à des scènes d'amour ainsi présentées :



LUI, *seul en scène.*

Eh bien, chère Kao-Li-Li-Lu, je puis enfin devenir votre époux ; vos parents m'accordent votre main. Quelle joie ! (*Il s'éloigne par le côté cour.*)

ELLE, *entrant par le côté jardin.*

Ah ! moi aussi, cher Togu-ta-wa, je suis bienheureuse ! (*Elle disparaît.*)

LUI, *reparaissant.*

Ah ! merci, mais..., mais me refuserez-vous ce que je vous demanderai ? (*Il s'en va.*)

ELLE, *après s'être assurée que personne n'est plus en scène.*

Dame ! ça dépend. (*Elle se retire.*)

LUI, *s'avançant vers le souffleur.*

Me refuserez-vous un baiser de fiançailles ? (*Il se sauve.*)

Elle, *se dirigeant vers un fauteuil.*

Maman m'a autorisée ; le voilà ! (*Elle s'enfuit.*)

Lui, *se précipitant en scène,*

O mon adorée ! (*Il ouvre les bras et embrasse le vide. L'émotion est à son comble ; tonnerre d'applaudissements.*)

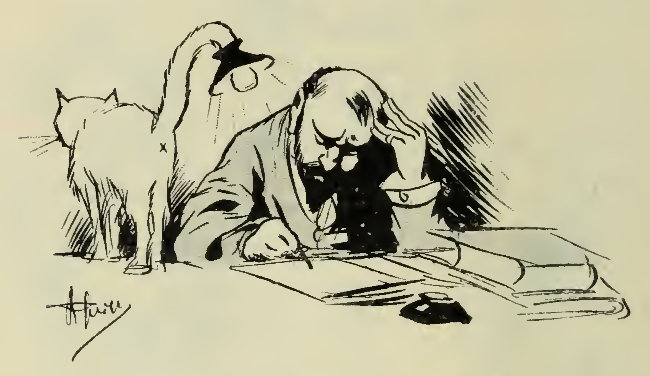


Je sais un excellent acteur d'une scène des boulevards (je ne précise pas, par galanterie) qui ne serait pas fâché de voir ce genre de théâtre mis à la mode parmi nous : le malheureux, quelque pièce qu'il joue, personnifie toujours l'amoureux, l'amant ou le mari de l' « étoile » du lieu, actrice de talent, certes, mais qui jouit du fâcheux privilège d'occire les mouches à vingt-cinq pas, à volonté ou au commandement ; ceci ne laisse pas que d'incommoder forte-

ment son camarade, qui préférerait de beaucoup, selon l'ancien système japonais, embrasser le vide, dont sa nature n'aurait point du tout horreur.

*
* *

On vient d'inventer la *zoothérapie,* ou l'art de se guérir par le contact des animaux. En dépit des apparences, cette

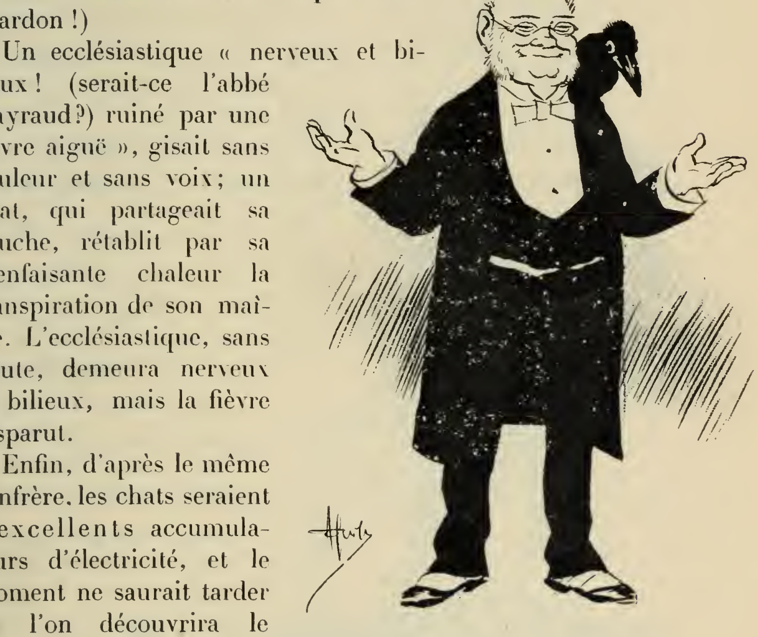


méthode n'est pas due à l'imagination d'un vétérinaire, mais bien de médecins authentiques. Un journal spécial, le *Moniteur des Expositions*, donne là-dessus des détails abondants et curieux. A l'en croire, pour faire disparaître la migraine la plus violente, il suffit de s'appliquer un chien sur le front jusqu'à ce que le mal ait disparu complètement (*sic*). Vous voyez comme c'est simple !

Les personnes sujettes aux céphalalgies les plus rebelles n'hésiteront pas, j'en suis persuadé, à se procurer un roquet quelconque pour, le cas échéant, s'en faire une compresse qu'elles conserveront une heure, deux heures s'il le faut ; toutefois, elles feront bien de s'assurer auparavant que l'animal est bien dressé et qu'il n'éprouve pas le besoin de déposer ce que ma concierge appelle « une petite commission ».

Le docteur Bonnejoie (un nom bien sympathique), de Chaix en Vexin, s'est délivré d'une douleur à l'épaule, — toujours d'après le *Moniteur des Expositions*, — en y faisant séjourner un corbeau. Avis à ceux qui désirent conserver un corps beau. (Pardon !)

Un ecclésiastique « nerveux et bilieux ! (serait-ce l'abbé Gayraud?) ruiné par une fièvre aiguë », gisait sans couleur et sans voix; un chat, qui partageait sa couche, rétablit par sa bienfaisante chaleur la transpiration de son maître. L'ecclésiastique, sans doute, demeura nerveux et bilieux, mais la fièvre disparut.



Enfin, d'après le même confrère, les chats seraient d'excellents accumulateurs d'électricité, et le moment ne saurait tarder où l'on découvrira le moyen d'utiliser cette précieuse propriété de la race féline. Espérons-le, mon Dieu! je possède un magnifique angora, qui répond (quand il veut bien répondre) au joli nom de Kiki-la-Doucette et qui, jusqu'à présent, ne m'a jamais rendu que des services insignifiants, sans doute, il excelle à renverser les encriers, et je dois reconnaître que pour briser les potiches il n'en craint pas; même il sait, mieux que tout autre, faire un nœud gordien avec une simple pelote de ficelle et n'a pas son pareil pour déposer, sans même que je l'y invite, ses petites ordures un peu partout,

excepté dans le plat spécialement affecté à cet usage. Ce sont là qualités appréciables, évidemment, mais qui ne compensent pas les nombreuses pièces de quarante centimes que je consacre chaque jour à l'achat du « foie de première qualité » destiné à la nourriture de l'intéressant animal. Si, au contraire, l'accumulateur d'électricité qu'est le susdit Kiki-la-Doucette pouvait suffire à mon éclairage, j'y trouverais une sérieuse économie.



*
* *

Les sociétés originales.

Les blanchisseuses américaines viennent, assure-t-on, de fonder une association dont les membres s'engagent à ne pas se marier, à ne pas lire de romans, à se vêtir de noir toute leur vie et à observer une foule d'autres pratiques d'une utilité plus ou moins contestable.

(Je ne sais pas si ma blanchisseuse est mariée; il m'est, au fond, assez indifférent qu'elle ignore la littérature contemporaine et qu'elle se vête de noir ou de « vert Nil »; mais, sapristi! que je serais donc content si cette marquise de l'Eau de Javelle prenait l'engagement d'empeser un peu mieux les devants de mes chemises et de ne plus élimer mes manchettes!)

D'ailleurs, en fait de sociétés originales, ce ne sont pas les Américains qui détiennent le record, mais les Anglais.

On cite, à Londres, le club des Treize, le club de la Toison d'or, dont les membres, négociants en vins ou en spiritueux, se réunissent le soir, la boutique close, pour boire entre eux; les clubs des Hommes laids, des Hommes gras, des Borgnes, des Hommes de grande taille, des Habitants d'une même rue, des Menteurs, etc. — Comme le remarque judicieusement le confrère auquel j'emprunte ces renseignements, le nom de ces associations indique suffisamment les conditions à remplir pour y être admis.

C'est égal, on doit être bien fier quand on peut inscrire sur ses cartes de visite la mention : « Membre du club des Menteurs ! » Je me plais à penser, du reste, que les membres de cette Société relevée sont aussi nombreux que les sables de la mer, et qu'ils admettent des dames parmi eux.

A quoi songeait-il donc, Jean-Jacques Rousseau, quand il s'est avisé d'écrire : « L'homme n'est pas fait pour vivre en sociétés »?

*
* *

Une grosse nouvelle pour mes jolies lectrices. (Avez-vous remarqué que nos lectrices, à mes confrères et à moi, sont toujours décrétées jolies?) A la suite d'un entretien que je viens d'avoir avec un des maîtres de la mode, — la seule crainte d'effaroucher sa modestie m'empêche de le nommer, — je crois pouvoir annoncer la fin prochaine



du chapeau. S'il n'est pas mort encore, il est déjà frappé ; en tout cas, il file un bien mauvais coton, si j'ose risquer cette métaphore. Oui, Mesdames, c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, avant qu'il soit longtemps, une femme qui se couvrira d'un chapeau se couvrira en même temps de ridicule. Fini, le règne des galurins empanachés comme un corbillard de première classe, ou fleuris comme le visage d'un eczémateux ; démodés, les couvre-chef tapageurs dont le moindre assume les proportions du mont Gaurisankar ; adieu aussi, provocants boléros espagnols et décentes capotes britanniques qu'affectionnaient les petites femmes aux airs mod*i*stes ! Leurs jours sont condamnés, ils vont quitter la tête. (*Air connu.*)

Je ne me dissimule pas que ces renseignements vont perturber violemment l'âme des personnes du Sexe fort, — vous m'entendez bien, — qui me font l'honneur de me lire. Des révélations naissent les révolutions (V. Hugo. *Œuvres inédites*). Moi-même, je ne pus m'empêcher d'être ému, lorsque le maître de la mode susdit me communiqua ces affolantes nouvelles ; aussi fut-ce d'une voix qui tremblait un peu que je demandai :

— Mais, au nom de Zeus et de Kithéré, par quoi remplacerez-vous les pétases abolis ?

— Par le madras de soie, écossais ou chiné, artistement chiffonné sur une légère carcasse et fixé à l'arrière de la tête à l'aide d'une grosse épingle d'or. Plus de plumes, plus de fleurs, de rubans ni de paillettes ; le simple madras avec ses deux pointes sortant d'un nœud contournant le petit macaron (?) bordelais.

Telle fut la réponse que, d'une main fébrile, je recueillis, tandis que je la sténographiais d'une oreille attentive.

— Un dernier mot, maître, fis-je. A qui sommes-nous redevables de cette révolution dans la coiffure féminine ?

— A la toute belle madame Trois-Étoiles.

— Je la reconnais bien là !

Sur ce, je pris congé de mon aimable interviewé, un excellent cigare qu'il me tendait, et la porte.

Personnellement, j'approuve des deux mains, de la tête



aussi, cette réforme que l'étymologie m'autorise à qualifier « capitale »; assez et trop longtemps, de mignonnes créatures me ruinèrent en pailles, feutres, garnitures de toute sorte. Vivent le madras et la simplicité! Tout de même, je ne puis m'empêcher de sourire en songeant au mépris cyniquement bismarckien des nationalités affiché par cet en-

semble : un tissu de Madras (Inde), écossais (Grande-Bretagne), autour d'un macaron (?) bordelais (France). Posez le tout sur une tête d'Allemande, et vous aurez une véritable salade russe... géographique. Du moins, la nouvelle mode aura l'avantage de trancher d'une façon définitive l'épineuse question des coiffures au théâtre qui inspira tant



de flots d'encre et fit couler tant de scènes de revues. Vous rappelez-vous qu'elle suscita presque une émeute à Marseille, où, un arrêté du maire ayant prescrit aux dames d'assister nu-tête aux représentations des théâtres municipaux, quelques opposantes, — crânement, — assurèrent leurs chapeaux, comme si elles allaient avoir l'honneur de charger ? L'une d'elles, même, sans doute pourvue du brevet supérieur, riposta avec une fierté toute cornélienne aux contrôleurs qui l'invitaient à ne point provoquer de scandale :

Le crime fait la honte, et non pas les chapeaux !

Les amateurs de théâtre pourront enfin goûter leur plaisir favori, sans risquer d'attraper de fâcheux torticolis, le jour

où les spectatrices n'auront plus sur la tête qu'un mouchoir; encore ce mouchoir même sera-t-il parfois absent, jeté à quelque heureux gigolo.

Il m'a paru intéressant, toutefois, de recueillir l'opinion d'une femme en vue, et nous nous sommes adressés à une bellissime et fort riche Américaine qui fut quelque temps princesse, la même que mon ami Abel Hermant, en ses savoureux *Transatlantiques*, mit en scène sous le nom de Suzanna Ford. Celle-ci me « reçut d'une façon charmante », mais en déclarant qu'il lui était impossible, en l'espèce, de formuler un jugement quelconque.



— Je me désintéresse complètement de cette question, me dit-elle. Peu me chaut que le madras triomphe ou que le chapeau l'emporte. La seule coiffure tolérable, c'est le béguin. Pour moi, depuis que j'ai jeté mon bonnet pardessus les moulins, je ne suis plus coiffée que de mon tzigane.

Il eût été indiscret d'insister.

*
* *

Pendant que nous y sommes, signalons une très louable proposition du *Gaulois* qui, reprenant une idée émise par « un esprit curieux », en 1778, — ah! dame, ça ne nous

rajeunit pas, — demande la fondation d'une Académie de Mode, composée, comme celle du quai, de quarante membres choisis parmi les hommes et les femmes « qui se distinguent par l'élégance la plus recherchée ». Ils se réuniraient deux



fois par semaine, pour discuter sur tout ce qui est relatif aux modes. Cette fondation, conclut notre confrère, serait nécessaire dans une capitale où la mode tient son empire.

In-con-tes-ta-ble-ment ! On peut nier l'utilité des Académies française ou goncourtienne, celle de l'Académie de Mode s'impose. Sans compter qu'il serait piquant de lire.

aux échos mondains, le lendemain de chaque séance, des petites notes ainsi conçues :

« L'Académie de Mode s'est réunie hier sous la présidence du prince de Sonbotte, assisté de M. Arthur Meyer, secrétaire perpétuel. Après une discussion à laquelle ont pris part les membres Brandès, baronne Staffe, Le Bargy, Jane Hading, Georges Feydeau, comtesse de Pougy, l'Académie s'est prononcée à une forte majorité contre le rétablissement de la crinoline et pour la suppression de la jupe-parapluie. L'Académie a nommé une commission de six membres pour étudier un projet de corsage destiné à être considéré comme « chic » pendant la première semaine du mois prochain.



« M. Le Bargy a ensuite présenté à ses collègues une fort jolie collection de cravates inédites dont il est l'auteur. Toutefois, l'éminent académicien a déclaré qu'il ne les considérait pas encore comme définitives, et qu'il tenait à y apporter quelques ultimes perfectionnements.

« On a particulièrement goûté un petit nœud déluré, à la cravate-faire-fiche, qui fera fureur pour le *footing* matinal.

« L'Académie s'est encore entretenue d'un retour possible au chapeau haut de forme à bords plats; mais, en dépit du parti des journalistes, elle a rejeté sa décision à une séance ultérieure.

« M. le Secrétaire perpétuel a donné lecture de la lettre par laquelle M. Émile Zola pose sa candidature au fauteuil actuellement vacant. Une phrase de cette lettre : « S'il y a une Académie de Mode en France, je dois en être », a beaucoup diverti l'honorable assemblée.

« L'Académie, enfin, a chargé son président de la représenter à l'inauguration de la statue de Brummel, qui doit avoir lieu à Londres le mois prochain, estimant avec raison qu'elle ne pouvait se soustraire à la glorification de l'illustre dandy sans être taxée d'andyflérence. »

CHAPITRE IV

Dégoûts et couleurs. — Le français tel qu'on le parle... en Allemagne. — Les vendanges chez M. de Bornier. — Poésies postales. — De l'utilisation des singes. — Ce que dit l'âme du poète. — Le savoir-vivre. — Abonnements en nature. — La boîte aux lettres de Tristan d'Acunha.

Connaissez-vous le *Spahi*, je dirai même, — vu le penchant du personnage principal à émouvoir les virginités exotiques.



— le Spahi où fleurit l'oranger? Sur ce roman de Loti, le talentueux Lucien Lambert, auteur précédemment d'une ma-

roquinerie musicale intitulée *Tanger* (dont quelques tardigrades déclarèrent les tendances tangereuses), a construit une partition qui a quelque peu déconcerté les fervents de l'Opéra-Comique, accoutumés aux indispensables *Zampa, Mignon* et autres *Chalets*... de nécessité. On m'affirme que l'œuvre de Lucien Lambert fut sévèrement critiquée par... les dames choristes. Et voici pourquoi : ces dignes fonctionnaires qui, dans le *Spahi*, personnifient des femmes du Soudan, déclarèrent, lorsque la pièce fut mise à l'étude, qu'elles se refusaient à barbouiller de noir leurs jolis visages quinquagénaires où les efforts combinés de la pâte d'amandes et de la patte de lièvre réussissent mal à dissimuler la fâcheuse « patte d'oie ». Comme auteurs et directeurs résistaient, elles ne les assassinèrent point, mais, furieuses, agitèrent des desseins très noirs (eux aussi!) et proférèrent des menaces terribles : « Si on me force ainsi à m'enlaidir (?), signifia l'une d'elles, je ne réponds plus de rien : *je chanterai faux!* » Ce futur, bien différent de celui de ma mignonne cousine Suzanne (un gorille, heureusement pour moi!), parut admirable.

Bref, les cris de paon poussés par ces dames de chœur n'avaient trouvé nul écho dans la presse, où seulement quelques entrefilets blagueurs relataient l'incident, lorsque mon gros confrère Henry Gauthier-Villars, s'étant fait expliquer l'affaire, crut devoir consacrer, dans une vague *Revue des Deux-Mondes*, une copieuse étude à cette révolution de coulisses. Qu'il me soit permis d'en découper la conclusion, laquelle (encore que l'on puisse reprocher à l'auteur d'avoir pris trop au sérieux une question d'importance si tertiaire) me semble respirer le bon sens :

« Le courroux de ces dames nous paraît parfaitement légitime; nous concevons très bien qu'elles veuillent charmer par leurs seules qualités naturelles et non par un éclat emprunté au Nubian ou à quelque produit similaire; en refusant de s'enduire l'épiderme de cirage, elles montrent une

louable connaissance du sage dicton : « Tout ce qui reluit n'est pas or. »

« En outre, peut-on leur imputer à crime l'horreur qu'elles témoignent pour une couleur que les nègres eux-mêmes détestent? Effectivement, les naturels de la Côte d'Ivoire (dame, si vous ne me croyez pas, allez-*y voir*, comme on disait déjà sous Hérode Antipas), ceux, du moins, qui ne sont pas rebelles à toute idée de civilisation, las de perdre un temps précieux à se faire chasser, pour, ensuite, revenir au galop, achètent à grand prix, dans les comptoirs européens, d'ineffables perruques blondes, sous lesquelles ils dissimulent leur toison crépue et... se peignent en blanc! Ils espèrent, paraît-il, qu'après de nombreuses applications de cette couleur, l'ébène de leur peau disparaîtra complètement. (Hum! « la peau », c'est le cas de le dire.)



« Les irréductibles adversaires de l'expansion coloniale ne manqueront pas de proclamer, avec leur mauvaise foi ordinaire, que les braves gens « en ont une couche ». N'empêche qu'on sera mal venu, après cela, à nier la réalité de notre influence en Afrique. J'avoue, toutefois, que la mode des perruques me semble assez mal imaginée : quel besoin éprouvaient ces heureux nègres, exempts des soucis qui nous accablent, nous autres perfectionnés, de « se faire des cheveux! »

« Pour en revenir aux choristes de l'Opéra-Comique, il faut souhaiter que leurs justes protestations obtiennent gain

de cause. Mais, quoi qu'il advienne, qu'elles se rassurent! Quand bien même on les obligerait à se maquiller en sœurs de l'excellent clown Chocolat, joie du Nouveau-Cirque, nul ne s'avisera jamais de les prendre pour d'authentiques sauvageonnes. À peine auront-elles émis la première note du premier chœur que les abonnés, d'abord surpris, s'écrieront, rassurés : « Eh! ce sont nos bonnes vieilles choristes! » précisément parce qu'elles chanteront faux. Pareillement, un nègre, même blanchi à souhait, eût-il le nez aquilin, les lèvres pincées et les cheveux carotte sera immédiatement reconnu à son odeur spéciale, la sagesse des nations l'a dit : « *macaque sent toujours le hareng !* »



* * *

Comme la musique adoucit les mœurs, les critiques spéciaux s'arrachent les uns aux autres des poignées de cheveux pour ce qu'ils ne sont pas d'accord au sujet de Wagner. L'un de ces irascibles journaleux, ou, pour mieux dire, l'*une* d'eux, qui signe dans l'*Écho de Paris* « l'Ouvreuse du Cirque d'Été » des articles venimeux, et qui, jadis, fut l'une des plus ferventes wagnéromanes, fait campagne contre Bayreuth. Ici, notre confrère Jean Racine ne manquerait pas de poser sa question favorite :

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?

Pour moi, je me réjouis de la petite brochure que, pour réfuter l'infidèle Ouvreuse, vient de faire paraître à Berlin M. Julius Erich Kloss, sous ce titre : *Vingt années de Bayreuth*. Ce factum est écrit en un français particulièrement savoureux, dont je me reprocherais de ne point citer quelques échantillons idoines à faire s'entre-choquer dans leur tombe les os de Vaugelas :



« Il faut être une chose vraiment incompréhensible, dit notre auteur, que le ton pris par les adversaires de Bayreuth, est crû en rudesse et en manque de piété plus les cercles de Bayreuth gardaient un digne silence. Si l'on désire le combat, alors on doit le faire par des armes distinguées ; maintenant on ne doit pas être surpris si je m'oppose aux insultes illimitées par une acrimonie qui est bien placée contre une telle hardiesse choquante. Une réplique tempérée, ou même un silence chez un tel brusque genre de combat, serait identique avec la sanctification des arguments adversaires. Ici se taire vaudrait pour chaque vrai ami de Bayreuth, une péché d'omission jamais à remettre (*sic*). »

Et l'édité de Schuster et Loeffler, dont (j'insiste sur ce point) j'ai respecté scrupuleusement le style et l'orthographe, s'engage dans une longue dissertation où il est parlé, entre autres objets étranges, des « extériorités les plus insignifiants (re-*sic*) » ; après quoi, il conclut en ces termes : « Finalement on rendra la direction responsable de chaque dur bifteck et de chaque sale serviette ! »

Gageons que ce littérateur distingué a pris des leçons de français auprès du célèbre correspondant parisien d'un journal prussien qui, rendant compte d'un grand enterrement, signalait, parmi les notabilités présentes, M. Corbillard marchant en tête du convoi !

*
* *

Le poète Auguste Dorchain, ami du poète Bornier, conte qu'étant allé « faire les vendanges » dans la propriété de l'éminent académicien, il vit, la cueillette terminée, un vieux vendangeur qui, s'avançant vers l'auteur de *Mahomet* et ses invités, leur lut cette adresse :



Mesdames, Messieurs,

La vendange est finie, honneur aux vendangeurs,
Et vous offrant les vœux qu'inspirent tous nos cœurs,
A monsieur le vicomte et à la vicomtesse,
Par sa générosité et toute sa tendresse
La santé, le bonheur et la prospérité ;
Et si nous sommes gais, contents et pensant bien,

C'est pour faire honneur à tous ces Parisiens.
Me faisant l'interprète de tous les vendangeurs,
Soufflons à pleins poumons et crions tous en chœur :
VIVE LA FAMILLE DE BORNIER!!

Évidemment, c'est autre chose que les vers de la *Fille de Roland*, mais le cœur y est aussi!

Et, puisque nous sommes dans la poésie, je ne me tiens pas de vous signaler l'étonnante suscription d'une lettre à moi adressée par M. Angelin Ruelle :

A WILLY, dont le cœur
Accueille et secourt celles
Qui vont gémir en chœur
93, *rue* (ô facteur!) *de Courcelles.*

Cette lettre me parvint sans encombre; mais le facteur qui la portait se tordit tellement en lisant cette poétique adresse que deux de ses collègues durent le saisir, l'un par la tête, l'autre par les pieds, et tirer de toutes leurs forces pour le détordre.

Moi z'aussi j'ai commis un joli quatrain.

Facteur, *rue Auber*, 3 *bis*, porte cette lettre
A celle que mon cœur depuis longtemps chérit
Madame Angèle Hapoyl; surtout, pour la remettre
Attends que soit sorti son ignoble mari.

J.-M. de Heredia va pâlir de jalousie!

*
* *

Voici qui va en boucher un coin (selon la forte expression de Léon XIII, ce Gayraud à tiare) aux adversaires des théories évolutionnistes : « Comment, objectent ces tardigrades.

vous prétendez que l'homme descend du singe! Mais alors la conséquence logique où vous contraint votre système, — quand le Darwin est tiré, il faut le boire, — c'est que le singe lui-même, le singe actuel doit aussi, avec le temps, se



transformer en homme. Or il ne semble pas s'en soucier beaucoup. »

Je vous demande bien pardon, excellents anti-évolutionnistes, il s'en soucie parfaitement; car, — si nous en croyons des témoins sérieux parmi lesquels mon confrère et ami Max de Nansouty (Max! Max! ah! qu't'es rigolo!), — la race simiesque aborde dès maintenant, avec un plein succès, des travaux réservés jusqu'ici à des hommes comme vous et moi, des hommes définitifs, si je puis dire. Ainsi, Nansouty nous

affirme que ces quadrumanes sont employés comme ouvriers mineurs au Transvaal : cette information, à la vérité, comporte quelques réserves ; les galeries minières sont rarement éclairées *a giorno*, et il est possible que, dans l'obscurité,



des explorateurs européens un peu myopes aient de bonne foi ravalé d'authentiques nègres o rang des singes.

En revanche, il est indéniable qu'en Chine, — les voyageurs l'attestent avec ensemble, — le macaque est employé pour la cueillette du thé, cueillette qui, les pires ignorants savent ça, s'effectue de préférence par une belle nuit claire, *per amica silentia lunæ*, comme dit Chose (on a des lettres, quoi !) ; c'est même cette particularité qui a inspiré à un écrivain anglais,

nommé Shakespeare, aujourd'hui défunt, une pièce assez connue, par son titre du moins : le *Singe d'une nuit de thé.*

Les Célestes sont tellement satisfaits des services rendus par ces animaux qu'ils songent à les utiliser également pour la récolte du coton; on fera bien, cependant, de choisir pour cette besogne un personnel en bonne santé, car il aurait bientôt fait de « filer un mauvais coton » s'il n'était singe et sauf.

Mais c'est surtout comme domestiques que les singes s'avèrent précieux ; un officier de marine, M. de Grandpré, conte qu'il posséda longtemps une femelle de chimpanzé qui lui servait d'aide de cuisine, allumait le fourneau, savait même exécuter, sous l'œil du chef, quelques plats peu compliqués ; entre temps, cette charmante bête aidait aussi les marins et prenait un ris comme un gabier (son apprentissage culinaire devait d'ailleurs lui faciliter cette tâche). En somme, les singes sont laids, voleurs, gourmands, habitués à grimacer derrière le dos de leurs maîtres et à se payer la tête d'iceux. C'est tout à fait des domestiques.

Sans oompter que le jour où les cordons bleus, dégommés, seront remplacés par des anthropoïdes, ce ne sera pas un mince plaisir, pour les amateurs de calembours défraîchis,

de voir dans l'exercice de ses fonctions, grave, l'orang goûtant... le salmis qu'il élabore. On devra toutefois, si ledit



salmis est raté, s'abstenir de toute appréciation défavorable; la race des maîtres-queue est susceptible (*genus irritabile Vatel*), et, pour une observation un peu vive au sujet d'une sauce trop longue, le singe-chef pourrait fort bien, de déses-

poir, s'étendre soi-même au-dessus de la flamme de ses fourneaux, rééditant ainsi un martyre célèbre : l'orang sur son gril.

Cette substitution présenterait encore l'énorme avantage qu'elle simplifierait de cent pour cent le règlement des gages. Il est clair que le chimpanzé-valet de pied, le gorille-cocher, et le ouistiti-groom, n'exigeront jamais d'être payés autrement qu'en monnaie de singe; d'où une économie notable pour les patrons qui trouveraient, en outre une appréciable satisfaction d'amour-propre, eux jadis si souvent traités de « singes » par leurs larbins, à pouvoir leur retourner plus justement cette qualification. Que si ces nouveaux serviteurs en manifestaient quelque mécontentement, on leur répondrait : « C'est le larbin qui a commencé ! »

Sans doute, telle est la force de la routine que, longtemps encore, beaucoup de gens refuseront de se séparer des cuisinières qui ne salent pas assez le potage, font trop cuire le gigot, laissent « attacher » les pommes de terre, versent du pétrole, en guise d'huile d'olive, sur la salade, exécutent tout mal... hormis la danse du panier. Un jour viendra pourtant où tous les « gendemaisons » ayant reçu leurs huit jours, les membres de la chambre singicale prendront triomphalement possession de l'office. Ils le savent si bien, nos actuels Calebs, qu'un vieux maître d'hôtel, sentant sa fin prochaine, fit venir ses enfants, le prêtre, le médecin, et, comme on lui prodiguait les paroles d'espoir, fredonna tristement :

Si vous me revoyez, ce sera dans un singe !

Apparemment, il croyait à la métempsycose, cet homme, — ou bien il parlait fortement du nez.

*
* *

Ma dernière chronique où je citais quelques échantillons assez savoureux de poésie (?) m'a valu un certain nombre

de lettres, émanant toutes d' « un lecteur assidu » (il se ruinera en timbres-poste, ce monsieur, car j'ai lu des lettres signées de lui dans tous les journaux connus) et me signalant quelques pièces de vers incontestablement réussies. Entre toutes, je crois devoir citer cette scène, extraite d'*Un jour*, un acte de M. Francis Jammes. Le décor, d'abord :



Un vieux jardin. Puits. Ricins (!). Poiriers. Poules. Suspendue à un arbre, une cage.

En vérité, je me demande à quoi une cage dans un jardin pourrait bien être suspendue, si ce n'est à un arbre.

Le poète et la fiancée causent enlacés. Assise à la gauche du poète, blanche et grave, son âme (*sic*).

Après quelques menues caresses, la fiancée constate que le poète n'est pas gai, ce qui détermine l'âme du poète, l'âme grave et blanche, celle qui est assise à gauche, à renseigner cette jeune fille ignorante quoique enlacée.

Il n'est pas triste. Il est grave et pareil aux bois.
Il est pareil aux maisons des campagnes douces.
Il est pareil aux tranquilles et douces mousses.
Il est pareil aux fumées calmes des vieux toits.
Il est pareil à la rivière vers le soir.

Il est pareil au calme du vieux foyer noir.
Il est pareil à l'eau qui est claire et qui est grave.
Il est pareil à la pierre qu'un gave lave.
Il est pareil au verger doux rempli de pommes.
Il est pareil à toi. Il est pareil à l'homme.



Lors, sans marquer le moindre étonnement d'être à la fois un bois, une maison de campagne, une fumée, une rivière (effet de soir), un vieux foyer, de l'eau, un caillou roulé par un torrent, un verger, le poète remarque que sa fiancée est gaie. Mais l'âme du poète, l'âme blanche et grave, celle qui est assise à gauche et qui est toujours là pour un coup, s'empresse de remettre les choses au point :

Elle n'est pas gaie. Elle est égale et pareille à l'eau dormante.
Elle est pareille au vent qui fait rire cette eau.
Elle est pareille aux centaurées roses des prairies.
Elle est pareille au bruissaillement doux des pluies.
Elle est pareille aux agneaux blancs qui bondissent.
Elle est pareille au grillon qui dans l'herbe glisse.
Elle est pareille à la chanson des choses au soleil.
Elle est pareille au lis. Elle est pareille au miel.
Elle est pareille à l'air. Elle est pareille à l'âme.
Elle est pareille à toi, pareille à une femme.

Le poète se déclare satisfait. On le serait à moins; épouser

simultanément le vent, la pluie, l'air, l'eau, un agneau, une centaurée (oh ! être aimé d'une centaurée, et puis mourir !), un lis, un grillon, un pot de miel, ça peut s'appeler faire un beau mariage. Si seulement la jeune fille apporte avec ça cinq cent mille francs de dot et un trousseau....



*
* *

Depuis le commencement du mois (1), de notables changements se sont opérés dans les physionomies : les unes, parmi lesquelles celle de mon concierge, expriment une allégresse de jour en jour croissante; les autres, dont la mienne, un ennui d'instant en instant plus accusé. C'est que l'honorable habitant de la loge, durant toute l'année, comme l'Auguste de *Cinna*, « aspire à décembre », vu que décembre mène à janvier (je l'affirme sans crainte d'être contredit), à janvier où pleuvent les étrennes; tandis que, pour des raisons exactement semblables, j'estime avec Pascal que « ce mois est haïssable ».

Afin de dissiper un peu la triste-e-sse qui règne dans mon cœur (cf. l'*Hamlet* d'Ambroise Thomas), je n'ai pas eu

(1) Ces lignes furent écrites une nuit de décembre (Dors-tu content, Musset?).

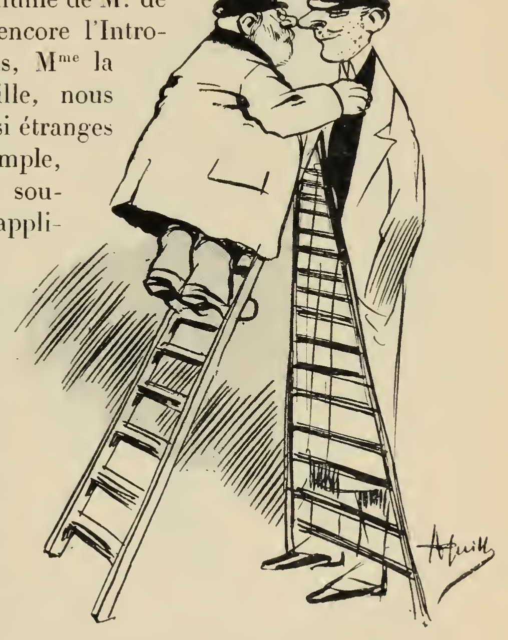
recours au vin, — attendu que je sais avec quoi on le fait, — mais à la lecture, infiniment moins toxique, des almanachs pour 1899. La maison Plon, — qui n'*en* a pas dans l'aile, on l'a fort justement remarqué, — a lancé d'une main



sûre, sur le marché, quelques douzaines de ces petits bouquins remplis d'intérêt; dans quelques-uns même, cet intérêt est... capital, puisqu'ils sont illustrés par les excellents dessinateurs du *Journal amusant*. (Rappelons aussi celui publié par un certain Albert Guillaume chez un certain Simonis Empis.)

Le brave *Almanach du Savoir-Vivre* nous apprend qu'on ne doit pas faire de visites en bottes fortes (avis à MM. les gendarmes), et que « le col de chemise rabattu ne se porte

qu'en tenue négligée » (voilà qui va contrister salement M. Casimir-Perier); qu'il est nécessaire de se peigner, de se laver les yeux, les dents et même les pieds; que se tenir mal est un manque de tenue (*sic*). Mais la partie la plus captivante de cette utile brochurette (qui n'est pas, comme on pourrait le croire, une œuvre posthume de M. de la Palisse), me paraît encore l'Introduction, où l'authoress, Mme la comtesse de Bassanville, nous initie à quelques us aussi étranges qu'étrangers : par exemple, un Lapon, pour vous souhaiter la bienvenue, appliquera fortement son nez contre le vôtre; un Ayeni vous saluera en vous soufflant dans l'oreille et en vous frottant l'estomac avec le creux de sa main droite. A Socotora, on s'aborde en se baisant l'épaule; les habitants de Salao, gentlemen raffinés, mais courageux, prennent le pied de celui qu'ils veulent honorer et se le passent doucement sur le visage. (Eh bien, mes Salaos... comme dit Courteline.) Enfin, aux îles Philippines, la bienséance exige qu'on plie le corps en deux, qu'on se prenne les joues avec les mains, puis dans cette posture agréable, qu'on se mette à sauter à cloche-pied.



Il est vraiment regrettable que ces curieuses manifestations de politesse ne s'implantent pas chez nous; elles seraient

pour l'observateur attentif (dont feu Ponson du Terrail, en ses feuilletons, regrettait perpétuellement l'absence) une source de joies ineffables. Rien ne serait plus drôle que de voir notre bon oncle Francisque obligé de sortir avec une échelle sous le bras, à cause de l'exiguïté de sa taille, et, rencontrant le gigantesque Leloir, par exemple, grimper lestement tout au haut de ladite échelle pour pouvoir, selon le rite lapon, apposer son nez auprès de celui du sympathique sociétaire, ou pour permettre à celui-ci de lui souffler dans l'oreille, à l'instar des Ayenis (on sait que les acteurs de la Comédie-Française tiennent par-dessus tout à avoir l'oreille de Sarcey). L'aspect des boulevards sera peu banal le jour où les mœurs de Salao prévaudront parmi nous, et pour ma part, je sais telles épaules que je baiserais sans déplaisir, à la mode de Socotora.



*
* *

Non moins suave, l'*Almanach lunatique* nous informe qu'un journal du Kentucky cherche à répandre la mode des abonnements payés en nature. Voici le prix d'un abonnement d'un an : vingt livres de porc; ou dix livres de saucisses; ou

douze boisseaux de pommes de terre; ou quinze boisseaux de navets; ou dix poulets; ou dix livres de lard.

Pour peu que ce système s'acclimate en Europe, le sympathique comptable de l'*Amusant* connaîtra des jours heureux; peut-être, pourtant, éprouvera-t-il quelque embarras le jour où un marchand d'engrais lui viendra dire : « Je désirerais recevoir pendant six mois votre estimable publication; combien voulez-vous de guano pour ça? » Évidemment, il faudra adjoindre à nos bureaux des magasins spéciaux, et aussi une basse-cour, une mare, une étable, etc.



Il va de soi que les rédacteurs seront également payés en nature; ce sera bien commode. Je vois d'ici l'ami Albert Guillaume obligé d'emporter, au lieu des sacs d'or que lui vaut l'illustration de ces chroniques, une douzaine de pur sang, une paire de canards et cinquante quintaux de pommes de terre; et j'entends par avance les colloques qui s'engageront devant le guichet du caissier :

— Voyons, monsieur Luc, je n'ai pas de monnaie. Je vais vous remettre quatorze porcs et une vache.

— Bon, attendez, on va pouvoir s'arranger; je vais vous

rendre quatre litres de bouillon. Ça fait-il votre compte?

— Non, il vous reviendra encore un quart de café et une demi-bouteille de coca Mariani.

— Parfait : il ne me reste plus qu'à vous remettre six oignons pour le timbre de quittance.

Et j'imagine encore des prospectus-réclame dans ce goût : « Le *Journal amusant* voit le nombre de ses abonnés croître de jour en jour. Le mois dernier a dépassé toutes les espérances. Il a été versé à la caisse 13 fr. 85 en espèces, quarante-quatre parapluies d'occasion, trois roqueforts avancés, onze cent trente-deux exemplaires (non coupés) du *Jardin d'Épicure*, de M. Anatole France, vingt-trois chaussettes dépareillées, un cercueil ayant très peu servi, neuf chats de gouttière, un stère de bois à brûler, sept bouteilles de limonade purgative et la photographie de Clara Ward. »

*
* *

Connaissez-vous, bien qu'il soit moins célèbre que Tristan de Léonois, le nom de Tristan d'Acunha? Sachez que ce navigateur portugais du seizième siècle, par une métamorphose dont on s'étonne qu'Ovide n'ait pas parlé, est devenu une île située dans l'océan Pacifique par 13°4′ de longitude ouest et 37°5′ de latitude sud. Cette île, longtemps déserte, est maintenant colonie anglaise (comme les autres) et ne compte pas moins de soixante habitants; aussi le gouvernement du Royaume-Uni a-t-il pensé qu'il était nécessaire de la doter d'un service postal. Et, depuis lors, une somptueuse boîte aux lettres, installée sur le point le plus fréquenté, fait l'admiration des insulaires; un vaisseau anglais y dépose et y prend le courrier... une fois par an.

On imagine aisément la tête du monsieur qui, arrivant au bureau de poste deux minutes après la levée, lit sur la boîte cette consolante indication : « Les lettres pour l'étranger, y compris celles pour la ligne du Havre, partiront l'année prochaine » ! ! !

CHAPITRE V

Considérations sur les années finissantes et sur celles qui leur succèdent; prédictions générales. — Le *Journal des Débats*, moniteur officiel du cannibalisme. — La nouvelle gare d'Orléans; enseignes glorieuses; plaignons les pauvres bouquinistes. — La critique française jugée par un critique grec. — L'art de « faire » une cave.

La tyrannique actualité me contraint aujourd'hui de verser un pleur (ou deux) sur cette malheureuse année 1897 qui meurt, comme la plupart des années qui ne sont pas bissextiles, après 365 jours seulement d'existence (1). Déplorable fragilité des choses humaines!

Aussi bien, la défunte, encore qu'elle ne laisse pas d'héritage, sinon quelques scandales (mais nous commençons à nous blaser là-dessus), sera peu regrettée, car elle fut d'un tempérament déplorablement humide, attristée de pluies presque incessantes, agréables à ceux-là seuls qui, partisans du système d'éloquence hydraulique cher à un ancien président de la République, purent rééditer quotidiennement une exclamation classique et particulièrement propre à faire sympathiser les personnes qui se la renvoient, attendu que les petits « que d'eau » entretiennent l'amitié.

1897 ainsi expédiée, il sied maintenant que je salue à son

(1) Les lecteurs astucieux ont déjà deviné que ce passage fut composé dans les premiers jours de l'année 1898 : il aurait pu l'être, on s'en convaincra par la suite, au début de 1899, ou même, avec quelques légères modifications, au commencement de 1945, par exemple.

aurore la jeune 98 et que j'adresse congrûment à mes lecteurs mes vœux de bonne année. Je souhaite donc à chacun d'eux une santé inaltérable et de gagner le gros lot de l'Exposition de 1900 : on voit que je fais bien les choses. Je veux croire qu'ils n'hésiteront pas à formuler en ma faveur le même souhait, et, à ce propos, je fais remarquer à la Providence qu'elle trouverait



là un excellent moyen d'acquérir, — outre des droits indestructibles à ma reconnaissance, — un fort regain de popularité : en effet, comme je ne possède aucun Bon de la grande Foire internationale qui inaugurera le siècle prochain, il y aurait incontestablement miracle si le sac de cinq cent mille tombait dans ma profonde. C'est ça qui clouerait le bec aux suppôts de l'athéisme!

Formons quelques vœux encore, c'est moins coûteux que des marrons glacés, et souhaitons

A nos députés : une année de représentations... à bénéfices.

A l'Assistance publique : des pauvres honteux.

A M. Drumont : son youpain quotidien.

Au redouté Sarcey : 365 jours d'indulgence.

A M. Jules Claretie : un auteur ignoré, des étoiles nouvelles.

Aux néo-catholiques : une crise de Foi.

Au Jardin d'acclimatation : le « naturel » chassé au galop par Mme Jane Hading.



A MM. Alphonse Allais et Raoul Ponchon : deux bars parallèles.

Quelques prédictions à présent. Si mes informations sont exactes, l'année 1898 se composera de douze mois, comprenant trente et trente et un jours chacun, à l'exception d'un seul (on m'assure que ce sera le mois de février) qui ne comptera guère que vingt-huit fois vingt-quatre heures. Elle débutera par une période froide, probablement accompagnée de neige et de gel, à laquelle succédera une période

plus tempérée où les fleurs et les feuilles feront leur apparition ; puis viendra une saison chaude, suivie elle-même d'une dernière saison, correspondant aux mois automnaux, qui sera particulièrement belle si elle n'est pas pluvieuse ; le mois de décembre ramènerait la période des froids. Voilà pour la température.



Passons à la politique. Nous pouvons assurer d'une façon à peu près certaine que le ministère actuellement au pouvoir « fera » les élections si, d'ici là, un déplacement de la majorité, — alliance de la gauche avec le centre ou de la droite avec la gauche, — ne détermine la chute du cabinet. En tout cas, de nombreuses interpellations se produiront à la Chambre et quelques autres au Sénat ; plusieurs honorables sont d'ores et déjà résolus à demander des éclaircissements sur « les intentions du gouvernement » ; la question des sucres, celle des b(r)ouilleurs de cru, et en général toutes les questions ordinairement qualifiées de « brûlantes », quoique « revenant périodiquement sur l'eau », seront une fois de plus prises en main, soulevées, portées sur un autre terrain, et finalement non résolues.

On annonce encore la promotion prochaine de plusieurs personnages politiques aux grades d' « éminents hommes d'État » et de « coquins éhontés », suivant la nuance des feuilles qui apprécieront leur conduite.

Que si l'on désire des informations littéraires, je tiens de bonne source que M. Emile Zola, soudoyé par la Compagnie du P.-L.-M., a l'intention de faire suivre son soporifique

roman *Paris* de deux autres ouvrages, *Lyon* et *Méditerranée*. D'autres romanciers préparent des œuvres nouvelles qui ne vaudront pas celles du pauvre Alphonse Daudet. MM. Francisque Sarcey, George Vanor et Maurice Lefèvre feront des conférences en diverses salles.

Dans l'ordre scientifique, un vif succès est réservé au beau Mémoire que notre savant confrère Paul Héon prépare depuis de longs mois sous ce titre : *la Bosse des mathématiques chez le chameau*. Du même écrivain, sous presse, un important travail historique sur le règne de Charles le Chauve; titre : *De l'influence de la chute des cheveux sur celle des empires*.



Et voilà : j'ai vidé mon panier aux prévisions. L'avenir dira si je me suis trompé ou si je puis faire la pige à Mlle Couesdon.

*
* *

La mode des cartes de visite, encore que chacun se complaise à la proclamer inepte, continue à sévir; depuis quelques jours, — et ça va encore durer une quinzaine, — quarante millions de Français promènent une langue qui se déssèche sur le derrière d'innombrables timbres à cinq centimes et confectionnent d'une main fébrile des formules de politesse; le soir, quand, abruti par cette morne besogne, on souhaiterait quelque repos, il faut décacheter les envois de gens qui, en vertu des mêmes us, et en maugréant pareillement contre une si sotte coutume, ont tenu à vous

envoyer « leurs meilleurs vœux » ou « leur plus cordial souvenir ». Parfois, pourtant, un peu de gaieté vient éclaircir cette besogne maussade; telle carte imprévue fait sourire : celle-ci, par exemple, à moi adressée par un brave Pandore, rencontré jadis, je ne sais plus quand, je ne sais plus où, au cours de quelque villégiature :

AIMÉ BOCHAERT

GENDARME A CHEVAL

ET SA DAME.

et cette autre, charmante de vanité naïve :

O. D'HUBOY
voisin de campagne
de M. le
MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.

Un autre daim, reprenant avec sérieux une qualité jadis inventée par mon bon et cher Paul Masson, ce roi des fumistes, s'intitule : *auditeur au Collège de France.* Mais nul, certes, ne s'avère plus plaisamment fat que M. Ernest Sinoquet, inoffensif maboule qui préside une sorte de fédération orphéonique, dénommée : *Institut populaire de France*, ambitieusement. Voici, littéralement reproduite, la liste copieuse, mais encore incomplète, des qualités (?) de ce citoyen :

ERNEST SINOQUET

Président de l'Institut populaire en France,

OFFICIER D'ACADÉMIE

Officier du Medjidié, chevalier de l'Ordre royal de Sainte-Catherine

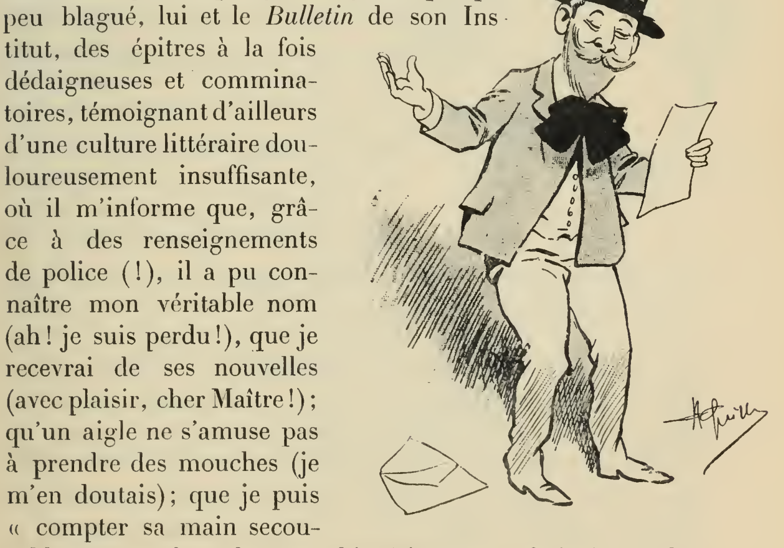
OFFICIER DU NICHAM, etc., etc.

Honoré d'une lettre de félicitations de S. M. le tsar Nicolas II

AUTEUR DU *VOYAGE DU PRÉSIDENT*

Exécuté par les musiques militaires à la revue de Krasnoé-Sélo et au palais impérial du Tsar.

C'est, dit-on, un pauvre homme (1), fort avide d'encens, et qu'il faut absolument aduler, condition *sino quet non* pour jouir de son estime. Il m'envoie, parce que je l'ai jadis quelque peu blagué, lui et le *Bulletin* de son Institut, des épitres à la fois dédaigneuses et comminatoires, témoignant d'ailleurs d'une culture littéraire douloureusement insuffisante, où il m'informe que, grâce à des renseignements de police (!), il a pu connaître mon véritable nom (ah! je suis perdu!), que je recevrai de ses nouvelles (avec plaisir, cher Maître!); qu'un aigle ne s'amuse pas à prendre des mouches (je m'en doutais); que je puis « compter sa main secourable au nombre de mes bienfaiteurs » (hein!); enfin,



(1) Albert Guillaume est si feignant qu'il a représenté M. Sinoquet rasé, pour ne pas avoir la peine de dessiner la barbe que le sympathique orphéoniste

que l'humanité *recelle* (pour *recèle*, je pense) tous les défauts et toutes les qualités.

Terminons sur cette belle pensée d'un aigle irascible qui, s'il ne prend pas les mouches, prend facilement la mouche.

*
* *

Le dict fameux du philosophe Hobbes : *Homo homini lupus*, serait-il encore vrai, et cette hobbeservation misanthropique se doit-elle entendre littéralement depuis plus de six mille ans qu'il y a des hommes, et des panses? Toujours est-il qu'en cette fin du dix-neuvième siècle un écrivain s'est rencontré, d'une profondeur de cynisme incroyable, anthropophage raffiné, qui n'a pas hésité à chanter les louanges du cannibalisme, non point dans quelqu'une de ces feuilles où l'on a coutume de dévorer ses adversaires et de manger du prêtre jusqu'à indigestion, mais dans le paisible *Journal des Débats*.

L'article du sanguinaire Henri de Varigny débute par cette assertion : « Le cannibalisme se peut défendre par des raisons solides, tirées de l'usage, de la morale et de l'histoire. » Après cet exorde très net, et non sans avoir souligné l'hypocrisie de la civilisation qui, tout en médisant du cannibalisme, l'encourage de façon notoire en expédiant, chez des peuplades anthropophages, des convois de missionnaires d'âge et de complexion relativement tendres, par où elles sont forcément induites en tentation, notre confrère ne songe point à reprendre le thème du *modest proposal*, préconisant l'utilisation de l'homme et spécialement de l'Irlandais en tant qu'article de boucherie;

a fort belle. Mieux disposé, mon collaborateur a fait de lui des portraits plus ressemblants qu'on trouvera plus loin.

même en désapprouvant les conclusions développées par l'auteur de *Gulliver* avec une verve *swift generis,* il fournit sur le coût de production de la viande humaine, comparée au prix de revient de la viande usuelle, des données peu encourageantes : « En huit ou dix mois vous obtenez un fort joli porc gras, qui coûte moins cher que l'enfant du même âge et donne beaucoup plus de satisfaction. »

Cela posé, le *Debater* tente d'abord de justifier les hommes qui croquent de l'homme par des exemples tirés d'animaux plus petits : les poissons surtout en fournissent. Le brochet avale son congénère plus faible, et le congre (à qui pourtant le respect de son nom même devrait interdire semblable incongreuité) imite ce fâcheux sans-gêne. Les têtards, aussi, les « joyeux têtards », comme chante Charton, s'entre-dévorent à l'envi ; quant aux homards, ils sont sur ce chapitre incorrigibles : « Ils se font une guerre acharnée (sans doute sous la conduite de quelque Homard-pacha) dès leur plus jeune âge, alors qu'ils se présentent encore sous des forme larvaires. » Ça, c'est larvaire de la médaille ; oh ! les sales bêtes ! on ne sera pas surpris d'apprendre que parmi ces crustacés, ceux des États-Unis manifestent un goût particulièrement vif pour la chair de leurs semblables ; évidemment, ils se mangent à l'américaine.



Quant aux insectes, ne m'en parlez pas, ils sont dégoûtants : par-dessus tout l'araignée et la mante.

On sait, dit notre auteur, pudique, qu'après « l'œuvre de multiplication » — euphémisme ravissant — « la femelle

est prise d'une faim canine » (canine!), et que, faute de se retirer à temps, le mâle serait aussitôt étreint — chacun son tour — et mis en pièces. Le malheureux, d'ailleurs, connaissant les goûts véritablement sadiques de sa compagne, sait se ménager par la suite, et par la fuite, d'autres victoires. La



mante religieuse (cette tartufe) a, elle aussi, ces dévoratrices façons d'aimer. Plaignons l'amant de la mante!

Ces exemples pouvant sembler à quelques-uns, dont je suis, médiocrement encourageants, M. de Varigny nous en propose d'autres. Jadis, au Thibet — ces gens-là étaient thibêtes! — c'est par respect qu'on grignotait les anciens, et les *Débats* constatent qu'il y avait quelque mérite à se nourrir de vieillards coriaces ou d'aïeules envahies par la mauvaise graisse.

Quelques peuples dénommés harmonieusement : Cucumas, Botocudos, Tapuyos, Mandrucus et Guyanis honorent encore leurs défunts en s'en faisant des comestibles, « car,

disent-ils, il vaut mieux être au chaud, à l'intérieur d'un ami, que d'être englouti par la froide terre ». Excellent raisonnement, et qui sera tenu pour irréfutable, surtout par les gens frileux.

Les Samoyèdes, eux, consommaient leurs morts par bonté (?) : pour leur assurer un meilleur avenir.

Une peuplade voisine des sources de la Nerbuddah (inutile de chercher sur la carte des environs de Paris), appelée les Gonds — dussiez-vous sortir des vôtres en lisant ça — en usait pareillement envers ses vieillards, et l'histoire dit que jamais, après avoir tâté d'un gigot de grand-père, un jeune estomac *ne rebouda* devant ce funèbre repas de corps.

Ces obsèques alimentaires s'introduiront-elles chez nous? Je le croirais volontiers, vu que je viens de recevoir, ce matin même, de Besançon, cette abrutissante lettre de faire part :

« Mon cher Willy,

« Depuis quelque temps, mon brave grand-oncle Hess
« (celui qui fit fortune dans les jambons dessalés et de qui je
« suis l'unique héritier) se plaignait de sa santé; désireux de
« mettre fin aux malaises de cet homme excellent, quoique
« un peu rat, je viens de lui loger une balle dans la tempe
« (*ô tempe! ô rat! ô mort Hess!*). Veux-tu me faire le plai-
« sir de te joindre aux quelques amis, tant civils qu'appar-
« tenant au 5e d'artillerie, par moi conviés, 44, Grande Rue,

« pour rendre les derniers devoirs au défunt, demain 22 jan-
« vier, fête des vignerons, coïncidence qui nous permettra
« d'arroser de crus honorables sa regrettée chair? Je compte
« sur ton affection pour m'assister dans cette douloureuse et
« stomachique épreuve.

« Ton vieil ami,
« BINEAU. »

Revenons à M. de Varigny qui nous ménage, pour la bonne bouche, c'est le cas de le dire, un argument savoureux. Une croyance fort ancienne veut que les qualités du mangé se communiquent au mangeur. Ainsi l'homme timide devrait se nourrir de lion deux fois par jour, et celui qui recherche l'agilité préférer la chair du cerf, si toutefois il ne redoute pas les infortunes conjugales; quant aux caissiers désireux d'acquérir du sang-froid, on sait assez qu'ils mangent la grenouille.

Et donc, si les qualités des bêtes se peuvent transmettre à qui en absorbe la chair, pourquoi, se demande notre auteur, pourquoi n'en serait-il pas de même pour les qualités des hommes? — Oui, au fait, pourquoi? — Aussi la jeunesse du Queensland a-t-elle coutume de se fourrer dans l'estomac les guerriers éminents pour acquérir leur valeur, cependant que, par un juste retour des festins d'ici-bas, les guerriers éminents se plaisent à « brifer » (comme ils disent en leur idiome sauvage), à brifer la jeunesse, afin de ne point vieillir.

J'ouvre une parenthèse à dessein d'engager les jeunes soldats soucieux de fournir une belle carrière à ne point, pour ce, boulotter leur général, ni aucun officier supérieur idoine à leur transmettre ses militaires vertus, car l'excel-

lence de leur intention risquerait d'être méconnue par les membres du conseil de guerre.

Un mot encore : les indigènes des îles Fidji, chez lesquels vint Henri Rochefort, lors de son évasion victorieuse — *veni, fidji, vici* — mastiquent volontiers leurs concitoyens, ou au besoin les visiteurs étrangers; le directeur de l'*Intransigeant* me racontait la semaine dernière, à table, entre deux verres d'eau, que ces « croquants » avaient manifesté l'intention de le transformer en biftecks (une façon comme une autre de



goûter Rochefort); mais l'évadé était aussi médiocrement potelé qu'Yvette Guilbert; aussi les gourmets décidèrent-ils de le remplacer par un Anglais, membre d'une mission protestante, qui lui ressemblait un peu, mais se trouvait mieux en chair; de sorte que, malheureusement pour Joseph Reinach, le célèbre pamphlétaire ne fut ingéré qu'en efFidgie.

*
* *

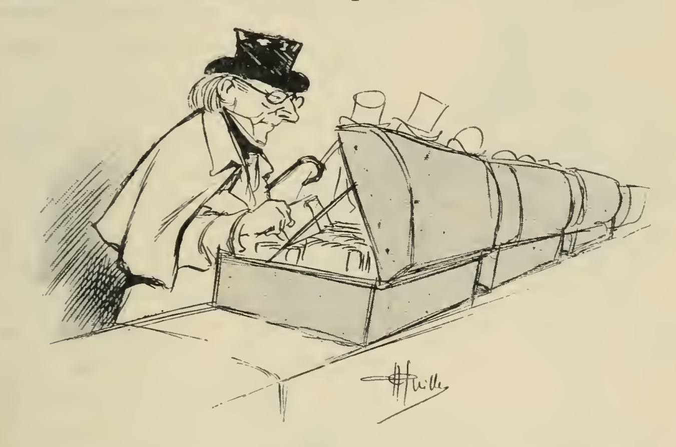
Tout arrive : les ruines de la Cour des comptes viennent enfin de disparaître, elles dont la suppression, souvent annoncée à tort, valut au bâtiment pétrolé de 1871 le nom de Cour des comptes... à dormir debout. Ce remplacement des débris calcinés par une gare neuve satisfera les gens qui se plaisent à citer du latin — ils ne rateront pas une si

belle occasion de placer l'*Etiam periere ruinæ* bien connu; pareillement se montrent ravis les mastroquets du quartier, qui, déjà, méditent de nouvelles enseignes. L'un d'eux songe à arborer celle-ci, synthétique : *Café de l'arrivée et du départ;* un autre, après moult cogitations, s'est arrêté à cette rédaction savoureuse : *Restaurant du Loiret et des Deux-Hémisphères;* un troisième s'en tient à celle-ci, classique et toujours alléchante : *A la descente des voyageurs. Tous les jours, grand arrivage d'huîtres.*

Par contre, les bouquinistes de qui les boîtes s'alignent sur les quais de la rive gauche marinent dans la consternation; imbus des préjugés dont Vandérem se fit l'historiographe dans les *Deux Rives*, ils redoutent non sans raison que, contraints de fuir « vers une autre patrie », tout au moins sur une autre rive, ce déménagement ne leur fasse perdre une partie de leur clientèle; sans doute, le potache, fidèle aux traditions, viendra toujours, le lendemain d'un bachot triomphant, échanger auprès d'eux ses classiques, devenus inutiles, contre de menues sommes destinées à s'en aller dans les mains — peut-être dans les bas — des hétaïres du Quartier. Mais il n'est pas certain que les bibliophiles sérieux consentent, comme cette folle jeunesse, à modifier leur itinéraire habituel pour se livrer à leur furetage quotidien emmi les bouquins en mauvais état qui reposent à l'hospice des Incu*n*ables.

Quoique j'aie passé — las! — l'âge heureux où l'on « bazarde » ses bouquins pour en porter le montant à des amoureuses professionnelles qui n'en manquent pas non

plus (de montant), je ne laisse pas que de fréquenter chez les libraires des quais, non sans profit quelquefois. A vrai dire, on ne déniche jamais le légendaire Elzévir unique, ou la bonne édition, « celle qui a une faute », dans la boîte à dix sous; mais à défaut de ces trouvailles prestigieusement rémunératrices (qui n'ont jamais existé que dans l'imagination des bibliophiles), on peut faire d'amusantes découvertes, et telle fortune m'échut, voici peu de jours.



Comme je considérais, chez Gougy, des Ossas d'in-18 jésus entassés sur des Pélions d'in-quarto, le libraire me montra, en souriant gougy-couci, une formidable pile de « trois cinquante » que venait de lui « laver » le platonicien Gréveuille, tous rehaussés de dédicaces, comme il sied. Leur diversité plaisait :

A Monsieur Gréveuille, de l'Académie française,
Hommage de ma respectueuse admiration
pour ce Fénelon moderne,

avait calligraphié sur la feuille de titre de ses « Essais » un professeur départemental qui souhaitait recevoir le prix Maillé-Latour-Landry; tandis que le poète instrumental

néo-belge, Jef van den Kerkove, s'était exprimé avec plus de recherche :

Pour l'ariste Gréveuille
aux ésotériques douceurs
En esthétique communion,
Dévotieusement.

Je compulsai longtemps ces « envois » scrupuleusement respectés par le destinataire qui n'oublie pas qu'une page de garde indûment arrachée déprécie un volume et lui retire quinze centimes de sa valeur environ. Quelques ouvrages venaient de Grèce : le paquet renfermant la littérature élaborée par les descendants de Sophocle et de Thucydide restait intact, non déficelé, encore enveloppé d'un journal athénien, l'*Épitheoresis;* et c'est sur cette gazette protectrice que, tout de suite, mes yeux se fixèrent, plutôt que sur les romans y contenus, car ce titre inviteur s'étalait « à la une » en grandes capitales : ΓΑΛΛΟΙ ΚΡΙΤΙΚΟΙ. Les critiques français critiqués par un Grec, quelle aubaine!



Rentré chez moi, je parcourus l'article, non sans recourir souvent à mon vieil Alexandre. Tout d'abord, MM. Brunetière et Jules Lemaître (Βρυνετιὲρ καί 'Ιοὺλιος Λεμαῖτρ) écopaient dans les grands prix, si j'ose m'exprimer ainsi : le premier se voyait reprocher son goût pour le dix-septième siècle, cependant que le second, par une juste compensation, était vertement blâmé de ses préférences pour les œuvres modernes, telles que le *Vase brisé* de Σουλλὺ Προυδὸμ ou *Cruelle énigme* de Βουρζή, l'un ne cherchant qu'à épater son monde (?), τήν ἔκπληξιν τοῦ κοινοῦ, l'autre, adroit plagiaire (!?),

n'ayant égard qu'au puffisme et aux coteries (ἡ διαφήμησις). Quelles niaises aristophaneries !

Mais le plus abîmé de nos compatriotes était ce pauvre M. Anatole France : celui-ci, au dire de l'écrivain grec, « ne s'occupe que de ses proses et de ses poses... » et assomme ses lecteurs en leur faisant part de ses petites idées qui sont de mince intérêt. Dans *Thaïs* comme dans le *Lys rouge*, son tarabiscotage psychologique tombe dans l'obscurité ; il se trémousse (πτερύγιζει) pour attirer les badauds...



A dessein d'expliquer la réussite de ce penseur de *five o' clock*, Renan pour salons juifs, qu'elle appelait « homme de triste renommée » (ἀπαισιοδόξος), l'*Epitheoresis* exposait froidement que les fariboles de l'académicien purent sembler drôlettes par contraste avec la morne pesanteur du *Temps* qui les insérait jadis ; opinion grecque partagée par les habitants de l'Aisne, si cette fable a dit vrai :

Le grand journal d'Hébrard est partout répandu ;
Pourtant, certains lecteurs le trouvent somnifère ;
Dans l'Aisne, notamment, il est fort peu vendu :
Le *Temps* ne fait rien à la Fère.

J'arrête ici les citations néo-helléniques, d'où il appert que les ennemis jurés des Turcs n'ont vraiment pas la trouille, selon la forte expression de Bossuet et de Toupin-Desmares, et je préviens nos lectrices que celles d'entre elles qui « pour

l'amour du grec » voudraient m'embrasser, trouveront mon adresse à la librairie Simonis-Empis.

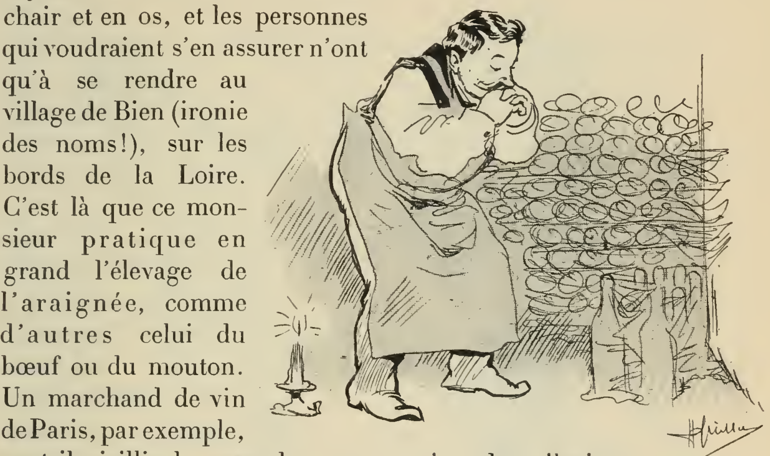
*
* *

Un monsieur qui ne l'a pas non plus, la « trouille » précitée, c'est M. Pierre Grantaire, un Français celui-ci, et né malin, qui a inventé un procédé éminemment pratique pour faire du vin vieux. Jusqu'ici les esprits simples, mais loyaux (comme vous et moi), s'imaginaient que le seul moyen de faire vieillir le vin était de le mettre en bouteilles et de l'y laisser durant plusieurs années. Sans doute nous n'ignorions pas que des négociants, aussi dépourvus de scrupule qu'un crocodile de métaphysique, se plaisent à coller sur leurs flacons des étiquettes aux millésimes fallacieux, puis à saupoudrer le tout d'une astucieuse poussière et de décevantes toiles d'araignée; mais les malins (comme vous et moi toujours) ne se laissent pas prendre à ces pièges grossiers.

L'honorable M. Grantaire, lui, a trouvé beaucoup mieux; il fait bien recouvrir les bouteilles de toiles d'araignée, mais c'est aux araignées elles-mêmes qu'il confie ce travail; de cette façon il est sûr d'obtenir de l'ouvrage « bien faite », et les bouteilles ainsi maquillées ont bien l'air authentiquement vénérable. « L'habit ne fait pas le moine, mais les

toiles font le vin de la Comète », dirait Camille Flammarion.

Et qu'on n'accuse pas l'auteur de cette chronique d'avoir dans le plafond l'une de ces araignées qu'il montre fabriquant du vieux bordeaux ou du bourgogne respectablement âgé. Je n'invente rien : M. Pierre Grantaire n'est pas un mythe; cet industriel existe en chair et en os, et les personnes qui voudraient s'en assurer n'ont qu'à se rendre au village de Bien (ironie des noms!), sur les bords de la Loire. C'est là que ce monsieur pratique en grand l'élevage de l'araignée, comme d'autres celui du bœuf ou du mouton. Un marchand de vin de Paris, par exemple, veut-il vieillir la cave de suresnes aigu dont il vient de faire emplette? Il écrit à l'ingénieux Grantaire le nombre de ses bouteilles et l'âge qu'il veut leur donner ; l'homme de Bien lui envoie immédiatement le nombre d'araignées nécessaire pour obtenir le résultat désiré. En deux mois, une cave confiée aux élèves de M. Grantaire est si artistement tapissée de toiles qu'elle semble n'avoir pas été ouverte depuis une trentaine d'années, et le vin qui y est renfermé a quadruplé de valeur... marchande.



On voit que l'élevage des araignées a singulièrement progressé depuis le temps où Pellisson, captif, les apprivoisait. Mais, sans doute, les amateurs de bon vin estimeront qu'il est malséant de rapprocher le nom de ce grand honnête homme du nom de M. Grantaire, que leur sévérité de dégustateurs trouvera, sans doute, moins Pellisson que polisson...

CHAPITRE VI

Les Roses ✝ Crucifères, leur Mage et le Maître de chapelle de l'église métropolitaine d'Art de Jésus conducteur. — Un métier qui s'en va : la crise du surin. — Grosse révélation météorologique : débuts d'une nouvelle lune. — Un virtuose du violon. — Le nouveau tarif des voitures de place ; le char de l'État. — Un peu de cuisine : recettes siamoises et autres. — La Néo-critique et le chef des Grotesques.

Les rares personnes qui considèrent le sâr Joséphin Péladan comme une manière d'incarnation de la Divinité, et celles, plus nombreuses, qui s'intéressent aux faits et gestes de ce Mage parce qu'on y trouve toujours matière à divertissement, n'ont pu lire sans émoi l'annonce du départ immiment, pour l'Assyrie, de ce personnage fumystique. « Partant pour l'Assyrie... » Joséphin aura l'air Dunois : ça ne le changera pas beaucoup. Mais que deviendra, le Maître absent, son Salon, le septième Salon de la Rose ✝ Croix, annoncé pour ce mois-ci? Cruelle, cruelle énigme!



Le grand manitou rose ✝ crucifère avait cependant convié les artistes, par un prospectus spécial, à lui présenter leurs œuvres, en les avertissant toutefois que seraient rigoureusement repoussés les sujets appartenant à l'une des catégories suivantes : 1° la peinture d'histoire; 2° la peinture mili-



taire; 3° toute représentation de la vie contemporaine; 4° le portrait; 5° toute scène rustique; 6° le paysage; 7° la marine; 8° toute chose humoristique; 9° l'orientalisme; 10° tout animal domestique et se rattachant (!) au sport; 11° les fleurs, les bodegones (oh!), les fruits, accessoires et autres denrées que les peintres ont d'ordinaire l'insolence d'exposer (*sic*). Par contre, le « nu sublime » — ainsi s'exprime Péladan, avec le plus grand s*â*rieux — devait être accueilli à bras ouverts.

On voit par là que la plus grande liberté était accordée aux exposants; pourvu que leurs œuvres ne se situassent ni dans le passé, ni dans le présent, qu'elles ne s'inspirassent

point de la nature et qu'elles ne revêtissent point non plus un caractère conventionnel, elles avaient quelques chances d'être admises. Joséphin, d'ailleurs, avait pris soin de placer en tête de ce règlement bénin quelques lignes définitives, où il professe — avec quelle exquise simplicité de style! — son esthétique, la seule, la vraie (exiger la marque de fabrique, se méfier des contrefaçons, craint l'humidité) : « Il faut *transposer la vie selon le triangle expressif*, intensité en Michel-Ange, subtilité en Léonard, harmonie en Raphaël. » Transposer selon un triangle? Opération bien délicate!



Citons encore cette définition : « Le véritable artiste est un sacerdote (*sic*) qui officie le mystère par les formes et les couleurs. » Sacerdote est coquet; sacerdote, il serait puéril de le nier, est une trouvaille; sacerdote fera très bien sur une carte de visite : Siegfried MACHIN, *sacerdote*, vous a tout de suite une autre allure que PUVIS DE CHAVANNES, *artiste peintre*, par exemple. — Sacerdote!...

Il serait fâcheux que le départ du sâr nous privât du plaisir de contempler, emmi les galeries Georges Petit, les fruits d'un si haut enseignement. A vrai dire, lors des précédents Salons de la Rose ✝ Croix, ces fruits, par une singulière métamorphose, parurent pour la plupart des croûtes. Avouons, pour mettre les choses au Point (Armand), que cinq ou six œuvres honnêtes reposèrent les yeux des spectateurs ahuris; mais l'ensemble était piteux, et les visiteurs sortaient de ces expositions avec l'air à la fois attristé et inquiet des gens qui viennent de parcourir un asile d'aliénés et qui se demandent s'ils n'ont pas laissé, parmi les fous, un peu de leur raison.

Il me souvient de certaine inauguration rose ┼ crucifère ennoblie de musiques perpétrées par le nommé Erik Satie, ce fut épique ! Les têtes les plus rebelles aux migraines connurent ce jour-là les névralgies qui compriment les fronts et martèlent les crânes, férocement. Au fait, vous ne connaissez peut-être pas Erik Satie ? Ce type vaut d'être présenté.

Ce sans-le-sou cabotin (*panné et circenses*), vêtu en toute saison d'un complet de velours à côtes — j'allais dire : à la côte — ce musico qui bat la dèche et la grosse caisse, du jour qu'il se vit promu par le sâr aux vertigineuses fonctions de « Parcier et Maître de chapelle de l'Église métropolitaine d'art de Jésus conducteur (*sic*) », n'eut plus qu'une seule pensée : excommunier les misérables hérétiques qui ne révéraient pas Péladan et les péladantistes. Cette manie, assez innocente en somme, est devenue une véritable maladie : le malheureux excommunie sous lui, littéralement ; les formules de malédiction tombent de sa dextre comme tombent les pommes d'un panier... parcier.

Personnellement, j'ai déjà été excommunié trois fois — qu'est qu' ça fait, pourvu qu'on rigole ? — par ce mystique inSatieable qui s'intitule « le Pauvre, l'Épée bouillante, la Fermeture et le Chevalier » (*sic*) ! ! Une première fois, l'Épée bouillante m'a condamné « aux amères réflexions et à l'éloignement de Sa Personne » (*sic*) ; puis, la Fermeture m'a traité d' « enfant adultérin de l'Enfer, fait de la salive du Diable » (chéri, va !) tout en affirmant avec force : « Sachez justement que Mon Art vous domine et que Ma Sévère félicité vous châtie. » Enfin, par une troisième élucubration, le Chevalier m'a imposé silence en ces termes modestes :

« Désormais, taisez-vous; je défends que l'on parle avant Moi ou en même temps que Moi; tous sentiments hostiles à Ma volonté seront désormais combattus par la force ». Ce qui signifie, je pense, que la volonté du Parcier a force de l'oie.



Tout cela est écrit, tantôt à l'encre rouge, tantôt à l'encre noire, en lettres grandioses (les minuscules ont un centimètre de hauteur), sur du papier de dimensions imposantes : les lettres majuscules abondent, le cher Parcier transformant en grande lettre l'initiale de tous les mots (Je, Moi, Mon, Ma) qui rappellent son imposante personnalité. Je ne crois pas exagérer en disant que chacune de ces épîtres ne coûte pas moins de cinquante centimes de « fournitures ». *Les grands frais d'Érik!* murmurait hier, en les examinant, un expert prussien convoqué par les révisionnistes pour prouver l'innocence de Dreyfus.

De sa musique (Baudoux, éditeur) je ne parlerai que pour signaler les indications tordantes par lesquelles mon farouche ennemi a cru devoir remplacer les habituelles notations au-dessus de la portée. Dans le *Fils des Étoiles*, son chef-d'œuvre, plus de *largo*, d'*allegro*, etc., mais des prescriptions dans le goût de celle-ci, que j'affirme authentique : *courageusement facile et complaisamment solitaire*. (!?!)

Après tout, si ça l'amuse!

*
* *

Une navrante statistique, établie par les soins du service

de la Sûreté, vient de démontrer, une fois de plus, qu'en ce triste temps, il est bien difficile de gagner sa vie. Toutes les carrières sont encombrées : pour une place de maître d'études dans un collège de sous-préfecture, deux cents jeunes gens se présentent bardés de tous les parchemins imaginables, et c'est par milliers que se comptent les candidats au moindre poste d'aspirant-garçon-de-bureau-suppléant au Ministère de l'Instruction publique. Encore tous ces postulants sont-ils pistonnés par d'influents protecteurs ; une seule profession restait, ressource suprême de tous ceux qui, malchance ou défaut de recommandations, échouaient ailleurs, et précieuse en ceci qu'on la pouvait embrasser sans études préalables, sans même l'appui d'un conseiller municipal : celle d'assassin.



C'était, on en conviendra, un utile réconfort pour qui entreprenait quelque métier, de pouvoir se dire : « Après tout, si je ne réussis pas là, j'en serai quitte pour dégringoler un pante calé, et, ensuite, j'irai tranquillement vivre à la campagne avec ses économies. »

Hélas! déchantez, jeunes gens qui caressiez ce doux espoir : le métier d'assassin, séduisant au premier abord, j'y consens, surtout pour les amateurs d'émotions fortes, le métier d'assassin ne nourrit pas son homme. La statistique, la navrante statistique dont je parlais tout à l'heure, démontre en effet que le « rapport » moyen des assassinats

commis durant les trente dernières années est de... 140 francs par « macchabée », pas un sou de plus!

Cent quarante francs! et il y a des risques tels qu'en somme le jeu n'en vaut pas la chandelle. Cent quarante francs pour supprimer l'existence d'un de ses semblables et, par surcroît, compromettre la sienne propre! C'est vraiment à vous dégoûter de tout. N'est-il pas navrant de songer que des hommes notoires comme Troppmann, comme Campi, ont tué... pour la peau, c'est le cas de le dire; que les regrettés Georges, Voty et Franck ne récoltèrent que treize sous chacun; que l'infortuné Kœnig ne trouva sur sa victime que quinze centimes; que le peu veinard Gamahut dut se contenter de 7 fr. 25?

Si l'on ne remédie au plus tôt à cette situation déplorable, il faut s'attendre à une grève générale des criminels, et par suite à la disparition, dans les journaux, de la rubrique « Faits divers », où nombre de bons Français ont coutume de satisfaire ce besoin de romanesque qui sommeille au fond des cœurs les plus paisibles. Quel richard philanthrope, dans l'intérêt général, se décidera à créer une Société de secours pour les assassins dans la dèche? Il n'est que temps!

*
* *

Il y a du nouveau dans le Landerneau météorologiste! Si nos astronomes désiraient attirer sur leurs travaux l'attention des profanes, ils peuvent se vanter d'avoir fait ce que les pianistes appellent un fameux « chopin ». Sans vouloir rabaisser d'un millimètre le mérite de ces savants modestes, de qui l'existence tranquille se passe à observer « le plafond constellé du terrestre séjour », il est permis de constater que le gros public ne prête ordinairement qu'une attention médiocre à leurs communications et, en fait d'étoiles, s'intéresse plus vivement à Mmes Réjane ou Héglon, par exemple, qu'à la grande Ourse, et au coucher d'Yvette qu'au lever de

Cassiopée. Mais, cette fois, les scientifards ont eu le télescope heureux, et leur récente trouvaille triomphera de l'indifférence des masses : car ils ont découvert, non pas une malheureuse petite étoile, mais un nouveau satellite de notre globe, en un mot une seconde « lune » — que quelques Français (nés malins) ont déjà baptisée « l'Autre ».

L'affaire, on le voit, est d'importance : deux lunes au lieu d'une seule, voilà de quoi émouvoir les populations ; aussi attendent-elles, anxieuses, que les distingués astronomes, assez heureux pour avoir déniché une rivale de la vieille Phœbé, veuillent bien compléter les renseignements relatifs à cet astre récent. Jusqu'ici les données sont aussi vagues que les connaissances orthographiques de la mère à Cléo de Mérode : nous savons seulement que la lune nouvelle n'est pas encore très « conséquente », mais ne désespérons pas : petit astre deviendra grand, pourvu que Dieu ne s'y oppose pas.



Mais pourquoi cette lune imprévue? L'ancienne ayant cessé de plaire en haut lieu, la dernière venue est-elle destinée à remplacer celle qui fait actuellement sa *ronde* dans le firmament, quand le soleil est au « plumard »? Les deux astres, au contraire, doivent-ils arpenter concurremment les routes célestes, et, en ce cas, les lunes marcheront-elles

côte à côte, ou se balladeront-elles chacune de son côté, celle-ci tirant à hue, celle-là à Dia... ne? Autant de questions qui vaudraient d'être tirées au clair (de la lune) et sur lesquelles il serait intéressant de connaître les intentions du Roi des Cieux : malheureusement, nous n'avons pu joindre



ce puissant monarque, et lui soutirer l'interview que nous aurions voulu servir à nos lecteurs. Nous en sommes donc réduits aux suppositions...

Voici celles qu'a bien voulu me communiquer un mien ami, conservateur des hypothèses, comme dit l'autre.

Il penche (telle la tour de Pise) à croire que l'astre en cours, dès que le nouveau aura pris, avec l'embonpoint convenable, une connaissance suffisante de son service, sera remisé par le Créateur au magasin des vieilles lunes, et que c'est Phœbé elle-même qui, lasse de passer par tant de

phases et de changer si souvent de quartier (c'est embêtant, les déménagements!), a demandé l'autorisation de faire valoir ses droits à la retraite, désireuse de vivre tranquille ses derniers jours, ou, pour mieux dire, ses dernières nuits, préférant à cette continuelle vadrouille emmi le système planétaire la mort sans... phases.



En tout cas, on ne saurait le nier, la malheureuse sœur d'Apollon ne saurait se passer de repos : sa pâleur n'a certainement pas échappé aux observateurs les moins attentifs, et, si je ne craignais de verser dans la réclame, je préconiserais, contre cette anémie évidente, ton vin réconfortant, ô Mariani! Et puis, sans nul doute, elle a besoin de sérieuses réparations ; car depuis plus de six mille ans qu'il y a des hommes, et qui font des trous à la lune, la pauvre écumoire doit être dans un fichu état.

Tout cela, je le répète, est purement hypothétique : j'exprime une opinion et rien de plus. — Je ne serais donc pas notablement surpris si, contrairement à ce qu'on vient de lire, les deux satellites continuaient à fonctionner de compagnie. Le malheur, c'est que cette solution nécessiterait d'innombrables corrections dans les œuvres des littérateurs de tout les temps qui ont fait de la lune un si scandaleux abus; il faudrait substituer le pluriel au singulier, dans tous les passages où ils ont célébré cette déité désormais ornée d'une collaboratrice : combien de vers seraient ainsi faussés! et combien de nobles périodes perdraient, à cette transformation, leur classique majesté! Pour ne donner

qu'un exemple, le début de la page fameuse où Chateaubriand nous montre Chactas et le Père Aubry (le même de qui le nez s'inclinait vers la tombe) auprès d'Atala morte : « La lune prêta son pâle flambeau à cette veillée funèbre... », devrait être modifié comme suit : « En cette douloureuse circonstance, et à défaut de bougies, les deux lunes consentirent obligeamment à jouer le rôle de candélabres ! »



*
* *

Découpé dans un petit journal de province ce « filet » que je déclare « aux petits oignons » :

Le célèbre violoniste Alice de Saula (?) — en des arpèges, des doubles cordes, des trilles sur le chevalet éclatants de finesse, puis mourant en sons harmoniques d'une pureté infinie, — a su exprimer, tour à tour, le doute du philosophe, le joyeux éveil de la nature, les hymnes de la forêt, les joies rustiques de la danse et des faciles amours, les blasphèmes de la désespérance et les oublis de l'ivresse.

N'est-ce point d'un style coquet? et n'admirez-vous pas avec moi ce violon qui exprime « tour à tour » (simultanément serait plus ardu) tant de choses? Un tel instrument exprimerait aussi bien, sans doute, le jus d'une pomme ou d'un citron? Ah! réclame, réclame, que de gaffes on commet en ton nom!

Une seule merveille pourrait être comparée à ce prodigieux violon : la montre récemment exposée à Bruxelles, et

que son constructeur m'affirma marquer l'heure, les minutes, les secondes, les mois, le quantième, et les phases de la lune. Innocemment, je demandai :

— Marque-t-elle aussi le linge ?

Le vendeur me répondit par un mot grossier que la pudeur m'interdit de transcrire, un de ces mots qui ne sont vraiment à leur place que sur les champs de bataille où les Anglais osent proposer aux soldats commandés par Cambronne de mettre bas les armes. Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi cet exposant crut devoir m'adresser une pareille expression de Waterloo-closet !

*
* *

Un courageux mathématicien vient de supputer à combien revenait l'heure de ce véhicule qu'on appelle le char de l'État, vous savez, celui qui navigue sur un volcan... Et voici les chiffres édifiants qu'il nous présente :

« Sous l'Empire, l'heure coûtait 114,300 francs;

« La Restauration la porta à 119,040 ;

« Le gouvernement de Juillet, à 150,000 ;

« La deuxième République, à 173,000 ;

« Sous le second Empire, le tarif atteignit 242,000 ;

« Il monta, sous la troisième République, à 406,000 fr. jusqu'en 1882 où, par un nouveau bond, il atteignit 467,000 francs. »

« Actuellement, il monte à 488,000 francs. »

Curieuse antithèse, voici que la Compagnie des Petites-Voitures offre aux Parisiens « la course à douze sous ». Puisse ta réforme économique réussir, ô Bixio ! *Fiacre voluntas tua !*

Comme dit ma portière : « Tout n'est qu'*heure* et malheur en ce monde! »

*
* *

Nos relations avec le Siam, on le sait, sont tendues à se rompre, à tel point que le gouverneur de la Cochinchine, indigné, a failli sortir de Saïgon, — de ses gonds, veux-je dire.



Pour être « chroniqueur fantaisiste », on n'en sent pas moins se hérisser, en certaines circonstances, le bonnet à poil que tout bon citoyen, à l'instar de Coppée, poète François, porte en son cœur; aussi j'ai dû chercher un moyen de concilier mon zèle patriotique avec le genre de ces causeries, plutôt futiles. Et c'est pourquoi je vous apporte aujourd'hui des renseignements, puisés aux meilleures sources, relatifs aux mœurs gastronomiques des Siamois, renseignements sur lesquels je me permets d'attirer l'attention du gouvernement, avec la conscience d'accomplir une œuvre utile à mon pays : n'importe-t-il pas avant tout, à quelque adversaire que l'on ait affaire, de savoir « ce qu'il a dans le ventre »?

Apprenez donc que les sujets de Chulalongkorn en sont encore à l'*A b c* de la science culinaire; vous ne goûterez chez eux, ni ces potages veloutés (c'est au Siam particulièrement qu'il y a loin de la soupe aux lèvres), ni les sauces

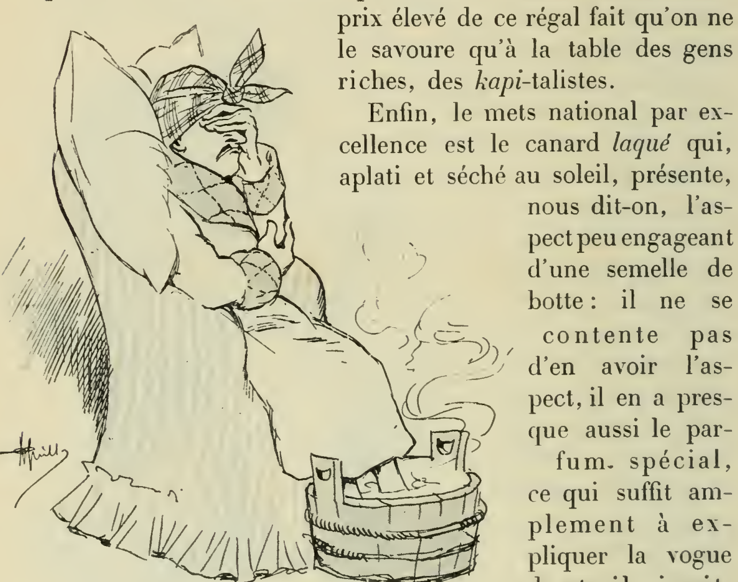
savantes auxquels excellent nos « chefs » européens ; il est clair que ce peuple est encore imparfaitement civilisé, et il sied de ne point trop exiger de lui, à cet égard ; après tout, sauce qui peut. Mais à défaut d'un goût délicat, les Siamois valent par la complaisance de leur estomac et par un cœur bien attaché, comme disent les sportsmen : car ils raffolent de pourriture — et la base fondamentale de leur nourriture — est, avec le riz, le poisson pourri, — assaisonné de curry. (Cette simple phrase écrite naturellement et sans effort prouve surabondamment qu'avec un peu d'application j'arriverais sans peine à briller au premier rang de ces poètes, dits « amorphes », qui constituent, comme chacun sait, l'élite de la jeune littérature.) Soles en décomposition, raies nauséabondes, dorades vomitives, quartiers de requins aussi avancés que les théories du *Père Peinard*, figurent chaque jour sur la table des bourgeois de Bangkok, qui se délectent de cette « marée » repoussante, et en font « leurs choux gras », si j'ose risquer cette locution familière



Plus raffinées s'avèrent les « hautes classes » qui, sans mépriser le poisson pas frais, préfèrent pourtant le serpent boa ; après cela, on ne sera pas surpris d'apprendre que la

plupart des gens chics, en ce doux pays, se plaignent, les lendemains de fêtes, d'avoir la gueule de boa.

Très apprécié aussi le *kapi*, sorte de caviar, dont j'aurai suffisamment célébré le los quand j'aurai dit qu'il est composé d'œufs de crevettes putréfiées; malheureusement le prix élevé de ce régal fait qu'on ne le savoure qu'à la table des gens riches, des *kapi*-talistes.



Enfin, le mets national par excellence est le canard *laqué* qui, aplati et séché au soleil, présente, nous dit-on, l'aspect peu engageant d'une semelle de botte: il ne se contente pas d'en avoir l'aspect, il en a presque aussi le parfum spécial, ce qui suffit amplement à expliquer la vogue dont il jouit.

On le voit, les mœurs culinaires siamoises diffèrent essentiellement des nôtres, et je doute fort qu'elles parviennent jamais à supplanter celles-ci. Pour ma part, je sais très bien que, nonobstant l'exquise douceur de mon caractère, il y aurait des pleurs, des grincements de dents, voire des assiettes qui voleraient en éclats, et des portes qui claqueraient, dans le restaurant où je fréquente, si l'on m'y servait une sole décédée depuis trois ou quatre semaines. Pareillement, je ne tolérerais pas sans protester timidement (par exemple, en aplatissant d'un coup de poing droit le nez du garçon) qu'on me présentât, fût-ce sous le nom de canard

laqué, un morceau de la chaussure ayant renfermé le pied d'un gendarme, voire d'un civil : tous les goûts sont dans la nature. Mais passons.

Sur ce sujet indigeste, laissez-moi reproduire à votre intention une page de mes *Mémoires pour nuire à l'histoire de mon temps*.



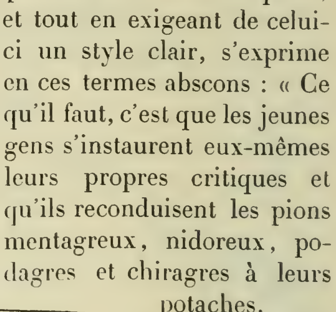
« Au cours de mes voyages dans l'Afrique centrale, je ne tardai pas à remarquer que les chasseurs de fauves, quand ils avaient occis un lion, le jetaient en pâture à quelqu'un des boas dont l'Amérique du Sud leur envoie chaque mois de colossales cargaisons. Un lion pour un boa, ni plus ni moins. Aussitôt que le reptile apercevait sa proie, il ouvrait une gueule énorme dans laquelle des nègres précipitaient le cadavre du roi des animaux qui s'y engouffrait jusqu'au fond avec un bruit si funèbre que, malgré moi, je soupirais : « Dieu ! que le son du corps est triste au fond des boas ! »

« Le boa une fois repu et endormi, il ne restait plus qu'à profiter de sa digestion ensommeillée pour le découper en

rondelles, saler et expédier aux amateurs friands, à juste titre, d'une nourriture capable de leur donner, à la fois, la force du lion et la prudence du serpent. Ce comestible se trouve dans toutes les bonnes maisons. Exiger sur toutes les boates la véritable marque : *Saucisson de lion.* »

*
* *

Le confrère Straus, traçant le portrait du « bon critique », et tout en exigeant de celui-ci un style clair, s'exprime en ces termes abscons : « Ce qu'il faut, c'est que les jeunes gens s'instaurent eux-mêmes leurs propres critiques et qu'ils reconduisent les pions mentagreux, nidoreux, podagres et chiragres à leurs potaches.



« Tubicinons donc leur déroute. La Néo-Critique excellera d'offrir le chef des Grotesques en hyperballant avec magnificence. » (Tout ceci, j'ai le regret de le dire, est textuel.)

Ne craignez-vous point, ô brouillardeux confrère, que le Néo-Critique, s'il doit s'offrir le chef des Grotesques, ne commence par s'offrir le vôtre, tout en hyperballant magnifiquement (puisqu'il est nécessaire d'hyperballer), et qu'il ne tubicine l'ineptie de votre dire?

O caudataires de l'escholier limosin! O tortillements ignares! O péril de vouloir chanter plus haut que sa lyre!... O... (Mais j'arrête le cours de mes invectives, craignant qu'en les casses de l'imprimerie, les points d'exclamation ne viennent à manquer.)

CHAPITRE VII

Toutes les toiles aux salons. — La plus noble conquête. — La ménagerie Bourbon : ce qu'elle nous coûte. — Plein ciel : un mariage dans la haute. — Mon crétin de neveu. — Miousic. — Mémoires infidèles.

Joli mois de mai, quand reviendras-tu?...

Il est revenu, le joli mois, apportant non seulement des feuilles pour... ce que vous savez, mais encore des toiles



dont on déplore qu'un trop grand nombre soient même impropres à cet usage; sans parler des marbres qui foisonnent, car, selon le dict d'un barde déchard dont les rimes, elles, étaient riches,

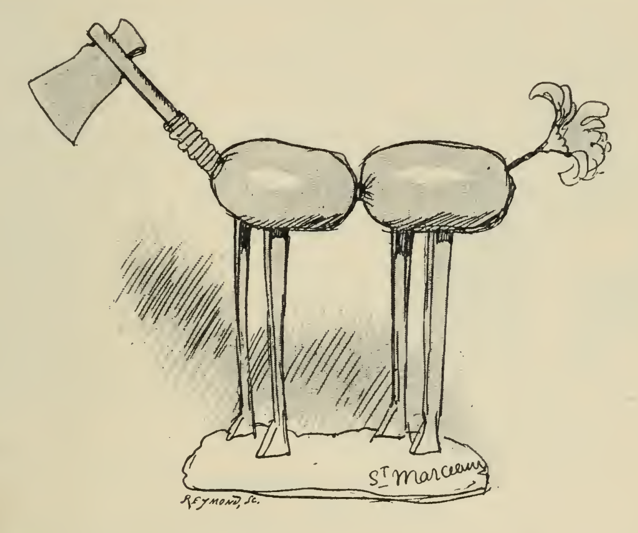
Le Carrare
N'est cas rare.

Tout le « vernis » s'est pressé au vernissage; on a vu toutes les dames au Salon; même certaines — des vaillantes — y retournent. Qu'y voient-elles? Il y en a pour tous les goûts, pour tous les dégoûts aussi; voire pour tous les égouts. Les Friant de peintures peuvent s'en fourrer jusque-là. Tel amateur épris des sales machines à la guimauve que guettent les chromolithographes et les mercantis religieux du quartier Saint-Sulpice, entreprend avec ravissement un voyage « au pays Dubufe », comme s'exprime Laurent Tailhade. Tel autre s'agenouille devant les portraits du subtil Jacques Blanche qui, comme ceux du troisième acte d'*Hernani*, continuent à « transporter les masses » (tels les omnibus); et de bons juges, — j'entends ceux qui sont de mon avis — stationnent longuement devant les envois de Pierre Lagarde — (Lagarde qui, Dieu merci, ne songe pas plus à mourir qu'à se rendre).



Dans l'usine rivale, on trouve de quoi satisfaire les gens qui voient grand et se plaisent aux toiles Detaille, comme aussi ceux qui apprécient la manière de M. Bonnat, si habile en son métier qu'on l'a surnommé la Bonnat tout

faire. Les visiteurs distraits attribuent à Mme Juana Romani les toiles de M. Roybet, et à M. Roybet les toiles de Mme Juana Romani, dénommée, par ses admirateurs, Notre-Dame de la Palette. On passe, avec un haut-le-cœur et un haussement d'épaules, devant l'envoi de certain paysagiste, membre de l'Institut, qui (l'habit ferait-il le peintre ?)



expose un plat d'épinards; mais l'on s'arrête avec joie à contempler les toiles du bon Paul Saïn, qui, chaque année, « se retrempe au Saïn de la belle nature », pour parler comme les reporters. On souhaite la grande médaille à Ferdinand Humbert, de qui j'aimerais être le fils, d'abord parce que je deviendrais le petit-fils de ses œuvres, ensuite parce que, vous ne l'ignorez point,

Humbert est un banquier donné par la nature.

Le moment était bien choisi pour interroger quelques-uns de nos artistes les plus renommés sur la locomotion de l'avenir : « Du cheval ou de l'automobile, quelle sera demain

l'inspiration la plus féconde pour les Beaux-Arts? » leur a-t-on demandé. Citons, parmi les solutions intéressantes, celles de Jules Breton, qui, regrettant qu'on ait donné pour successeur aux genets d'Espagne un tuyau fumant, s'écrie en un vivant accès de lyrisme grécophile : « O Parthénon, que tu seras loin de nos fils! » celle aussi de M. Léon Bonnat, déjà nommé, qui avoue son faible pour les chevaux d'omnibus, beaucoup plus beaux, à l'en croire, que le Louvre, Notre-Dame, le Luxembourg..., et la « Méduse », assertion dont je reste... médusé.

Par contre, le sculpteur Saint-Marceaux — en qui nombre de gens se demandent, avec la crainte de ne jamais pouvoir se répondre, lequel ils aiment le plus, l'homme ou l'artiste, — exècre ces quadrupèdes qui, selon le mot d'un hippophobe, ont l'air, lorsqu'ils galopent, de jouer au bilboquet avec leurs sabots : « Je ne connais rien dans la nature de plus vilain, affirme Saint-Marceaux, que cet animal aux longues jambes disgracieuses et maladroites, portant un corps boudiné, dont la tête stupide affecte la forme d'une hache mal emmanchée. »

Pauvre M. de Buffon! Si l'on reçoit les journaux dans l'autre monde, et s'il a lu cet éreintement — à cheval, c'est le cas de le dire — de son dada favori, ce qu'il a dû rager, en constatant qu'on traite de « buffonnerie » sa louange de « la plus belle conquête que le maquignon ait jamais faite ».

* * *

Quelques chiffres plus éloquents que la plupart de nos « honorables ». Sait-on ce que nous coûtent, bon an, mal an, les fauves de la Ménagerie-Bourbon? Oh! mon Dieu! presque rien, 7 800 000 (sept millions huit cent mille francs). Et ils demandaient de l'augmentation!

Sur cette somme nos députés s'attribuent modestement 5 328 000 francs : n'est-ce pas? il faut bien vivre... Le reste

est absorbé par le chauffage, l'éclairage, les fournitures de bureau, l'entretien des bâtiments et du mobilier, le service postal et télégraphique, les appointements des employés et des huissiers, l'impression des rapports, la bibliothèque, les allumettes et la ficelle... sans négliger l'eau de Cologne qui figure tous les ans au chapitre des dépenses pour une somme supérieure à 1 500 francs (dame, dans le métier, on a parfois à manigancer des petites affaires si peu propres, qu'on est bien aise de se parfumer un brin, après...). J'allais oublier un objet dont il est fait une énorme consommation : la pierre ponce, fabriquée spécialement par la maison Pilate.



Sept millions huit cent mille francs ! ça n'est pas le Pérou, évidemment, mais, avec ça, on pourrait tout de même se payer une jolie collection de pots de moutarde !

*
* *

Hyménée ! Hyménée !

Un jeune homme et une jeune fille de Chicago sont allés se marier au sommet d'une tour, à 310 pieds au-dessus du niveau de la mer. C'étaient des gens « de la haute », apparemment. Un homme de loi complaisant avait consenti à faire l'ascension avec eux, pour procéder à cette union éminemment yankee : on nous affirme que, dans le speech traditionnel qu'il adressa aux jeunes gens, l'excellent magistrat fit montre de sentiments très élevés ; en pure perte, d'ailleurs, car tout entières à leurs rêves de bonheur, les parties contractantes, si je puis dire, étaient dans les nuages. Gageons que les enfants qui naîtront de ce couple sympa-

thique se feront remarquer par des goûts de domination, ou peut-être par la folie des grandeurs.

C'est égal, on a le *conjungo* folâtre dans les États de l'Union ! C'est le cas de dire que l'Union fait la *farce* !

* * *

Je possède un neveu qui a déjà été recalé six fois à son bachot (je n'en suis pas plus fier pour ça ; lui non plus) :

« C'est extraordinaire, me dit-il ; à chaque session je décroche un zéro de version latine ! Et cependant, pour traduire fidèlement et avec élégance, à moi le pompon ! »



Et pour preuve, mon aimable neveu place sous mes yeux ahuris cette liste de citations, plutôt connues, traduites par lui-même :

« *Sylvestrem tenui musam meditaris avena :* j'ai tenu Sylvestre par le museau quand il méditait sur son avoine.

« *Res est sacra miser :* c'est raide, la sacrée misère.

« *Rudis indigestaque moles :* le radis mou est indigeste. De mon temps, nous traduisions : « une rude indigestion de moules ».

« *Uno avulso, non deficit alter :* par une sorte d'aversion, il ne fait pas d'haltères ».

De sorte que je me demande si les examinateurs ne vont pas me retoquer une septième fois ce can(cre)didat qui n'hésite pas à donner du mélancolique penser : « *Est quadam flere voluptas* » cette version scandaleusement guillerette :

« Il est des dames qu'on flaire avec volupté ! »

*
* *

La comédie de Salon sévit toujours ; certaines Philamintes sans orthographe qui tiennent « bourreau » de littérature se prêtent leurs jeunes premiers — les petits *cabots* entretiennent l'amitié, — et M. Anatole Thibaut, *dit* France, annonce dans les gazettes qu'il confectionne, à l'usage de je ne sais quelle antichambre académique, un proverbe dont il dit, déjà, le plus grand bien.



En revanche, les concerts se sont tus (enfin !). L'excellent schumanniaque Chevillard, d'Harcourt le paradoxal et le doucereux Édouard Colonne au-geste-arrondi ont déposé leur bâton de commandement ; après eux, les mille et un « impeccables virtuoses » qui, pour faire annoncer leurs exhibitions salle Pleyel ou ailleurs, assassinent de billets (pas de banque, hélas !), de suppliques et de « prières d'insérer » les malheureux critiques musicaux, abandonnent leurs tristes victimes et se dispersent en d'estivales tournées. Pareillement, les Salons mélomanes rentrent dans le silence ;

l'usine de la marquise de Saint-P...otin (musique et calomnie mêlées) cesse de fonctionner; soyez béni, ô mon Dieu! nous voici, pour quelques mois, délivrés de ces abominables séances qui viennent d'inspirer à Émile Cottinet de jolis vers d'humour, où ce poète narquois note l'éclectisme déconcertant des programmes, l'ineptie prétentieusement sentimentale des auditeurs et l'inintelligence grandiose des exécutants. Je ne puis résister au plaisir de citer ici cette pièce, inédite, cela va sans dire, et dédiée à l'Ouvreuse du Cirque d'Été, qui me la communique obligeamment (cette charmante femme, d'ailleurs, me refuse rarement quelque chose) :

Des nuques... des nuques... des nuques,
Mais pas une pour Bach ou Gluck,
Et pas une que tu reluques,
Fils d'Ariel, fantasque Puck.

Sur ces nuques trop bien peignées
Des écrins versés tout entiers,
Des diamants de bijoutiers,
De laids diamants, à poignées.

Comptant ces nuques à l'envi,
Maintes faces apoplectiques
Sur qui la chaleur a sévi :
Des croque-morts? des domestiques

Non; des habits noirs à mandat :
Sénateurs à graves cravates,
Marchands d'argent on de phosphates,
Juges et conseillers d'État.

Le menu musical déroule
Des plats savamment variés
Que des musiciens, triés
Sur le volet, passent en foule;

Du solide et puis du léger,
— De Beethoven à Monsieur Faure —
Car, béat, l'Invité dévore
Tout : roastbeef et fleur d'oranger.

Des « godardises » l'émoustillent
Et lui font digérer Schubert...
Et partout le feuillage est vert,
L'oiseau chante, les flots sautillent ;

« Rêves du soir », « Simples aveux »
Se pâment sur la chanterelle...
« Ah ! viens, les nids sont en querelle !
« Passe ta main dans mes cheveux !... »

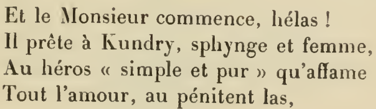
Un violoncelle, trop riche
D'expression, trop sanglotant,
Racle du « Vieuxtemps » qui pleurniche,
Puis du « Popper » pizzicatant.



Et Wagner, le divin rhapsode,
Wagner, que le mitron siffla,
Et qu'un destin plus cruel a
Consacré « génie à la mode »,

Wagner vient à son tour, parmi
Les commentaires de ces dames :
« Oui, ma chère, il nous faut des drames
« Lyriques ! — Bayreuth ? — j'ai dormi !

« — Fi, l'horreur ! Pourtant, la romance
« De Wolfram, le lied sans rival...
« Chut ! Pot pourri sur *Parsifal*...
« Écoutez : Monsieur X... commence... »



Et le Monsieur commence, hélas !
Il prête à Kundry, sphynge et femme,
Au héros « simple et pur » qu'affame
Tout l'amour, au pénitent las,

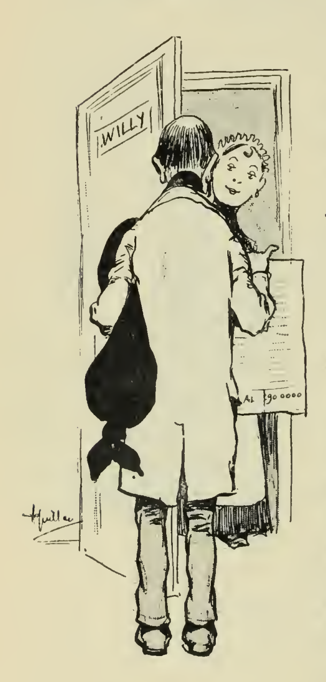
Il prête au suprême mystère,
Où le sang du Crucifié
Fait fleurir l'humaine pitié,
Son âme de parfait notaire...

Puis, juste hommage à la gaîté,
A la bonne « gaîté française »,
Yvette chante, après le thé,
La « Roquette » et le « Litre à seize » !

Tableau peu flatté mais fidèle; très bien, jeune barde, Cottinet... oh! pardon... continuez, veux-je dire.

*
* *

Et les *Mémoires* arrivaient toujours! Je ne parle point de ceux qu'en leur espoir jamais las s'obstinent à me présenter d'ingénus fournisseurs, mais de ceux qu'éditent les Hachette et les Plon, autobiographies de l'époque napoléonienne, parfois attachantes, dangereuses toujours. Mémoires qui — tels les arbres empêchant de voir la forêt — nous cachent... l'histoire (du fond de son fauteuil de sénateur, sa demeure avant-dernière, le pudique M. Bérenger doit en être content).



Encore que les auteurs de ces bavardages posthumes pataugent trop souvent dans l'invraisemblable, le lecteur ajoute foi à leurs cancans. Et pourtant il y a ragots et ragots! Mieux qu'aux archives d'État, on s'en rapporte aux papotages de Mme du Hausset, une commère qui devrait faire hausset les épaules à tout homme de bon sens; sur les sagaces études d'un Albert Sorel ou d'un Vandal, les racontars d'antichambre d'un Constant l'emportent : comme toujours, c'est le larbin qui a commencé. Ainsi, même sur le terrain de l'Histoire, en France, tout finit par des potins. (Ne pas oublier que l'on dit : « Potin comme chanson. »)

Que si nous passons du particulier aux généraux, c'est plus joyeux encore. Sans parler des tarasconnades de Marbot,

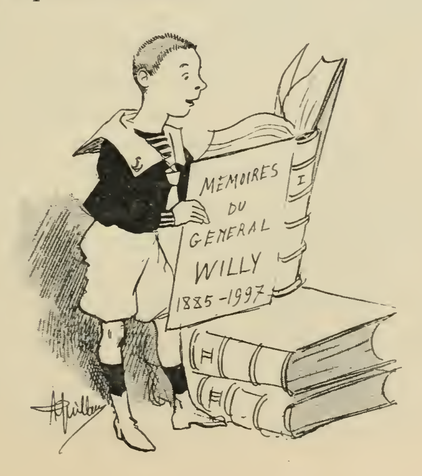
ce Tartarin de la Grande-Armée, dont la devise pourrait être : « Mar bot mentir qui vient de loin », on nous a servi cet envieux Thiébault qui ne cesse de maudire le duc d'Auerstaedt qu'il davout aux dieux infernaux ! Et le général de Saint-Chamans dont les « Souvenirs » nous édifient sur la poltronnerie de Murat, *muratbile dictu !*

Tout porte à croire que, de nos jours, d'analogues mémoires s'élaborent dans l'ombre, et que, dans une quinzaine de lustres, nos arrière-neveux pourront savourer de tels documents :

— Le prince de Bismarck, un petit homme silencieux, timide, imberbe, qui s'occupait fort peu de politique, ne consentit jamais à se séparer de l'empereux d'Allemagne entre les bras duquel il mourut, tout jeune encore.

— Wagner, musicastre sans nul talent, se contenta de signer ses œuvres qui furent composées, toutes, par Gaston Lemaire. De même, José-Maria de Hérédia ne fit qu'apposer son nom sur d'admirables poèmes que lui confectionna Jean Rameau.

Et nos petits-neveux avaleront ça, naturellement, comme du petit lait, à pleine bourde!



CHAPITRE VIII

Langue de chats. — Un scandale au Paradis : Saint-Antoine de Padoue compromis. — L'amour, Kékcékça. — Lampions et champions : la fête nationale et la fête de Jeanne d'Arc. — Députés de poids. — L'Amour, encore ! — En route pour le pôle. — Enquête sur la « femme idéale ». — Mon carnet (fragments). — Le poète-cordonnier. — Fleurettes suisses.

Jadis, au temps des manches à gigot et des coiffures à la girafe, jadis on étudiait assidûment le langage des fleurs; aujourd'hui, c'est à celui des bêtes que la science s'intéresse. Déjà, l'an dernier, le professeur Garner se faisait fort de comprendre l'idiome des singes; a-t-il réussi ? Les uns disent que oui (stiti), les autres guenon.

Notre compatriote, Paul Barlet, lui, a longuement fréquenté les derniers poulaillers où l'on cause, et y a choisi, pour les instruire, des sujets qui ne demandent qu'à aller de l'avant : *poule up*, comme disent les Yankees dans leurs parties de « Manille aux gens chère ».

Il les a vivement intéressés en leur contant l'anecdote de l'œuf de Christophe Colomb, les croisières de la « Belle-Poule », ainsi que l'histoire habilement modifiée de ce bon roi Henri IV, qui voulait que chacun pût mettre le renard au pot. Une de ces gallines, d'esprit plus scientifique que ses compagnes, vient de passer ses examens de médecine (avec *p*oules blanches) et prépare une thèse sur la co*q*xalgie; une autre qui, lors de la récente guerre gréco-turque, composa un vibrant poème en faveur de la *Crète*, met en ce

moment la dernière main, ou mieux, le dernier ergot, à une comédie de mœurs, les *Grandes Cocottes;* une troisième exécute d'intéressantes copies du Poussin; enfin, on espère qu'un certain nombre d'élèves hors ligne entreront prochainement à l'École poulytechnique.



Ces jours-ci, un Américain, M. Clarke, surnommé par les Espagnols « tête à Clarke », a fait publier, par le correspondant du *Times,* un copieux article, d'où il appert (de Blowitz) que l'idiome des chats n'a plus de secrets pour lui; à l'en croire, ces diminutifs du tigre se tiennent au courant de nos littératures et connaissent Chatkespeare sur le bout de la griffe dès qu'ils arrivent à l'âge de matourité. Les plus récentes productions montmartroises leur sont familières; ils possèdent à fondre le répertoire du *Chat noir*, et l'un d'eux même, en une série de chansons à la Bruant, a célébré les guilledous nocturnes et les combats de ses congénères; *Sur la gouttière,* notamment, est un petit chef-d'œuvre de réalisme canaille et poignant; chaque soir, une nombreuse assistance, composée des angoras les plus aristocratiques, se presse autour du cha*t*sonnier félin, et si, d'aventure, quelque jolie personne du sexe faible vient prendre place dans l'auditoire, tous miaulent en chœur le refrain populaire :

Oh là là ! c'te gueule, c'te *m*inette !

Tant mieux ! De la sorte, nous pourrons bientôt nous entretenir avec ces frères inférieurs, sans être contraints, quand nous voulons entendre des bêtes parler, de nous rendre à la Chambre, d'où Reinach est parti, mais où tant d'oisons persistent !

*
* *

Si j'avais quelque influence sur le Bon Dieu, j'engagerais vivement le Maître du Ciel à flanquer, sinon une mise à pied, tout au moins un fort savon au dénommé saint Antoine de Padoue : ce personnage, mû par une cupidité déplorable, ne dédaigne pas de se prêter à des opérations louches qui, sur terre, s'effectuent dans des agences borgnes, grâce à l'aveuglement de la police.

Nul n'ignore que le saint en question — qu'il ne faut pas confondre avec celui de qui le compagnon est resté célèbre — eut, de tout temps, la spécialité de faire retrouver les objets perdus; récemment, il agrandit son commerce et se mit à la disposition des fidèles pour des entreprises de tout genre. Dans chaque église qui se respecte, on trouve, au-dessous de la statue de ce saint d'affaires, deux troncs, l'un pour les demandes, l'autre pour les offrandes; dans le premier, vous introduisez un petit bout de papier sur lequel vous avez formulé votre requête, par exemple le souhait d'être bientôt débarrassé de ce cor qui, les jours de pluie, vous fait tant souffrir, ou encore le désir de voir promptement abolies les souffrances de votre vieille tante infirme et si riche « qui n'en finit pas de claquer » ; dans l'autre tronc,

vous déposez la rémunération que vous croyez convenable. (D'ailleurs, on n'est pas obligé de payer d'avance, et la plupart des fidèles attendent prudemment, pour régler, que saint Antoine ait mené à bien la petite affaire confiée à ses soins vigilants.)



La vérité m'oblige à reconnaître que le céleste intermédiaire donne toute satisfaction à sa nombreuse clientèle; mais je lui reproche précisément de « rouler », avec une fâcheuse absence de scrupules, de pauvres diables sans défiance au profit de ladite clientèle de gens pieux. Il arrive souvent que les dévots clients de saint Antoine sont si satisfaits de ses bons offices qu'ils ne se peuvent tenir d'en publier, dans les journaux spéciaux, les salutaires effets; c'est ainsi que j'ai trouvé dans la *Croix* l'attestation suivante :

« J'avais des vins dont une partie n'avait pas fermenté régulièrement. Je comptais sur leur vente pour faire face à mes prix d'entretien. Nous avons eu recours à saint Antoine, qui nous a servis au delà de toute espérance, car aujourd'hui le vin est parti dans d'excellentes conditions et à un prix raisonnable. Six francs, et merci à saint Antoine. »

Eh ben! comment trouvez-vous, je ne dirai pas le bouillon, mais la piquette? (Car, enfin, en dépit de la cauteleuse périphrase, ce vin « qui n'a pas fermenté régulièrement », c'est du vin piqué, tout bonnement.)



Ainsi voilà un filou qui cherche une « bonne tête » à qui refiler, comme grand ordinaire, sa piquette à quatre sous la barrique; il s'adresse à saint Antoine qui, sans hésiter le moins du monde, marche dans la combinaison, trouve la « bonne tête » demandée et lui case le sale liquide dans d'*excellentes conditions,* c'est-à-dire empile indignement cette pauvre bonne tête; après quoi, tranquille comme Baptiste, il empoche froidement sa « bedite gommission » : trois pièces de quarante sous! Saint Antoine, saint Antoine, on peut être à la coule, mais pas à ce point-là!

Seulement, — et ici l'aventure devient drôle, — il arrive que le confiant acheteur de piquette, lequel, à cent lieues de se douter qu'il avait été roulé par un saint, ne maudissait que son vendeur, lit la *Croix* et y découvre le certificat reproduit plus haut. Alors, dame, il la trouve saumâtre, et il écrit, embrasé d'une bien légitime indignation : « Quand j'ai acheté ce vin, je me suis laissé tenter par le *prix rai-*

sonnable, ou du moins je le croyais. Aujourd'hui j'apprends que j'ai obéi aux pernicieux conseils de saint Antoine, conseils intéressés, d'ailleurs, puisque il a reçu une commission de six francs sur l'affaire. Ça lui rapporte six francs, et ça m'a donné une colique dont j'ai failli claquer. Il m'a trompé sur la qualité de la marchandise, je vais le mener sur les bancs de la correctionnelle! »



*
* *

Savez-vous à quoi veut employer son argent l'heureux gagnant qui, mercredi dernier, a touché un lot de Panama se montant à la somme grassouillette de 250000 francs? Les uns prétendent qu'il veut instituer un prix annuel qui sera décerné, chaque 14 juillet, à la plus jolie rosière du Moulin-Rouge; les autres, qu'il réserve cent mille francs au constructeur de la meilleure lorgnette humaine pour constat d'adultère; d'aucuns assurent qu'il servira une rente de trois mille balles à la personne qui découvrira la manière infaillible de supprimer les concierges en masse. On dit encore que, sportsman passionné, il rêve de mettre au concours une *Méthode de dressage pour chevaux-vapeur*, ou que, fêtard incorrigible, il récompensera richement le potard qui lui confectionnera la meilleure solution ignifuge à l'usage des personnes ayant la gueule de bois. Que ne dit-on point?

Des renseignements particuliers nous permettent d'affirmer que ce mortel heureux promet une prime de dix mille louis à l'auteur de la meilleure définition de l'Amour. Il en a déjà réuni quelques-unes; des médicales d'abord : Marc-

Aurèle, qui ne viendra sans doute pas toucher son prix, déclarait : « C'est une petite convulsion », tandis que l'amour est considéré par la comtesse Diane comme une maladie de cœur et par Cadet comme une affection de peau. Sur mon bloc-notes je retrouve cette pensée : « L'amour est une névrose qui commence par vous faire perdre le nord, et finit par vous faire gagner le Midi. »



Péladan (c'est le Sâr le plus beau, le plus digne d'envie) décrète : C'est « le contrepoint du génie sur un simple leitmotiv de l'instinct. » De Vincent d'Indy, cet aphorisme fervaaleureux : « Une chanson qui commence par un solo, continue en duo et finit en trio. » Enfin Lamoureux a écrit sur l'album de l'Ouvreuse (du cirque d'Été) : « L'amour, c'est la symphonie avec cœurs. »

Que si mes lecteurs veulent bien m'envoyer quelques définitions de leur cru, je les publierai avec joie, me réservant seulement de ne pas admettre les réponses en vers, toujours trop nombreuses, car, ainsi qu'on le chante dans *Carmen,* « l'Amour est en fonds de poèmes ! »

*
* *

La Fête nationale qui, dans quelques jours, étendra ses ailes tricolores sur notre chaud pays de France, est certainement, à l'heure présente, le plus grand souci de la plupart de nos concitoyens : déjà, supputant des recettes rothschil-

diennes, messieurs les grands électeurs — c'est les limonadiers que je veux dire — méditent, pour la façade de leurs débits, des décorations de haut goût, enivrantes guirlandes de lanternes vénitiennes, ou symboliques faisceaux de drapeaux français et russes alternés, — et maint bourgeois, au fond de qui (très au fond!) sommeille un héros inconnu, champion de toutes les libertés, se promet, en ce jour de gloire,

> Ne pouvant prendre la Bastille,
> D'en prendre du moins l'omnibus.

D'autres enfin, et très nombreux, préparent vers les banlieues, loin de Paris hurlant (à toi, Coolus), des exodes... et ballades,

En effet, les réjouissances publiques, organisées suivant un invariable programme par les soins d'une municipalité généreuse, mais routinière, obtiennent, d'année en année, moins de succès auprès de la foule. Sans doute, les heureux mortels qui croient s'amuser quand ils font du pétard, se gaudissent d'en pouvoir tirer quelques-uns; et ceux qui, au spectacle, le rideau baissé, réclament assidûment : « Des lampions! des lampions! » seront satisfaits de voir notre bonne ville illuminée; pareillement, s'avèrent joyeux les danseurs échevelés qui, toute la nuit, au son des terribles orchestres installés au coin de chaque rue, ne cesseront d' « en suer une » que pour en suer une autre; au quartier Latin, principalement, la turbulente jeunesse des écoles s'agi-

tera, follement excitée par une musique alla Puccini, dans ces bals dénommés précisément, en souvenir de la *Vie de Bohême :* bals-Musette.

Mais les gens paisibles, de qui le fracas des cuivres ahurit la trompe d'Eustache, n'ont qu'une seule pensée : fuir Paris le quatorze juillet. Dès l'aube, flanqués de leur femme et d'un melon, complétés par quelque charcuterie, ils s'empilent dans les trains banlieusards, en route, dit le précité Donnay,



Vers les grands parcs peuplés de marbres
Dressant leurs blanches nudités,
Et vers les forêts où les arbres
Ne sont pas de la liberté,

forêts dont les oiseaux, dans leurs chants de fête, n'exigent point qu'un sang impur abreuve leurs sillons.

Il ne manque pas, en outre, de bons esprits qui, sans être hostiles au tintamarre de la Fête nationale, souhaiteraient que la date en fût changée. Ceux-là reprochent au quatorze juillet de tomber toujours, par une coïncidence vraiment curieuse et dont il serait intéressant de rechercher les causes, la veille du quinze... Or, le quinze, pour tous les Français qui ne sont que locataires (et des statistiques dignes de foi nous permettent d'affirmer qu'ils forment la majorité), évoque l'image hideuse du pipelet qui, d'un geste aussi impérieux que s'il était le proprio en personne, vous présente,

menaçant, un petit morceau de papier dénommé « quittance » en échange duquel il exige de la belle et bonne argent.

L'attente d'un semblable lendemain suffit à rendre morose le plus beau jour de fête; aussi, je sais pas mal d'électeurs qui s'esbaudiraient fort si les pouvoirs publics supprimaient les allocations jusqu'à présent consacrées aux illuminations, feux d'artifice et autres fichaises, pour en répartir le montant entre les divers citoyens qui éprouvent quelque difficulté à payer leur terme. Pareille mesure, je m'en porte garant, obtiendrait un vif succès, d'autant que les deniers publics sont parfois employés avec moins de bonheur que ne le seraient ces « secours aux loyers ».

Et, puisque nous parlons de la Fête nationale, rappelons qu'un comité s'est formé pour en réclamer une seconde, en l'honneur de Jeanne d'Arc, comité qui a déjà eu gain de cause devant le Sénat, et qui a reçu, outre l'approbation de NN. SS. les évêques, celle de tous les marchands de vin. La pucelle d'Orléans jouit d'une telle popularité que son nom sert d'enseigne à maint débitant, de marque de fabrique à plus d'un industriel, et je m'attends à voir sur nos murs, un jour prochain, d'éblouissantes affiches nous invitant à demander, dans tous les cafés, le Kina-Domrémy, tonique et rafraîchissant. En tout cas, une pétition est en instance au bureau de la Chambre, à l'effet d'obtenir que les fauves du Palais-Bourbon ratifient le vote des macrobites du Luxembourg. Interviewé par moi sur ce qu'il pensait de cette pétition, Henri Rochefort la définissait, pas plus tard qu'hier : « Une requête... pour l'entretien de l'Église »; mais, très

courtois, il ajoutait : « Toutefois, mon cher, il vous est loisible de l'accueillir favorablement ; je ne voudrais pour rien au monde froisser vos sentiments, car de vos goûts et de Vaucouleurs... »

Puis l'incorrigible pamphlétaire s'en fut en chantonnant : « Domrémy, fa, sol, la, si, do! » aussi satisfait que s'il venait de renverser un ministère.



*
* *

A propos de parlementaires, constatons que nos élus, à qui leurs adversaires reprochent toujours de « s'engraisser » au pouvoir, engraissent, en effet, sans métaphore, une fois nommés. A preuve la statistique suivante, dont un de nos confrères certifie l'authenticité.

Au début de la dernière législature, à la sortie d'un banquet, les chefs du parti socialiste, ayant découvert une bascule automatique dans un coin de la salle, eurent la fantaisie de se peser ; l'un après l'autre, ils défilèrent sur la plate-forme de l'appareil, cependant qu'un des assistants enregistrait le poids. C'est ainsi que la postérité n'ignorera point que M. Jules Guesde, qui pèse actuellement 73 kilos, n'arrivait que tout juste à 63 kilos en 1893 : j'ignore si c'est à cause des 20 livres ainsi gagnées pendant une législature par l'ex-député de Roubaix que ses électeurs l'ont remercié. Le chapelier Fabérot, également battu au dernier scrutin, a passé, durant le même laps de temps, de 71 kilos à 87.

Pareillement, de 1893 à 1898, M. Viviani monte de 72 kilos à 83 et une fraction ; M. Rouanet, de 70 à 76 ; M. Coutant, de 85 à 94 ; M. Millerand, de 71 à 80. Enfin, M. Thierry-Cazes détient sans conteste le record, lui qui,

en 1893, atteignait à peine 80 kilos, alors qu'il fait aujourd'hui gémir son banc sous le fardeau de... 115 kilos, soit plus de 70 livres d'augmentation!

De là vient sans doute la passion véhémente qu'ont apportée ces messieurs dans la discussion des lois dites... d'accroissement.

*
* *

A joindre aux définitions de l'amour citées plus haut. D'abord celle de Narrey :

« L'amour est un petit enfant qui nous mène par le bout du nez... tant que nous avons un nez. »



Le capitaine de Cam... m'adresse cette autre :

« Un corps dans lequel chacun désire de l'avancement. »

« Passion qui nous fait perdre la tête », déclare un pasteur protestant, sans doute hanté par l'exemple du regretté Holopherne.

« Jeu de dames qui, à partir d'un certain âge, devient un jeu d'échecs », professe un habitué du café de la Régence, grand admirateur d'Hector de Callias. cependant que, moins amer, un vieux champion de l'écarté définit l'amour : « Une partie qui se joue toujours en lié. »

« C'est, affirme le docteur Pozzi, une affection poétique qui relève de la Roméopathie. »

« Le roi des roués », le qualifie brièvement M. Anatole Thibaut, *dit* France, l'aimable auteur mondain de qui une amusante piécette, *Au petit bonheur*, vient d'être jouée avec plus de succès que le *Lys rouge*.

« L'amour, écrit Mme Liane de Pougy, est une affaire sérieuse que tout le monde traite par-dessous la jambe », tandis que, d'après un autre correspondant, c'est « un divertissement qui change nos heures d'ennui en heurts de délices ».

M. Xavier Leroux, entre deux scènes d'*Astarte*, propose cette définition :



« L'amour est une musique : le ton de fat y est le plus fréquent ; le ton de la mineure y inspire surtout de mauvais motifs ; nous y trouvons une foule de blanches, pas mal de rondes, quelques noires. L'accord parfait s'y accompagne de soupirs ; les variations y sont plus ou moins admises, les pauses plus ou moins légitimes. Ceux qui y mettent le plus de mesure ne sont jamais sûrs d'éviter la portée. »

La plus amusante de ces gloses est celle que formula M. le sénateur Bérenger, président de la *Ligue contre la licence desgrues ;* jugez plutôt : « L'amour, c est... » Non, décidément, elle est trop raide ! jamais je n'oserai imprimer ça ! Ah ! ces pères conscrits !

*
* *

Il y avait bien longtemps — près de quinze jours — qu'on n'avait organisé une expédition vers ce paradoxal pôle Nord, qui, en même temps qu'il attire l'aiguille aimantée, fait perdre la boussole à tous les voyageurs. Par fortune, le dernier paquebot d'Amérique nous révèle deux projets nou-

veaux, tous deux imminents, et dont il serait puéril de nier la savoureuse originalité.

Dans une récente séance de la « John Hopkins University », un nommé A. Crush a émis l'idée d'une expédition polaire... sous-marine, au moyen d'un bateau que je ne crains pas de qualifier de spécial. La feuille transatlantique à laquelle nous empruntons ce renseignement, tout en accueillant avec faveur le projet de M. A. Crush, élève pourtant une objection sérieuse et demande à l'audacieux Yankee s'il a préalablement calculé la profondeur de la couche de glace au-dessous de laquelle il lui faudra passer; pour moi, j'estime qu'il ne serait pas moins intéressant de calculer l'épaisseur de la *couche*... détenue par M. A. Crush, à moins que celui-ci ne soit tout bonnement un fumiste très distingué qui ait voulu se payer la tête, si j'ose risquer ce trope, de la « John Hopkins University », en lui montant un bateau formidable, non moins que spécial et sous-marin. Seulement, ça durera-t-il? Tant va l'A. Crush à l'eau...



Beaucoup plus pratique me paraît le plan de M. J.-K. Mulkey, riche ingénieur californien, qui veut, lui, gagner le

pôle en chemin de fer, tout simplement. La vérité nous oblige à reconnaître que cette prétention n'a pas rallié beaucoup de sympathies dans la presse américaine, où quelques-uns de nos confrères insinuent que l'ingénieux ingénieur ne jouit pas de toutes ses facultés mentales : « Mulkey n'est pas encore parti, écrit l'un d'eux, et voici que déjà il *déraille !* »

D'ailleurs, point ému de ces sarcasmes, M. Mulkey fait construire, en ce moment, une locomotive destinée à marcher sur la glace : les roues en sont munies de dents, comme vous et moi, et l'avant, armé d'un éperon, pourra, dit l'inventeur, éventrer tous les obstacles.

Cette locomotive, actionnée au gaz, remorquera une demi-douzaine de wagons Pullman et quarante mille kilos de provisions : elle doit escalader avec cette charge des rampes de 90 degrés (pas plus). Des essais vont être faits au Canada, entre Victoria et Dawson City, et le 20 septembre, jour où la « classe » en France s'en va (du pied droit), les Américains partiront pour le pôle...

On ne dit pas quand ils y arriveront : m'est avis, du reste, qu'ils passeront par Tarascon !

*
* *

Une revue anglaise vient de se livrer à une enquête dont le besoin ne se faisait pas moins sentir que les eaux puissamment sulfureuses d'Uriage (*casino, petits chevaux, établissement balnéaire complètement remis à neuf.* — Réclame

non payée). Elle a nolisé ses plus actifs reporters pour interviewer les jeunes membres de l'aristocratie britannique sur la « femme idéale » et la conception que chacun d'eux se fait de ce merle blanc. Chose imprévue, la presque unanimité de ces brillants seigneurs, dont le plus âgé n'a pas encore attrapé la trentaine, s'est prononcée nettement contre la femme nouvelle, telle que nos mœurs modernes l'ont façonnée ; ils ont flétri, en un langage que ne réprouverait pas le plus misonéiste de nos sénateurs, la liberté d'allure qu'on tolère aux jeunes filles d'aujourd'hui et ces manières garçonnières sous le couvert desquelles elles se permettent tant et tant d'intrigues plus ou moins corsées — et souvent décorsetées... que c'est comme un bouquet de *flirts !*

Le comte de D*** déclare que l'aspect d'une femme à bicyclette lui est pénible — pauv' jeune homme ! — et que la colère lui monte au front quand il rencontre des personnes du beau sexe qui portent des culottes : sans doute parce que cette vue évoque pour le cher comte les culottes, infiniment plus coûteuses, qu'il prend au poker. Et il prononce gravement : « La mission de la vraie femme idéale est d'atténuer les ennuis et les chagrins que son mari doit nécessairement rencontrer dans la vie. » Sir George Douglas approuve ce noble langage.

Lord Erskine, qui doit être fortement porté sur sa bouche — plutôt que sur celle des p'tites femmes, — décrète : « La femme idéale doit être une parfaite cuisinière, » d'où il appert que cet adolescent donnera la préférence à une ma-

ritorne experte en sauces béchamel, par exemple, sur la plus jolie des amoureuses! Attendons-nous à le voir épouser sur le tard quelque cordon bleu hors d'âge et moustachu... sinon une « marmite ».

Lord Mountmorress et sir Francfort Moore, comme le



comte D***, assignent à la femme le beau rôle de « compagne dévouée pour les heures de découragement ». A ce jeu-là elle vieillira vite — les années de compagne comptent double — surtout si elle ne doit prendre aucune part aux joies (cas non prévu par ces interviewés) qui pourraient échoir à son aimable époux; j'avoue cyniquement que si j'étais femme, j'aimerais mieux mille fois me vautrer dans la débauche la plus crapuleuse que de devenir la « légitime » d'un de ces messieurs.

Enfin, le vicomte de Montmorency, aussi aigre que la cerise dont il porte le nom, dit aussi leur fait aux jeunes

filles de ce temps, qui sont, assure-t-il, des « produits maladifs ». A quelle heure qu'on te couche, hé, Bouchard, qu'on te couche... tout seul ?

Je ne suis pas curieux, mais je voudrais savoir si les Anglais, vingt dieux, sont vraiment tous si poires ! Qu'en dites-vous, ô mes amies de la *Fronde* ?



* * *

Et maintenant, je m'en vais livrer à votre curiosité quelques pages du carnet où j'inscris mes impressions quotidiennes, qui *lui* seront, un jour, livrées (à l'impression, bien entendu) sous ce titre significatif : *Notes pour desservir l'histoire de mon temps.*

Lundi. — Influenza, xylostome, cochonnate de quinine, diète auprès de laquelle celle de Worms est pantagruélique. Absorption d'eau d'Uriage. Quelle scie !

Mardi. — *Idem,* comme scie-dessus. Je compare ma figure actuelle avec le portrait fait le mois dernier par Reutlinger; quel déchet ! Édouard Detaille me dit : « Tu as l'air de ton père. » D'ailleurs, l'allure reste distinguée comme il convient à un père de France.

Mercredi. — Sténographié par Paul Héon dans l'église d'Ambacourt : « Malheur aux fillettes qui s'assoient sur les genoux des garçons ! Un coup de zigzag est si vite donné ! Pères et mères, veillez, sinon qui voudrait épouser ces mal-

heureuses? Pas moi, du moins! » Ce « pas moi, du moins » a son prix.

Jeudi. — Entendu à la caserne de la Pépinière un instructeur (biffin de 2e classe guignant le grade prestigieux de caporal) secouer un des « dispensés de l'article 23 » : — à toi, Acker! — assez fol pour prétendre que le fusil modèle 1886 *comprend* six parties.



L'aspirant cabot écume :

— Il *comprend?* Non! Il se *compose* de six parties! Est-ce qu'il a une cervelle, ce fusil, hé, tourte! Non? Alors, comment qu'il pourrait comprendre, bougre d'abruti?... — La classe!

Vendredi. — Jour maigre, parlons ichtyologie et citons Buffon (œuvres inédites) : « L'abus de la tanche est tanchereux. La carpe doit être mangée, selon le précepte d'Horace, le jour même, *carpe diem*. L'anguille n'est bonne que grasse; se défier des anguilles à tricoter. Le merlan et le hareng sont veinards, le premier né coiffé, le second content de son saur. Le turbot se précipite en foule, *Turbot ruit* (ou *ruunt*), etc.

Samedi. — On annonce l'ouverture de nouvelles boucheries hippophagiques. Grâce au *teufteuf* envahissant, les chevaux seront tous, avant peu, transformés en filets; déjà j'en mastiquais sous le nom de « biftecks » au temps où l'estomac de ma vingtième année se grevait d'*hippotecks*.

Dimanche. — J'éternue, pour avoir mis le nez à ma fenêtre (elle est à tabatière). Je vous donne ce mot, il est de bonne… prise.

*
* *

On n'a pas oublié le poète Jacques Le Lorrain qui, voici



deux ans, abandonna la Muse, maîtresse impérieuse, mais de « rapport » médiocre, pour se faire savetier. Mainte chronique, alors, célébra cet amoureux déçu de la forme sombré dans les formes, assez sensé pour comprendre que la confection de deux brodequins assure à leur auteur un

bénéfice plus sérieux que les six paires de chaussures nécessaires pour mettre debout un vers de douze pieds. Mais la réclame faite en faveur de l'échoppe nouvelle fut insuffisante sans doute, puisque le poète-savetier redevient, à dater d'aujourd'hui, poète tout court, abandonne l'alène pour se laisser, à nouveau, caresser par *celle* des zéphyrs, proclame la supériorité des bouts-rimés sur les bouts rapportés, tellement écœuré de son passage dans la cordonnerie qu'il s'engage à proscrire de ses vers futurs la plus petite cheville. Interviewé par un de nos confrères, Jacques Le Lorrain déclare que les pièces invisibles lui ont donné autant de déceptions que les pièces littéraires; que le veau, — fût-il mégis — et le chevreau perdent, tannés, la plus grande partie du charme que présentent, vivants, ces quadrupèdes bondissants; qu'à tout prendre il vaut mieux manger, poète, de la vache enragée que, bouif, de la semelle de botte; et c'est pourquoi, envoyant au diable le tranchet, il reprend courageusement le luth — le luth pour la vie. Il ne désespère nullement, d'ailleurs, de voir un jour la Gloire et la Fortune lui sourire : souhaitons que ces deux dames lui deviennent, en effet, clémentes, et qu'il n'ait pas lâché, en même temps que la cordonnerie pour la littérature, la poix pour l'ombre.

*
* *

J'ai publié, naguère, quelques annonces découvertes par fortune dans une gazette suisse, remarquables tant par la saveur du style que par l'imprévu des propositions, celles-ci entre autres :

— A vendre, une jument baie provenant d'un gendarme (*sic*).

— Une veuve demande à se placer n'importe quoi (*sic*).

— Une dame anglaise prendrait volontiers des enfants pour leur montrer sa langue (*sic*).

Là-dessus, d'excellents confrères helvétiques déversèrent des torrents d'injures sur ma pauvre tête — heureusement protégée par l'abondante chevelure dont mon cher collabo Guillaume, qui, maintes fois, fit contribuer à l'illustration de ces chroniques ma physionomie si parisienne, se plaît à crayonner les boucles opulentes : les plus bénins me traitèrent de mystificateur et de faussaire; l'un d'eux même n'hésita pas à tancer mon ingratitude, proclamant avec amertume que, Français, j'avais une bien singulière façon de reconnaître l'hospitalité accordée par la Suisse à l'armée de Bourbaki ! On me présenta comme un détracteur forcené de la République fédérale, un sectaire préoccupé de manger — comme d'autres du prêtre — du Suisse à chaque repas : erreur profonde, car j'apprécie aussi le roquefort !



Ces reproches me réjouirent d'autant plus qu'ils étaient parfaitement immérités; je ne nourris contre les Suisses aucune animosité, je m'honore même d'apprécier grandement le talent de plusieurs d'entre eux : Édouard Rod, Louis Moriaud, Duchosal, Baud-Bovy, j'en citerais vingt autres; d'ailleurs, j'avais si peu « mystifié le lecteur en attribuant à un journal helvétique des annnonces fabriquées de toutes pièces et inventées à plaisir », qu'on les peut retrouver, textuelles, dans la collection de la *Feuille d'avis*, publiée à Genève, où je les avais copiées fidèlement. Cela dit, je récidive — au risque de voir les descendants de Guillaume Tell me jeter à la face, après l'avoir fait cuire, la pomme que l'ennemi de Gessler transperça, d'un dard

lancé d'une main sûre, sur la tête de son fils — et je cueille au hasard, dans la même publication, quelques fleurettes.

Humez-moi ça :

— On demande plusieurs jeunes garçons de peine pas tant prétentieux.



(C'est-à-dire, je pense, de qui les prétentions, quant aux gages, ne sont point excessives.)

— On demande d'occasion un petit vélocipède Benoîton où l'on peut s'asseoir comme dans une voiture avec deux manivelles. (*Les directeurs de l'Exposition du cycle vont en baver.*)

— Mme Compostini fait toujours les soirées et les noces au piano ou petit orchestre (*sic*).

— Belle chambre pour personne tranquille. Soleil, armoire, cheminée, vue du mont Blanc (*sic*).

— A remettre un petit café au lait. Jolie clientèle (*sic*).

— Il est tombé un tapis du troisième, rue des Grottes, sur le derrière (*sic*).

Cet infortuné tapis et son derrière me font penser, par une association d'idées assez compliquée, à la Mo(*u*)quette, de feu Zola.

Signalons, sous la rubrique « Mariages », cet avis d'un littérateur de qui le style, pour ne rappeler que de loin



celui de Flaubert, ne manque point cependant d'allure :

— Un homme de lettres du meilleur monde désire correspondre avec dame ou demoiselle qu'un enfant ou toute autre cause aurait diversement éloignée du mariage. Réponse détaillée à T. J., poste restante. Inutile si l'on n'a pas quatre à six mille francs.

Les annonces qui suivent nous présentent une faune et une flore assez peu connues, croyons-nous :

— Rapporter, contre récompense, une chatte tricolore. (*A toi, Déroulède !*)

— A vendre, manque de place, vingt poules faisant les œufs le mois prochain et deux paires gros canards à duvet d'oie (*sic*).

— Dans l'après-midi de dimanche, sortant pour faire boire les bœufs,

il s'est égaré une brebis et son agneau (*sic*). Prière d'en donner quelque indice à M. Salla.

— A vendre six petits cochons de lait *et* de huit semaines. S'adresser Château-Trompette.

— A vendre deux petits chiens dont un griffon et un tout petit mignon (*sic*), 4, place des 22-Cantons.

— A vendre plusieurs orangers et autres (*sic*) ainsi qu'une chaise roulante.

— Pour un amateur, une cage à compartiments avec le père, la mère et trois petits qui courent sur les bâtons.

Qu'est-ce que cette charmante famille qui court sur des bâtons? des serins? des écureuils? des échassiers landais? Mystère.

— Avis aux campagnards : On avertit les personnes qui ont des chars avec des marchandises à entreposer à la rue du Sac de *se veiller*, parce qu'il y a des grands chats à deux pattes dévorants pour les marchandises (*sic*).

Étranges animaux, en vérité; mais passons. La *Feuille d'avis* insère des menaces terribles, comme celles-ci :

— La personne qui attire un jeune chien répondant au nom de Vanneau est avertie qu'elle s'attirera des ennuis (*sic*).

— Des hommes ont emporté un canari, jeudi, au troisième, rue de la Fontaine, numéro 2. Ils sont priés de le rapporter au quatrième dans la même montée, s'ils ne veulent s'attirer des désagréments en rue (*sic*).

Beaucoup plus bénin que le propriétaire précédent envers « les hommes » (de robustes déménageurs sans doute) qui lui ont enlevé son canari, me paraît le rédacteur de cette petite note :

— La personne qui a pris le porte-monnaie dans la poche d'un man-

teau à la gare au train de neuf heures, est priée de rendre au moins la clef qui était dedans.

Nous rentrons dans le drame, à propos de bottes, avec cette mise en demeure énergique :

— M. Menu fils est prié de venir retirer ses bottines d'ici au 15 juillet chez M. Oppliger, sans quoi on en disposera.

Sur quoi, un homonyme de l'homme aux croquenots s'empresse, avec une légitime émotion, de dégager sa responsabilité dans le numéro suivant :

— M. Menu fils, propriétaire à Carouge, fait savoir au public qu'il n'a rien de commun avec M. Menu fils qui n'a pas retiré ses bottines chez M. Oppliger.

Pareillement soucieuse de sa réputation, une brave marchande de comestibles, de qui le roi n'est évidemment pas le cousin, lance cette orgueilleuse proclamation, que j'ai gardée pour la bonne bouche :

— Mme Hartemann avise le public qu'elle continue toujours à faire des escargots mode de Bretagne comme toutes les années. Elle avise encore le public que le nommé Tiesquet, ancien marchand de glaces. depuis trois semaines, ne fait plus la place pour les escargots pour elle, vu qu'il y a plusieurs personnes et même des jeunes filles qui courent les rues et ont l'audace de se servir de son nom pour vendre des escar-

gots, et cela est entièrement faux. Les personnes qui vendront des escargots se présenteront avec ma carte (*sic*).

Ah! mais!

Braves gens, ces Suisses; mais, tout de même, comme ils vachespagnolisent!

Il est vrai qu'un vengeur s'arme pour leur querelle. Et quel! L'Oncle, lui-même, en vertu d'affinités électives dont je ne m'étonne guère, se sent féru de tendresse pour les gaillards qui emploient ce français miteux, *suisse generis*, et les défend, et m'attaque, et prétend qu'ils reluisent, et prend l'Helvétie pour des lanternes!

Comme ultime ruade du Parthe, il lâche (avec un sourire « moitié figue, moitié raisin »... et tout à fait poire), il lâche : « Les Suisses n'ont point de Willy parmi eux. »

Heureux peuple! Mais gageons qu'ils regorgent de Sarceys!

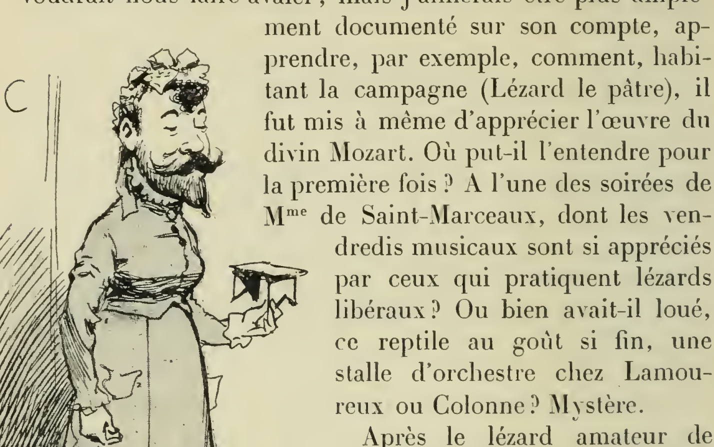
CHAPITRE IX

Animaux mélomanes, lézards musicaux, éléphantaisies; curieux effets du violon et de la grande flûte sur les chevaux du 15e chasseurs. — Le répertoire classique entièrement remis à neuf. Le dompteur et le charmeur de serpents : comme sur des roulottes (?). — Les Anglais sont colonisateurs. — Interview de l'agent Savas. — Le pasteur de bugles ou l'orphéoniste mégalomane : M. Sinoquet (d'Hallencourt, Somme).

On sait l'affection que je nourris — au biberon X... (*case à louer*), le seul approuvé par l'Académie de médecine — pour certain bas-bleu qui, singulièrement dénommée « l'Ouvreuse du Cirque d'Été », détient, à l'*Écho de Paris*, le sceptre, ou pour mieux dire, le petit banc de la critique des concerts. On ne s'étonnera donc point que j'aie lu, avec un intérêt beaucoup plus considérable que celui servi par l'État (lequel se montre chiche comme un pois envers ses créanciers), un instructif article de M. de Varigny, rédacteur scientifique au *Temps*, sur les animaux mélomanes.

Depuis longtemps, nous savions que certains de nos « frères inférieurs » ne sont pas insensibles aux accords plus ou moins parfaits, et, sans remonter jusqu'à l'époque où Orphée, la lyre en main, faisait danser les ours, on a constaté depuis belle lurette que « la musique adoucit les morses »; M. de Varigny prétend aujourd'hui qu'elle agit encore, et de façon intense, sur moult aultres bestes. C'est ainsi qu'il cite, avec gravité, le cas d'un lézard qui « appréciait particulièrement l'adagio du quatuor en *ut* de Mozart,

tandis qu'il écoutait les autres airs d'une oreille indifférente (*sic*) ». — Moi, vous savez, je veux bien croire à ce lézard, encore qu'il ressemble furieusement à une couleuvre qu'on voudrait nous faire avaler; mais j'aimerais être plus amplement documenté sur son compte, apprendre, par exemple, comment, habitant la campagne (Lézard le pâtre), il fut mis à même d'apprécier l'œuvre du divin Mozart. Où put-il l'entendre pour la première fois? A l'une des soirées de Mme de Saint-Marceaux, dont les vendredis musicaux sont si appréciés par ceux qui pratiquent lézards libéraux? Ou bien avait-il loué, ce reptile au goût si fin, une stalle d'orchestre chez Lamoureux ou Colonne? Mystère.



Après le lézard amateur de musique pure, voici — contraste piquant — l'araignée éprise de chant : « J'ai connu, écrit M. de Varigny — légitimement fier de ses brillantes « relations » — j'ai connu une fort belle araignée (son corps avait la grosseur d'une pièce de dix centimes, et ses pattes mesuraient bien neuf centimètres) qui descendait chaque soir le long du mur quand on faisait de la musique vocale. Nul ne songeant à lui faire mal, elle exécuta ce manège pendant des mois. Elle n'avait pas le même goût pour la musique instrumentale. » — Si j'étais assez gâte-métier pour insérer, dans mes chroniques, une réclame gratuite, je ne manquerais pas d'affirmer que, sans doute, l'araignée ne se rapprochait ainsi du piano que parce qu'il portait la signature

Pleyel; mais j'aime mieux admettre, chez cette arachnide, un louable désir de s'instruire, d'apprendre des chanteurs, elle, fileuse de toile, à « filer le son ». Et, sans aigreur, je me permettrai de remarquer que, si l'on fait parfois, dans le salon de M. de Varigny, de la musique vocale, en revanche on n'y fait pas souvent le ménage.

Il serait injuste de ne pas mentionner parmi les animaux mélomanes, les éléphants, dont, au reste, nul n'ignore l'excessive sensibilité.

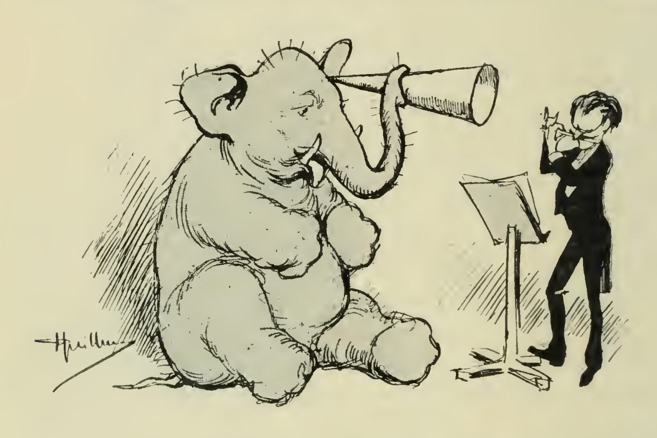


Il ne faut faire aux éléphants
Nulle peine, même légère,

a dit le poète. Le fâcheux Fétis raconte qu'on eut l'idée, en l'an IV — tout ça ne nous rajeunit pas — d'offrir un petit concert à deux de ces intéressants pachydermes, deux pensionnaires du Jardin des Plantes, répondant aux noms poétiques de Hans et Marguerite : « Un air, surtout, fit grande impression sur celle-ci : c'était *O ma tendre musette* en *ut* mineur, exécuté par le basson. Tandis que Hans restait froid, très maître de lui, Marguerite s'agitait beaucoup; et ses manières indiquaient un trouble profond, bien que passager. *Ça ira* donna aux deux époux une sorte de fièvre locomotrice; l'ouverture du *Devin de village* les mit en gaieté; mais *Charmante Gabrielle* les plongea dans la langueur; enfin, la *Musette de Nina* mit, pour ainsi parler, hors de lui-même le raisonnable Hans : des signes non équivoques décelèrent son émotion, laquelle était du genre tendre (*sic*). » Moi qui croyais l'éléphant pudibond! Qui « trompe »-t-on ici?

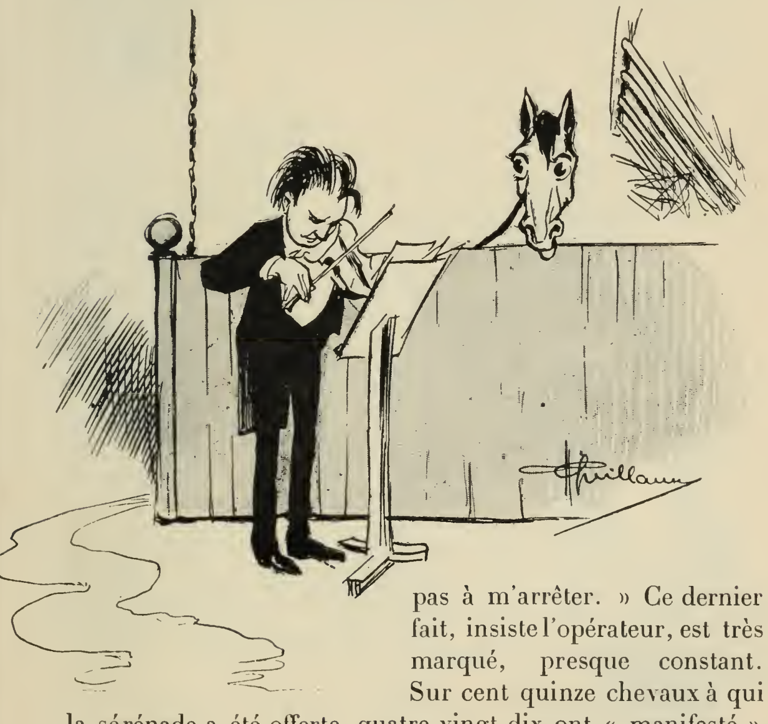
Relatons, pour terminer, quelques intéressantes observa-

tions de M. Guénon, vétérinaire en premier au 15e chasseurs, sur les aptitudes musicales de la race chevaline. Il est connu que les chevaux deviennent plus fringants lors de certaines sonneries ; parfois même ils marquent leur prédilection pour la musique en accourant se mettre derrière le dernier rang des soufflants, dispositions artistiques que leurs cavaliers, au lieu de les encourager, réfrènent en



tirant sur les rênes, brutalement, sous le fallacieux prétexte de maintenir l'ordre dans la colonne. M. Guénon a tenté sur ses subordonnés une expérience analogue à celle que subirent, comme je viens de le conter, Hans le passionné et l'amoureuse Marguerite. Il a fait jouer d'un instrument, — qui fut tantôt le violon, tantôt la grande flûte, — devant un auditoire de chevaux réunis dans leur écurie, au repos. Cette expérience a donné les résultats suivants : dès les premières notes, tous les quadrupèdes tournent la tête vers l'artiste avec curiosité et le regardent pendant quelques instants. Puis quelques-uns reviennent à leurs occupations, c'est-à-dire à leur mangeoire. Ces indifférents forment en moyenne le cinquième du lot. Les autres, au contraire, sont visiblement impressionnés, ils se grandis-

sent du devant, la tête est portée haut, les oreilles dressées et fixes. Il est visible que ces animaux sont remués profondément, que la musique les travaille : elle les travaille même si à fond que l'émotion ressentie se traduit « par des phénomènes d'ordre intestinal et vésical sur lesquels je n'ai



pas à m'arrêter. » Ce dernier fait, insiste l'opérateur, est très marqué, presque constant. Sur cent quinze chevaux à qui la sérénade a été offerte, quatre-vingt-dix ont « manifesté » immédiatement; et sur les vingt-cinq autres, plusieurs ont évidemment voulu « manifester », mais sans y pouvoir réussir (*sic*). Plaignons ceux-là!

Sans vouloir contrister M. Guénon, ni mettre en doute les aptitudes musicales de ses mélomanes à quatre pattes, je ne puis m'empêcher de remarquer qu'avec un lavement ou

une purge, il aurait obtenu exactement les mêmes résultats qu'avec sa grande flûte et son violon! Mais c'est là un sujet délicat... Tout de même, quelle veine que les auditeurs des concerts donnés au Cirque d'Été et au Châtelet ne manifestent pas leur réceptivité musicale de la même façon que les canassons du 15e chasseurs !



* * *

D'une interview publiée dans un grand journal du matin, il appert que le public, excédé de « cruellisme » (néologisme coquet), réclame du Berquin... Cette opinion flattait trop les secrets désirs de M. Jules Claretie pour que le parrain du célèbre *Brichanteau* ne s'empressât aussitôt de remanier en ce sens le répertoire de son Théâtre-Français.



Ainsi, dans *Britannicus*, on nous épargnera désormais le spectacle, toujours pénible, d'une mère échangeant avec son fils des noms d'oiseaux ; Néron annoncera simplement que Britannicus se trouve indisposé pour avoir mangé des moules. Junie vois pas d'inconvénient.

Bajazet ne sera plus cette « tuerie » dont s'alarmait Mme de Sévigné ; entre Roxane et Atalide, rivales réconciliées, le frère du

sultan Amourat mènera une libidineuse existence d'hommme-sandwich, et le vizir Acomat apparaîtra comme un bon gaga, plongé dans un état doucement acomateux.

Mithridate ne mourra pas non plus. Bien moderne, il épousera la jeune première et la cédera à son fils Xipharès, qui, avec l'argent paternel, s'achètera une casquette à Pont. Changement, en somme, monime.



Dans *Cinna,* le fameux monologue : « Rentre en toi-même... », un peu bateau, sera remplacé par une entrée comique du clown Chocolat, successeur d'Auguste dans la faveur du public, — condition *Cinna qua non* du succès.

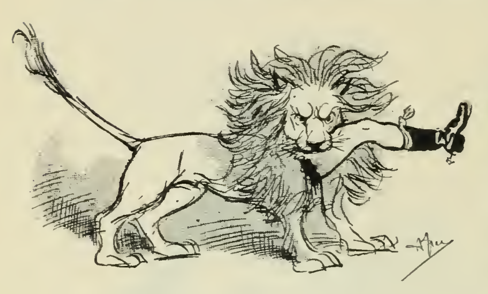
On ne s'embêtera pas à la rentrée!

*
* *

Le désarmement ne marche pas tout seul. A Hambourg, voici que des haines atroces arment acrobates contre tenanciers de chevaux de bois, somnambules contre hommes-troncs, *plus quam civilia bella*... En voici l'origine : voisins, rivaux, un dompteur et un charmeur de serpents s'entre-

débinaient, chaque jour, au cours de leurs parades, avec une sombre énergie, chacun d'eux déniant à son concurrent la plus mince parcelle de courage, et l'accusant de ne « travailler » que sur des animaux parfaitement inoffensifs, fauve faisant sous lui ou serpent aussi peu souple qu'une poutre, lion n'humide ou boa de construction.

Tant et si bien qu'un vilain soir les deux hommes descendirent de leurs tréteaux, à seule fin de démontrer qu'ils n'étaient point feignants, en vinrent aux mains, puis aux couteaux... puis à l'hôpital où on les transporta, l'abdomen percé de trous à y fourrer la tête. C'est là ce qu'on peut appeler une solution... de continuité.



Tous deux eurent tort d'incriminer leur réciproque vaillance. Je n'ignore pas, certes, quelle part considérable de charlatanisme, ou, pour parler comme l'Académie, de « chiqué », comportent ces exhibitions; abrutis par des trimbalements presque aussi nombreux que ceux de l'ex-inaugurateur Yves Guyot (gaillard promis à la guyotine), ahuris par le nauséabond éclairage de lampes à pétrole qu'on renouvelle tous les cinquante ans au plus, et par la puanteur de leur fumée quinquetgénaire, durs de cuir — en outre — et ressentant à peine les torgnoles que distribue leur barnum d'une cravache libérale, les lions des champs de foire s'avèrent infiniment moins redoutables que leurs congénères du Sahara, accoutumés à supprimer (Glocesters à quatre pattes) les enfants des douars; quant aux tigres, nés malins, quoique non vaudevillistes, ils sont futés jusqu'au bout des jungles et la connaissent dans les coins... de la cage.

Néanmoins la statistique démontre que le métier (non,

Pezon mieux nos expressions), que la noble profession des Bidel ne va pas sans quelque péril, et que les hôtes des ménageries ambulantes préfèrent parfois à leur pitance coutumière un cuissot de dompteur; réveils terribles, ceux qui montrent, remplaçant le lion bavocheusement gâteux et la panthère quasi podagre, la brute effroyable et souveraine devant qui s'enfuit l'Épouvante — le « fauve qui peut ».

Quant aux serpents, ils me dégoûtent tous, même le serpent qui sévit au lutrin de ma paroisse; aussi n'ai-je pas de peine à croire le *Pearson's Magazine* (tu devines, subtil lecteur, que cette publication est anglaise) quand il affirme que la profession de dresseurs de serpents est extrêmement difficultueuse. Il y faut de la patience, des connaissances en histoire naturelle assez étendues, un fonds de roulement considérable, car les « sujets » coûtent cher, enfin un véritable mépris du danger, à moins qu'on ne se restreigne à fréquenter uniquement le boa en plumes d'autruche et l'aspic de foies gras.



Les deux sommités de l'ophiculture contemporaine, nous apprend la publication précitée, se nomment le Dr Stradling et le capitaine de Noy; le premier (constatation curieuse) s'appelle réellement Stradling et est réellement docteur en médecine. Au contraire, le capitaine *de* Noy dont l'associée (?) prend le nom d'Onzalis (pourquoi Onzalis, et non pas dix ou douze? mystère!...) est capitaine à la façon d'un aéronaute ou d'un receveur de bateau-mouche, et n'a, sans doute, pas plus de droits à la particule qu'à la particulière.

Sa collection, plus complète que celle du docteur, comprend des espèces rares dont l'exhibition lui a valu d'autres espèces, celles-ci sonnantes et trébuchantes. On y voit des serpents à sonnettes (ainsi nommés parce que leur morsure fait venir des « cloches », assure Buffon en ses œuvres iné-

dites), un python qui mesure trois mètres cinquante à peu près, comme celui de M. Leloir, de la Comédie-Française, enfin une bête effroyablement méchante, la Vipère des Salons (don de la marquise de Saint-P...); ces horribles créatures, par manière de passe-temps, s'escriment d'un dard badin contre leur dresseur; caresses venimeuses dont l'excellent capitaine se guérit à l'aide d'un antidote homéopathique, le whisky d'Irlande. *Similia similibus...*



*
* *

Si j'en crois ce que mahdi, pas plus tard qu'hier, une Khartoumancienne, la brillante victoire remportée par le sirdar Kitchener sur les derviches ne satisferait pas encore l'Angleterre. Les derniers défenseurs du kalife ont fui, à Kalifourchon sur leurs chameaux; mais ce n'est là, pour les troupes britanniques, qu'une première étape, à moins que les puissances signataires du *Protocole de désintéressement* ne finissent par trouver que, pour hâter l'évacuation de l'Égypte, une énergique purgation s'impose, car, enfin, le Foreign Office a déjà donné dans le *condominium* pas mal de coups de kalife!

Si vous croyez que cet appétit de conquêtes fellah... pardon, fait l'affaire des pauvres alliés égyptiens, jadis étrillés dans le Kordofan, où ils n'allaient qu'à leur Kor dofandant, vous vous trompez étrangement; ils ont bu le kalife jusqu'à la lie et ne demandent plus qu'une chose : la possibilité de s'accroupir aux bords de leur fleuve aimé, pour humer ses pénétrantes senteurs. (Je ne hume que le Nil...)

Ne quittons pas le chapitre des colonies anglaises sans

mentionner les révélations édifiantes du *Kimberley Advertiser* qui s'honore en dénonçant la conduite d'un officier des bureaux indigènes, M. Crouch, en train d'opérer dans le pays des Bechouanas. Cet aimable gentleman, quand il ne s'occupe pas à fusiller des nègres inoffensifs, se divertit à leur caresser les côtes avec un fouet énorme, fouet qui transporterait des montagnes, mais ne transporte nullement les noirs auxquels il fait des bleus. Pauvres diables! Un de ces jours, Crouch en crouchifiera deux ou trois, histoire de rire.

Il n'est certes pas défendu d'espérer que les indigènes, parmi lesquels les procédés de Crouch excitent une indig(è)nation bien compréhensible, manifesteront leur mécontentement de telle manière que ce bourreau finira par « trinquer » dans les grands prix. Tant va le Crouch salaud qu'à la fin on le crapse.

Pourquoi les noirs ne le boycottent-ils pas? Rien ne leur serait plus facile que d'empêcher le ravitaillement de la « Communauté », comme on nomme par antiphrase la factorerie où sévit ce colonisateur; et peut-être qu'il s'amuserait un peu moins, dans sa joyeuse résidence, le jour où pour se « caler les joues » il n'aurait plus que les armes ravies aux nègres martyrisés, le jour où se verrait enfin, — triomphe du Droit et de son vocabulaire, — la Communauté réduite aux zagaies!

*
* *

Je viens d'interviewer l'agent Savas, qui n'est pas, comme on sait, sans quelque sympathie pour les journalistes, encore qu'il s'amuse parfois à leur coller des renseignements inexacts, histoire de les « fourrer dedans ».

« D'abord, m'a-t-il dit, on va renforcer le nombre des agents montés à bicyclette; ce projet a été combattu par quelques grincheux, mais M. le Préfet a déclaré : *Sic Vélo, sic jubeo*. Et ses contradicteurs ont été collés; v'là ce que c'est que de savoir l'anglais!

« Ensuite nous recevrons des lanternes; mais elles ne nous serviront pas à mieux entendre les appels des passants égorgés malgré les règlements (*défense de suriner*), car elles seront sourdes! »



Ainsi parla l'agent Savas. Espérons que les réformes annoncées ne seront pas grosses de conséquences nuisibles; que les bicyclettes policières circuleront sans bécanicroches et n'augmenteront pas sensiblement le nombre des écrasés; enfin que nos bons sergots n'oublieront pas d'allumer leurs lanternes, comme fit leur ancêtre, célébré par Florian.

*
* *

Peut-être mes lecteurs, qu'abasourdit la grève du bâtiment (1) (quand le bâtiment s'en va, tout s'en va) et la désertion par les terrassiers astucieusement grisés des chantiers parisiens — ces chantiers remplis d'ivresse — peut-être ahuris par tant d'événements, mes lecteurs ont-ils oublié l'existence du génial Ernest Sinoquet. Ils auraient tort, car Ernest Sinoquet, poète et compositeur, s'affirme, en outre, admirable patriote : à preuve qu'un beau jour, ayant cru devoir télégraphier ses compliments à M. Félix Faure, au moment où celui-ci villégiaturait en Russie, ce cœur chaud fit — du moins, il l'assure — passer sa dépêche par

(1) Novembre 1898.

l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre (?) afin qu'elle ne traversât pas l'Allemagne (ah! mais!); c'est lui encore qui dirige à Cayeux-sur-Mer une espèce de Société d'encouragement des fanfares de France — comme qui dirait un haras de trombones; c'est lui enfin qui, dans le bulletin de ladite



Société (intitulé, le diable sait pourquoi, l'*Institut populaire de France*), publie des alexandrins désopilants par l'inobservance ingénue des plus élémentaires règles de versification, des proses bouffies de suffisance et empêtrées de galimatias poisseux, des musiques bêtes comme une oie (une oie de coco) — tout cela pompeusement signé : « Sinoquet d'Hallencourt » parce que l'auteur naquit Sinoquet, au village d'Hallencourt (Somme).

Pour avoir doucettement blagué ce barde à la manque, il y a quelques mois, je reçus de lui une carte d visite, où le

nom glorieux des Sinoquet d'Hallencourt s'ennoblissait encore d'une quinzaine de mentions honorifiques — dont la plus notoire était celle d'officier d'Académie — et de précieux autographes : avec une modestie charmante, le porte-lyre y déclarait que « l'aigle n'a pas à s'occuper du moucheron » — l'aigle, c'était lui (tu penses), et moi le moucheron; — qu'ayant écrit les *Martyrs d'Alsace,* œuvre frappée au coin du génie, il dominait toutes les situations; que, d'ailleurs, il me méprisait; mais que, toujours prêt à rendre le bien pour le mal, il ne me refuserait point une aumône, le jour où je manquerais de pain (j'ai pris note de l'offre parce qu'enfin, si jamais les caissiers de journaux se mettaient en grève, eux aussi, on ne sait pas ce qui peut arriver). Enfin, dans une dernière réponse, le directeur du Bulletin m'avisait que, bien que je me cachasse lâchement sous un pseudonyme, il était parvenu (non, mais ce qu'il a du venin !), parvenu, dis-je, à connaître mon véritable nom, révélation qui, je l'avoue, m'aterra.

De fait, je ne saurais nier que je montrai une ingratitude, noire comme l'âme de Vacher, le tueur de bergers, envers ce bon Sinoquet, car je lui dois des moments délicieux : il m'apparaît comme un cas de mégalomanie savoureusement bouffon, ce déséquilibré qui fait la place et des prophéties, qui va t'en ville et vaticine, Calino sur un trépied. Aux heures moroses, quelques lignes de sa façon suffisent à me rasséréner ; en moins de temps qu'il n'en faut au traducteur wagnérien d'Offoël pour commettre un contre-sens, le style de Sinoquet met en fuite la mélancolie, et les

« filets » de son Bulletin sont filets à papillons noirs. Tenez, je prends un numéro au hasard, je l'ouvre, comme si j'étais une écaillère, et, tout de suite, voici que me tire l'œil une perle du plus bel Orient — ou, si vous préférez, du plus beau Cayeux — je veux parler d'un article intitulé : *Notre œuvre dans le monde* (*sic*). Exquise simplicité! cet organisateur de concours d'orphéons, vendeur de petits bugles d'occasion, parle de « son œuvre dans le monde », froidement! Et elle n'est pas mince, son œuvre, si nous l'en croyons. Pigez-moi ce parfait contentement de soi, cet autogobage formidable qui le rend irrésistible :



«… J'étais seul, je voulais ma Patrie grande et forte, je voulais tous les citoyens libres; en un mot, je voulais que les arts de notre France SOIENT (*sic*) au moins au niveau des autres nations, et je m'écriai : N'est-ce pas à la grandeur des arts que l'on reconnaît le degré de civilisation des peuples? A ma voix, des légions (?) répondirent, et aujourd'hui les tyrans ne trouvant plus de juges pour assouvir leur tyrannie (?), la fraternité renaît (*sic*). »

Vous avez compris? moi non plus. Mais ça ne fait rien : encore que la concordance des temps n'y soit pas parfaitement observée, le passage a de l'allure, et, si je ne sais pas très bien qui sont ces « juges pour assouvir la tyrannie », du moment que la fraternité renaît, tout va bien, et, comme disent nos troupiers : « Y a du pied dans la chaussette. » Telle est l'œuvre accomplie dans le monde par Sinoquet : dans mes bras, Ernest!

Comme critique littéraire, le « né natif » d'Hallencourt

culmine, essentiel; parlant d'un romancier qui n'a pas l'heur de lui plaire : « Cet homme, écrit-il, a le cœur dominé par des désirs honteux, et *ce cœur*, assombri par la matière animale (?), *lui bat le cerveau* en enfermant son esprit dans le cercle des basses pensées (*sic*). » Mince d'anatomie! Un cœur dans un cerveau! Sinoquet, lui, se contente de loger dans le sien une active araignée.

Terminons par ces vers, splendides, comportant tous un nombre de pieds imposant. Ah! c'est un poète pas chiche et qui fait bien les choses :

A la brise du soir oppressée par les nues... (13 *pieds*)
Succède la tempête! Apportant les sanglots
Des âmes éperdues sur l'infini des flots (13 *pieds*).
Quand le ciel donne*ra un* baiser à la terre (*hiatus*).
Humain, si tu le peux, pénètre ce mystère.
Vois la phosphorescence où la fiancée dort (13 *pieds*).
Elle te rappellera la rafale de la mort (14 *pieds*).

Épatant! je ne m'explique pas bien pourquoi la fiancée dort dans une phosphorescence (comme si elle ne serait pas mieux sur un bon plumard!). Mais qu'est-ce que cette mesquine critique? Taisons-nous, admirons... et passons.

Sacré Sinoquet, va! Si Viélé-Griffin et Henri de Régnier viennent jamais à le lire, ils en dessècheront de jalousie!

CHAPITRE X

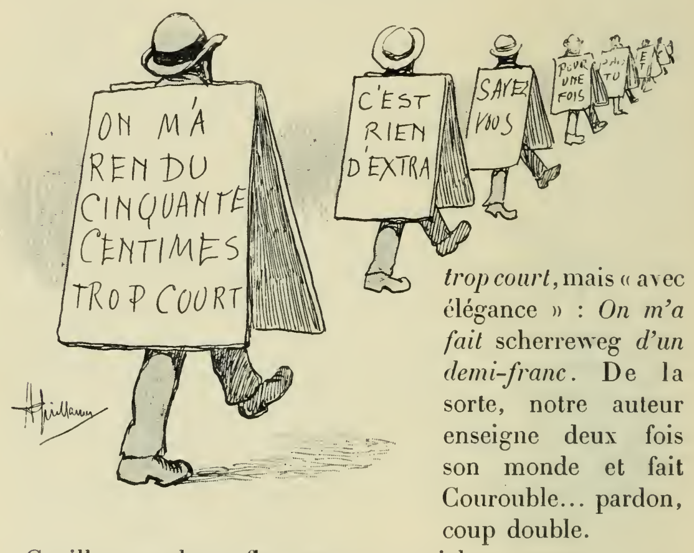
M. Léopold Courouble et le parler belge : épuration nécessaire. — Courtoisie des journalistes chinois. — Sinoquet le patriote et le prussien Willy. — Les *new-women.* — Réclames exotiques. — La psychologie par les confitures. — Les noms des rues. — Épitaphes.

Je ne cherche pas de transition après vous avoir entretenu de ce jargonneur — j'aimerais beaucoup mieux entretenir la petite Fleur-de-Peau, mais ses tarifs sont trop élevés, — je ne cherche pas de transition pour vous parler du jargon belge et des nobles efforts que fait pour y remédier M. Léopold Courouble.

Celui-ci — Belge lui-même, auteur d'un menu chef-d'œuvre d'observation ironique : les *Fiançailles de Joseph Kaekebrouck* — lassé, à la fin, d'entendre les Bruxellois du peuple parler « un horrible patois, un idiome malpropre, informe, aggravé par un accent flasque d'une grossièreté inouïe », et désireux de nettoyer cette syntaxe d'Augias, propose de placarder dans toutes les rues, sur toutes les maisons et monuments publics, des affiches immenses, où l'on imprimerait, en gros caractères, toutes les expressions prohibées, avec, en regard, des expressions équipollentes, rectifiées. Et des processions de voitures et

d'hommes-sandwichs, bardés de ces affiches correctes, flâneraient par la ville en files instructives, interminablement.

Le subtil Courouble a composé lui-même quelques-unes de ces affiches syntaxiques, rédigées avec une malice à double tranchant, si j'ose ainsi parler, d'où il appert qu'il ne faut pas dire, par exemple : *On m'a rendu cinquante centimes*



trop court, mais « avec élégance » : *On m'a fait* scherreweg *d'un demi-franc*. De la sorte, notre auteur enseigne deux fois son monde et fait Courouble... pardon, coup double.

Cueillons quelques fleurettes en ce riche parterre :

Ne dites pas : « Elle s'a laissé tomber dans les escaliers, » mais : « Elle a triboulé en bas de tous ses escaliers. » Dans un grand dîner, gardez-vous de laisser échapper : « Non, je ne saurais plus manger », la formule élégante est celle-ci : « Non, je dis, je suis pour mourir. » Au lieu de ; « On fait pas de bien avec les domestiques », déclarez : « Les sujets, c'est la plaie des ménages. » Au banal : « C'est un tout petit menneke, un ketje », préférez : « C'est un que je mangerais une tartine sur sa tête » plus expressif. Point de : « Nous sommes famille ensemble », mais bien :

« On est tout famil avec. » La locution : « Il est scheel » doit être remplacée par celle-ci : « Il regarde louche », et le grossier : « C'est rien d'extra » par le délicat : « Ouïe, non, c'est rien de rare! »

En un clairvoyant appendice — l'appendicite est une maladie fréquente chez les écrivains contemporains — M. Léopold Courouble juge ainsi son œuvre : « Elle sera, dit-il, très utile et féconde. Elle mettra le public en garde contre ces bancs de boue qui, dans les conversations affleurent à langue basse : mes bouées marqueront le chenal à suivre... » Buffon, on le voit, avait prévu M. Courouble et fait par avance son éloge, lorsqu'il écrivait : La plus belle conquête que l'homme ait jamais faite... c'est le che*n*al!



*
* *

On peut affirmer qu'il n'existe pas un seul Français sachant lire et écrire qui ne se soit avisé, au moins une fois dans sa vie, de présenter au secrétaire de la rédaction de quelque journal un manuscrit (la plupart du temps repoussé avec perte). Moi-même, humble rédacteur, je suis souventes fois sollicité par des correspondants inconnus, d'user de mon influence « considérable » (tu parles!) pour faire insérer, dans les feuilles auxquelles je collabore, leurs élucubrations.

Hélas! que j'en ai reçu de proses et de poèmes — proses parfois rimées, poèmes parfois en prose — et des niaiseries et des ordures, et des choses très bien (pas souvent), depuis les *Études parisiennes* (ah! si parisiennes!) confectionnées par un jeune clerc de notaire grossoyant à Châtillon-Coligny



(Loiret), jusqu'à cette thèse, en allemand, consacrée à la *deuxième personne de l'imparfait du subjonctif dans les verbes de la troisième conjugaison, à la fin du seizième siècle,* que son auteur, un docteur de l'Université d'Iéna, M. Peter von Prewil, me proposait tranquillement de traduire et de découper en feuilletons (elle ne compte guère que 450 pages, petit texte), en feuilletons destinés au *Journal Amusant!* Je vois d'ici la tête de mon excellent directeur et ami, si j'avais cru devoir lui transmettre cette offre bizarroïdale et hypercocasse!

Les personnes de tout sexe qui m'ont ainsi fait l'honneur (dont je me serais souvent bien passé) de me soumettre leurs petits travaux, me rendront cette justice que je n'ai jamais laissé leurs « honorées » sans réponse, et même que j'ai toujours eu soin de leur reconnaître « un très réel talent » — (quand la chose est vraie, j'ai plaisir à l'écrire; quand elle n'est pas vraie, ça réjouit l'auteur à qui je l'écris). Pourtant, quelle que soit mon urbanité, je confesse qu'elle n'est que malhonnêteté au prix de l'insondable courtoisie déployée par les journalistes chinois. Voici, en effet, d'après un de nos confrères, une des formules de refus qu'ont accoutumé

d'employer les journalistes de l'Empire du Milieu, pour vous retourner un Premier-Pékin jugé ininsérable :

« Illustre frère du Soleil et de la Lune ! Ton serviteur se roule à tes pieds, baise la terre devant toi, et demande à ta Grâce la permission de parler et de vivre. Nous avons savouré ton manuscrit avec délices, mais, si nous l'imprimions, S. M. l'Empereur nous ordonnerait de le prendre comme critérium et de ne plus rien publier qui ne lui soit égal ! Comme nous ne rencontrerions pas semblable merveille avant dix mille ans, nous sommes contraints de te renvoyer ton manuscrit en tremblant et en te demandant dix mille fois pardon ! Vois, ma tête est à tes pieds, je suis le serviteur de ton serviteur, et je jure par les ossements de mes ancêtres que jamais je n'ai lu chef-d'œuvre pareil au tien ! »



On ne peut dire que les Chinois soient « chineurs » ; quelle courtoisie ! — Je n'adresserai au signataire de cette missive fleurie qu'un seul reproche, celui d'invoquer trop légèrement le squelette de ses aïeux : ils ont bons *os*, ses ancêtres !

*
* *

Une bonne nouvelle, mesdames et messieurs : à la suite de ma dernière chronique où — il vous en souvient peut-

être — nous nous étions quelque peu égayés aux dépens du sieur Ernest Sinoquet, dit Sinoquet d'Hallencourt (Somme), bénisseur et bonisseur pour orphéons, j'ai reçu de ce gâteux mégalomane un portrait (le sien) et un monologue patriotique de sa façon. Le portrait — tête de vieux modèle qui, accoutumé à poser les « Dieu le Père », finit par croire que « c'est arrivé », poitrine constellée de décorations à trois sous la brouette — le portrait est enrichi de ce distique-autographe, s'il vous plaît :

Liberté, que fais-tu? la France est ton berceau,
Et semble pour elle aiguiser le couteau (*sic*).

Je ne sais pas ce que ça veut dire, mais je sais bien que le second vers est légèrement boiteux. (Mon Dieu! vous me direz, un pied de plus ou de moins, ça n'est pas une affaire!) Quant au monologue patriotique, vous en chercheriez vainement un semblable dans une musette; Sinoquet n'hésite pas à faire rimer *gouverneur* avec *monsieur* et *neige* avec *vierge;* par contre, pour qu'*outrage* rime richement avec *âge*, il lui confère généreusement un accent circonflexe et écrit : « outr*â*ge ». (Comme toutes les grandes découvertes, c'est très simple, mais il fallait y penser; nous avions l'œuf de Christophe Colomb, la brouette de Pascal, nous avons maintenant l'accent circonflexe de Sinoquet!)

Pour compléter nos renseignements sur ce menu chef-d'œuvre, disons qu'il se compose de quarante-deux vers, dont deux de quinze pieds et seize de treize pieds, qu'il comporte quatre hiatus, trois fautes d'orthographe (les *valons*... on lui mon*traient*... *fui* cette terre...), et qu'il y est question de l'admirable conduite d'une Alsacienne qui, en présence d'un gouverneur allemand, ouvre, pour montrer

son cœur, sa poitrine sur ses genoux *(sic)*. Vous croyez que je blague? Tenez, je cite textuellement :

> Puis sur ses deux genoux, en face du gouverneur,
> Elle ouvrit sa poitrine en lui montrant son cœur.

J'ai gardé pour la bonne bouche la dédicace de ce dramatique récit. La voici : *Hommage au Prussien Willy, voleur d'honneur, vas! (Sic.)* — Quand je vous le disais que ce brave homme était atteint de la folie des grandeurs! Parce que j'ai bêché les élucubrations qu'il perpètre, il m'accuse de lèse-patrie : qui touche à Sinoquet touche à la France!



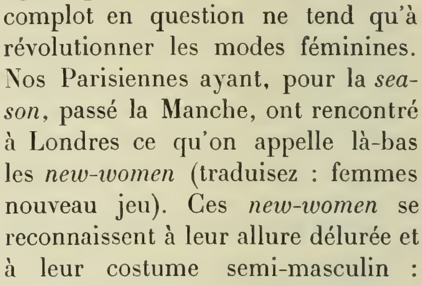
> N'y touchez pas, il est fêlé,

dirait Sully-Prudhomme. Quant à l'épithète « voleur d'honneur », elle me réjouit au delà de toute expression : voleur d'honneur? Voyons, Ernest, réfléchis un peu, qu'est-ce que j'en ferais, de ton honneur?

Un conseil pour finir, mon bon ami : écris désormais : *va* (et non *vas*) la deuxième personne de l'impératif du verbe *aller* — *vas* (avec un *s*) est la deuxième personne de l'indicatif présent : ne pas confondre! — Quoi qu'il en soit, laissez-moi vous remercier, cher maître, de l'inépuisable complaisance avec laquelle vous voulez bien fournir à mes lecteurs et à moi-même matière à gaieté, en ces temps peu folâtres où les sujets de se réjouir n'abondent pas et où, par suite, le métier de chroniqueur fantaisiste devient si difficile.

*
* *

Encore un complot !



Rassurez-vous : la République n'est pas en danger; le complot en question ne tend qu'à révolutionner les modes féminines. Nos Parisiennes ayant, pour la *season*, passé la Manche, ont rencontré à Londres ce qu'on appelle là-bas les *new-women* (traduisez : femmes nouveau jeu). Ces *new-women* se reconnaissent à leur allure délurée et à leur costume semi-masculin : jaquette collante, plutôt courte, chapeau d'homme crânement posé sur les cheveux... coupés ras ! De plus, elles portent... la canne — oui, ma chère ! Elles la portent dans la rue, à la promenade, au théâtre, en visite, partout.

Vous pensez bien que nos belles excentriques ont trouvé l'innovation admirable et qu'elles ont décidé qu'elles aussi, cet hiver, porteraient la canne. Seulement elles prévoient qu'il y aura du tirage, comme dit l'autre, et que leurs maris, ou les plus *sérieux* de leurs amis, s'opposeront à cette exhibition ; aussi attendent-elles une occasion favorable pour frapper une sorte de coup d'État et pour arborer résolument, avec un bel ensemble, leur nouveau hochet ; vous voyez que le mot « complot » employé plus haut n'était nullement exagéré.

Au fond, tout ce « nouveau jeu » me laisse plutôt froid ; seulement j'aimerais que nos cuisinières, à l'instar de leurs maîtresses (qui sont aussi les nôtres), imitassent les

modes londoniennes, non pas en s'armant d'un gourdin pour « faire leur marché », mais en sacrifiant leurs grasses chevelures : les potages y gagneraient.

Pour revenir à nos moutons, ou plutôt à nos brebis, je m'attends maintenant à voir ces dames adopter, après la canne, le cigare et le monocle ; vu l'acuité de leur anglomanie, elles fumeront de préférence le *londrès;* quant au monocle, elles choisiront exclusivement la marque « Mon...ocle à la mode de (Grande) Bretagne ».

Qu'inventeront-elles après cela ?

Mystère plein d'effroi
Dont mon cœur éperdu sonde en tremblant l'émoi.

D'ailleurs nous sommes si gnolles, nous autres du sexe mâle, que, même s'il leur prenait fantaisie de s'habiller en égoutiers, nous jugerions les *new-women* charmantes, et que personne d'entre nous n'oserait déclarer que, décidément, « le (nouveau) jeu n'en vaut pas la chandelle ».



*
* *

Pour faire pendant à la gerbe d'annonces — « charmante en sa simplicité » — cueillie dans la gènevoise *Feuille d'avis* et reproduite plus haut, on me signale un certain nombre de publications exotiques, arrivées par le dernier courrier, qui ne le cèdent en rien au journal suisse, entre autres le *Matin*, de Port-au-Prince, et la *France australe*, publiée à Nouméa.

Dans le *Matin*, « le docteur Deveaux, *ex-vétérinaire du*

gouvernement, partant pour l'Europe, informe sa nombreuse clientèle qu'il laisse sa Pharmacie vétérinaire, avec toutes ses spécialités bien connues du public haïtien, aux Écuries centrales (*sic*) ». — Sans aucun doute, les habitants de Port-au-Prince recourent aux spécialités bien connues du docteur Deveaux quand ils souffrent de la boulimie, d'un mal de chien, d'une fièvre de cheval, d'une bronchite attrapée par un froid de canard, ou quand on leur a joué un « pied de cochon ». — Un peu plus loin, « la maison Robert Stark a l'honneur d'annoncer au public qu'elle vient de reprendre sa *Fabrication de cercueils* dont le travail très soigné est déjà suffisamment connu de ses nombreux clients, pour lui faire espérer d'obtenir leur patronage comme par le passé. Les jours de fête et la nuit, s'adresser pour les commandes de cercueils, 154, Grande-Rue » ; — apparemment, c'est un genre de distractions bien haïtien, les jours fériés ou les nuits de noces, d'aller — ohé! ohé! — se faire prendre mesure d'un cercueil coquet (faut bien rire!). — Un autre industriel offre, pour des prix très modérés, des « corbillards de grande et de petite tenue ». — Enfin un abonné, M. Falaiseau, croit devoir « informer le public et le commerce qu'il a perdu son livret *comme* pensionnaire militaire s'élevant à quatre *gourdes* par mois » (*sic*).

Dans la *France australe*, une seule annonce, mais qui, imprimée en caractères énormes, occupe toute la quatrième page, et nous renseigne mieux que de longs articles sur les mœurs politiques dans la Nouvelle-Calédonie qui,

bientôt n'auront plus rien a envier à celles de la métropole.

« En prévision de la crise électorale, nous avons l'honneur d'annoncer à nos nombreux clients que, quelles que soient leurs opinions politiques, ils trouveront toujours chez nous des marchandises fraîches et de premier choix.



« *N.-B.* — Les candidats peuvent offrir aux électeurs des liqueurs et des vins de Bourgogne de la maison B..., dont nous sommes les représentants. »

Le regretté Jules César lui-même s'abstiendrait de tout commentaire.

*
* *

Un homme s'est rencontré, d'une profondeur d'esprit incroyable, observateur raffiné, qui s'est prétendu capable de deviner le caractère d'une femme au genre de confitures qu'elle élabore.

Nature économe : gelée de groseilles très cuites, jus pressé pour pouvoir peser le sucre. Marmelade d'abricots et de prunes non pelées (non galeuses aussi). Pots de terre brune, ayant la forme de pots à beurre.

Bourgeoise prétentieuse et poseuse : groseilles façon Bar (façon Bar... anglais, sans doute, pour être plus *smart*). Abricots entiers (s'en défier, car ils enivrent promptement : chacun connaît les entiers remplis d'ivresse). — Pots de verre coulé.

Maman prévoyante : gelée de groseilles très framboisée pour ôter l'acidité. Gelée de pommes et gelée de coings (parce que les effets — sur la nature desquels on me dispensera d'insister — de ces deux préparations se neutralisent : voilà une maman qui la connaît dans les coings). —



Petits pots de faïence blanche (mais sans œil au fond), assez petits pour que chaque enfant puisse en recevoir un entier à son goûter.

Ame d'artiste : framboises pures (symbolisant, apparemment, l'Idéal). Écorce de melon (représentative, sans doute, du Bourgeois, de l'infâme Bourgeois). Azeroles (fruits aigrelets destinés à rappeler, je pense, les grincheux critiques d'art). Cerises doublées (évoquent l'idée suave de deux rosettes qu'on recevra, évidemment, quelque jour : celle du Christ de Portugal et celle de la Légion d'honneur, la première destinée à faire attendre la seconde et à la remplacer au besoin). — Pots anglais en terre bleue à fleurs blanches.

Chic suprême : groseille blanche en grappes. Tranches

d'ananas dans une gelée de fraises. — Pots de cristal à cannelures Louis XV. (Tu parles!)

Et maintenant, j'espère que mes lectrices vont me renseigner sur le genre de confitures qu'elles préfèrent : dis-moi quoi tu manges, je te dirai qui tu es. Je m'engage à ne point publier ces confidences psychoculinaires.

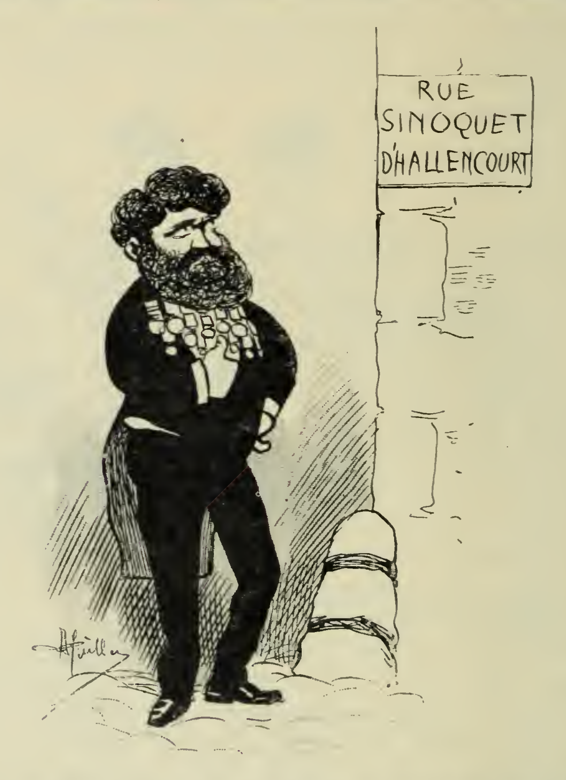


*
* *

Un économiste distingué — un économiste, d'ailleurs, est toujours distingué, de même qu'un professeur est toujours un « savant professeur », — M. Barès, propose de débaptiser, pour les rebaptiser d'après un système nouveau, dont il est l'auteur, tous les boulevards, avenues, rues, places, impasses, passages, carrefours de Paris, et ce afin de faire servir la dénomination des voies de notre bonne ville... à l'enseignement de la géographie, science généralement négligée par nos compatriotes. (Pour ma part, je confesse sans orgueil que je ne possède que très imparfaitement la liste officielle des chefs-lieux et sous-préfectures de France, et que, par exemple, je suis obligé, pour me rappeler les noms des deux principales villes de la Charente-Inférieure, de songer au directeur du Théâtre-Libre et au rédacteur en chef de l'*Intransigeant*.)

M. Barès, qui semble avoir pris pour devise : « Instruire en baladant », voudrait diviser Paris en quatre quartiers principaux, bornés par les boulevards du Nord, de l'Est, de

l'Ouest et du Midi. Entre ces artères principales, on placerait les rues du Nord-Est, du Sud-Ouest, etc..., bref, toute la rose des vents. (Ce qu'Armand Silvestre va être heureux!)



Les rues secondaires porteraient les noms des pays situés, par rapport à la France, dans les contrées répondant à ces divers points cardinaux : la rue de Belgique, par exemple, aboutirait au boulevard du Nord. Les voies centrales seraient naturellement réservées à la glorification des provinces françaises.

Cependant, comme on n'arriverait pas ainsi à trouve

des noms pour toutes les voies, on désignerait plusieurs rues par les noms des diverses capitales : la rue de Bruxelles, par exemple, se grefferait sur la rue de Belgique. Puis, on prendrait les noms des divers produits des pays ou des villes désignés. Ainsi la rue des Rillettes se ramifierait sur la rue de Tours, la rue des Anchois sur la rue de Norvège, le passage du Rhin (à toi, Condé!) sur la rue d'Allemagne, la rue de l'Amirauté sur l'avenue de Suisse, l'impasse des Pickpockets sur la rue de Londres. Enfin, on aurait recours aux noms des Grands Hommes : la rue Sinoquet d'Hallencourt serait proche de l'avenue de Charenton...

*
* *

A une époque où les vaudevillistes eux-mêmes deviennent lugubres, la littérature d'héritiers me paraît une source de franche gaieté : quoi de plus amusant que cette épitaphe, relevée par notre intéressant confrère l'*Écho du Public* sur la tombe d'un gendarme, dans le cimetière de Coulanges-sur-Yonne :

Ci-gît
Briffaut,
Gendarme de la brigade de Coulanges.

Il laisse une veuve inconsolable
Et une jument à vendre.

Et que dites-vous de cette autre, que j'ai vue, de mes yeux vue, au Père-Lachaise (il s'appelle Lachaise sans doute parce qu'on y vient pour s'y reposer longtemps) :

Ci-gît notre bon oncle X...
Expiré à la fleur de son âge,
Emportant tous nos regrets.
1820-1891.

Je passe condamnation sur l'expression amphibologique « emportant tous nos regrets », encore qu'elle semble signifier que le défunt n'en a point laissé; mais ce que je ne digère pas, c'est « la fleur de son âge ». Car enfin, né en 1820, mort en 1891, cet oncle, ou le diable m'emporte, avait tous les droits du monde à se proclamer septuagénaire.

Citons encore cette épitaphe gouailleuse, rédigée par un gendre poète pour son beau-père, qu'un recueil nous a conservée, mais dont nul conservateur de cimetière n'autorisa jamais, assurément, l'apposition sur une pierre sépulcrale :

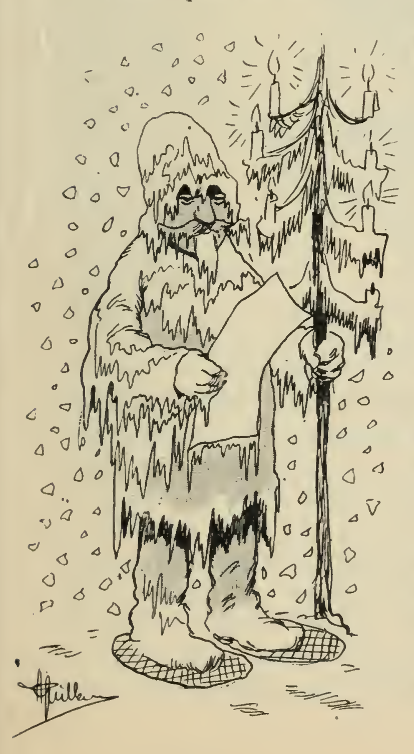
Sous ce froid monument
Mon beau-père repose;
Je n'en suis pas la cause,
Mais j'en suis bien content.

On ne devait pas s'ennuyer avec ce fantaisiste que son aimable jovialité nous interdit de classer parmi les méchantes gens, puisqu'il est admis sans conteste que « tous les gendres sont bons, hors le gendre ennuyeux ».

CHAPITRE XI

Conte de Noël : le petit Jésus anarchiste. — Encore Sinoquet ! — L'impôt sur les chroniqueurs. — Le congrès de Lisbonne ; l'*École professionnelle de journalisme*, programme des études. — Héroïsme et conférences : le record du baiser établi par le lieutenant Hobson.

Hein ? quoi ? vous dites, mon cher lecteur ? que souhaitez-vous, vous, exquise lectrice ? Mon Dieu, mesdames et messieurs, si tout le monde parle à la fois, il est impossible de s'entendre ! Ces messieurs-dames désirent ? — Ah ! parfaitement, un conte de Noël ; oh ! vous ne me prenez pas sans vert ; on connaît ses devoirs et qu'un chroniqueur, le 24 décembre, est obligé d'y aller de sa petite légende pieuse. Seulement, vous savez, je ne brille pas beaucoup dans ce genre-là ; aussi, j'ai eu recours à mon vieux copain Henry Gauthier-Villars. Ce prosateur français, rosse, mais pas méchant, au fond, m'a envoyé le conte que vous allez lire :



La scène est au ciel, le soir de la Nativité.

Le petit Jésus dit, avec un soupir d'ennui, à Dieu le père : « Allons, il me faut descendre sur terre, porteur de joujoux pour les enfants qui attendent ma venue annuelle. C'est ma nuit de corvée; si je pouvais m'y soustraire! Mais



les matérialistes l'auraient trop belle à nier mon existence. Le devoir professionnel avant tout. »

Et il s'achemina vers Paris, suivi des chérubins-portefaix qui équilibraient sur leurs dos ailés des piles de paquets très hautes. Vous connaissez la route, on prend par la voie lactée, la Grande-Ourse, on descend à l'est de Paris et on traverse la ville.

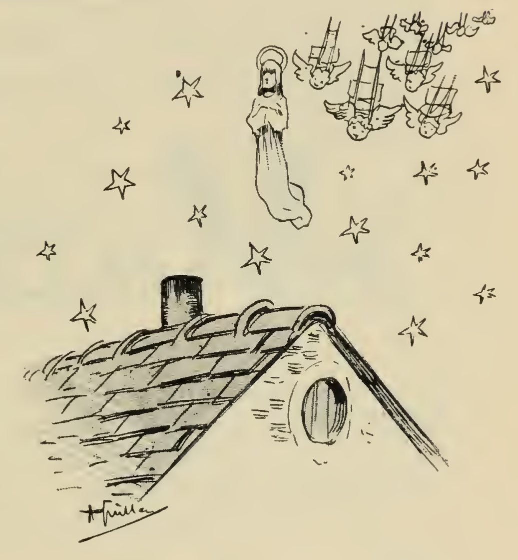
Dès qu'il entra dans la zone d'hiver, l'Enfant-Dieu grelotta : « Broou! quel froid sec et pinçant! J'ai hâte d'avoir fini ; coupons par le plus court. » Donc, au lieu de piquer tout droit sur le quartier du Parc-Monceau, cage d'enfants riches, il s'arrêta d'abord sur Belleville, Ménilmontant, la

Villette. « Attention ! ordonna-t-il à la première escouade de ses chérubins ; apprêtez-vous à précipiter votre charge dans les cheminées des maisons que j'entrevois là-bas ; et dépêchez-vous. »

Les chérubins stoppèrent, interdits.

— Eh bien, qu'est-ce que vous attendez?

— Seigneur, répondit le moins timide, Votre Divinité ne se rend peut-être pas compte de notre embarras... mais, ces maisons où nous devons jeter les paquets... comment les jouets pénétreraient-ils à l'intérieur? Il n'y a pas de cheminées.



— C'est ma foi vrai, dit Jésus surpris.

Il regarda mieux ; il s'approcha : les maisons étaient si pauvres, si misérables, que les locataires avaient supprimé les cheminées pour en interdire l'accès au gel et à la neige. Puis, à quoi bon des cheminées, en ce temps où le charbon coûte plus cher que le pain?

« Oh ! oh ! pensa Jésus, comment ne suis-je jamais venu par ici? Les mœurs de ces pauvres gens sont singulières... »

Avisant enfin une maison dotée d'un tuyau de tôle, il s'y glissa. Le céleste ramoneur dégringola dans une chambre où nul meuble n'offusquait la liberté des murs. Sur un lit de sangles, un couple de misérables ; cinq petits enfants, blottis dans un coin du galetas, dormaient tout habillés afin

d'avoir moins froid, serrés les uns contre les autres, et rêvaient d'un pays inconnu rempli de Bureaux de bienfaisance et de Fourneaux de charité.

Jésus s'aperçut que les petiots avaient les pieds nus ; il chercha vainement leurs souliers pour les remplir de poupées consolatrices ; les pauvres gosses n'avaient jamais eu de souliers..... Il remonta un peu triste par la cheminée, descendit dans une autre maison, dans une troisième, dans une



autre encore, sans voir jamais de feu, de meubles, de souliers. Et plus il visitait de chambres nues, plus grandissait sa colère, et les chérubins-portefaix qui voletaient à quinze pas derrière lui se chuchotaient :

— Sûr que Notre-Seigneur va se fâcher à fond et tout casser.

A la dixième maison, Jésus n'y tint plus : « Ainsi. voilà ce que j'apprends ! Tandis que je comble de biens des familles qui n'ont rien fait pour ça, d'autres végètent au point de n'avoir pas même de souliers pour les enfants qui trottinent pieds nus dans la neige ! et les heureux, endormis dans leur béatitude de propriétaires. ne songent pas à secourir les déshérités ! C'est de la sorte qu'ils m'acquièrent la réputation de Dieu partial, injuste, protégeant la minorité des satisfaits. Tant pis pour eux. je vais faire un exemple dont on se souviendra. »

Il court vers les quartiers riches où les maisons abondent en cheminées. Là. il trouva des bataillons de souliers cam-

pés au seuil des âtres. Il y en avait même trop, car pour tromper Celui qui sait tout et récolter plus de polichinelles que leur dû, les petits enfants des banquiers avaient aligné d'innombrables paires de chaussures, pantoufles, bottes, brodequins, jusqu'à des snow-boots.

« Si jeunes, et déjà si filous! » pensa Jésus. — Méthodiquement, minutieusement, ainsi qu'au matin un garçon d'hôtel dans les couloirs endormis, il ramassa les paires de chaussures, grandes et petites, sans en oublier une. Il razzia le quartier Monceau, le quartier des Champs-Élysées, le quartier Malesherbes, le quartier du Bois de Boulogne. Puis il revint, d'un vol alourdi, aux quartiers pauvres, et dissémina son butin dans les maisons tristes, où l'onglée mordait tant de petits pieds nus.

Et il remonta au Ciel, vers l'Infinie béatitude, avec la satisfaction du devoir accompli.

. . . .

Jamais la Préfecture de police ne put expliquer d'une manière plausible le rapt de tant de souliers. M. Lépine déclara aux interviewers que de pareilles anomalies ne se produisaient pas sous son principat. Quant à M. Charles Blanc, il faillit en devenir occultiste.

— Et les polichinelles? demandez-vous. Qu'est-ce qu'il en a fait, le petit Jésus?

Je n'ai rien de caché pour mes lecteurs : les polichinelles? l'Enfant-Dieu les a déposés chez M. Henri Becque. On entendra souvent parler d'eux, mais on ne les verra jamais.

*
* *

Reçu du fougueux mégalomane illettré qui signe Sinoquet d'Hallencourt, mais qui s'appelle seulement Sinoquet, le dernier numéro de son canard : *l'Institut populaire*. Allons, il y a encore de beaux jours pour la gaieté française! Avec beaucoup de fautes d'orthographe et pas mal de mau-

vaise foi, il affirme que le *Journal amusant* et moi, nous exaltons l'Allemagne (?) en blaguant les œuvres de Sinoquet, et il s'écrie : « Un coup de balai, la police! ou donnez-en le droit au peuple et à l'armée! » — En fait de balai, mon gros, on vous donnera un joli balai de crin enveloppé dans une superbe peau de balle. — Il m'accuse de cracher un limon infecte (*infect*, Ernest, ne prend pas d'*e* final au masculin) et me compare, une fois de plus, au moucheron qui bourdonne autour de l'aigle. Beaucoup plus indulgent pour lui-même, il déclare, à propos de son poème : *les Martyrs d'Alsace*. que « cette œuvre historique donne le soufflet suprême au vainqueur ». — Charmante modestie! — Enfin, soucieux de démêler les sombres motifs qui me font manquer de respect à une gloire aussi haute que la sienne, il se demande : « Est-il (l'auteur d'*Un vilain monsieur*) un ver de terre jaloux d'une étoile brillante et pure? Est-il désespéré de ne pouvoir l'atteindre pour en faire sa conquête? » (*Sic.*)



Vous avez mis le doigt dessus, enfant d'Hallencourt, je suis à la fois un moucheron et un ver de terre, de même que vous cumulez les dignités d' « aigle » et d' « étoile pure » ; seulement, vous devriez vous offrir comme cadeau de Noël un dictionnaire et une grammaire; votre orthographe ne pourrait qu'y gagner, et vous éviteriez des phrases aussi balourdes que celle-ci : « Il n'y a plus un Français qui *fait* quelque chose de bien. » — Par contre, j'admire sans réserve, ô Poète, vos vers Victorhug*r*otesques :

Les devoirs du poète devant l'humanité (*13 pieds*)
Est de clamer bien haut le droit, la vérité (*sic*).

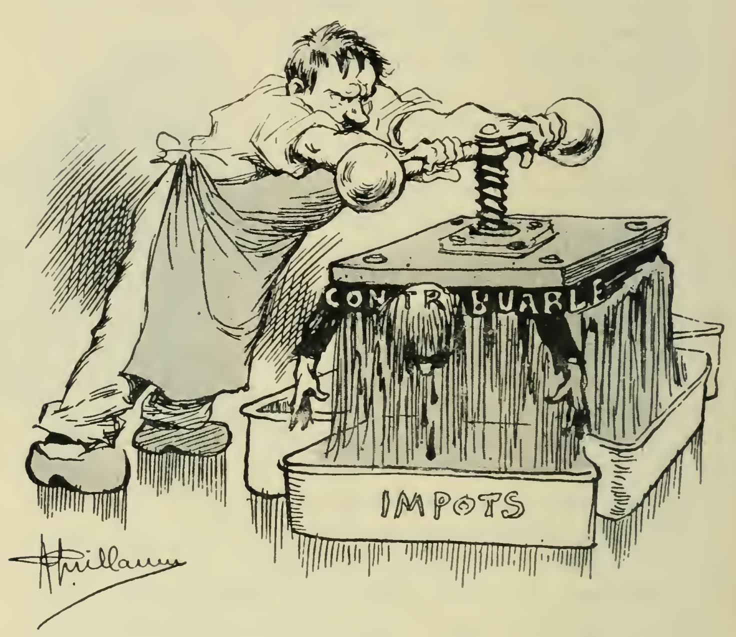
Et puisqu'à vous en croire l'*Institut populaire* (achat à crédit d'instruments de musique en tous genres, pianos, bannières, etc.) que vous avez fondé, est la seule gloire du siècle dont l'honneur reste intact, recevez mes très vifs compliments de Christmas, avec lesquels j'ai l'honneur d'être..., etc.,

*
* *

Après l'impôt sur les domestiques, après l'impôt sur les célibataires, l'un et l'autre repoussés par la Chambre, voici qu'on propose un impôt... sur les chroniqueurs! Oui. — Vous riez? — Moi pas.

« Tout chroniqueur est un monsieur *inutile*, sur lequel l'État devrait percevoir un impôt indirect, comme sur les cigarettes de la régie qui s'éteignent trop souvent et sur les allumettes qui ne brûlent pas du tout. » Ainsi s'exprime en une chronique spirituellement paradoxale « sur l'inutilité de la chronique » le docteur Michaut, un maître et même un dosimètre, qui fonctionne dans une revue d'Alcaloïdothérapie pratique. Et, pour étayer cette proposition tendancieuse, notre dangereux confrère, empruntant au président du conseil sa forme favorite de raisonnement, pose ce dilemme : ou le lecteur est un esprit cultivé, et alors il n'a nul besoin de prendre connaissance des réflexions plus ou moins saugrenues d'un monsieur quelconque (celui qui signe ces lignes, par exemple) sur des sujets auxquels il peut réfléchir lui-même, ses réflexions propres ayant autant de valeur que celles du chroniqueur; ou bien le lecteur est un monsieur

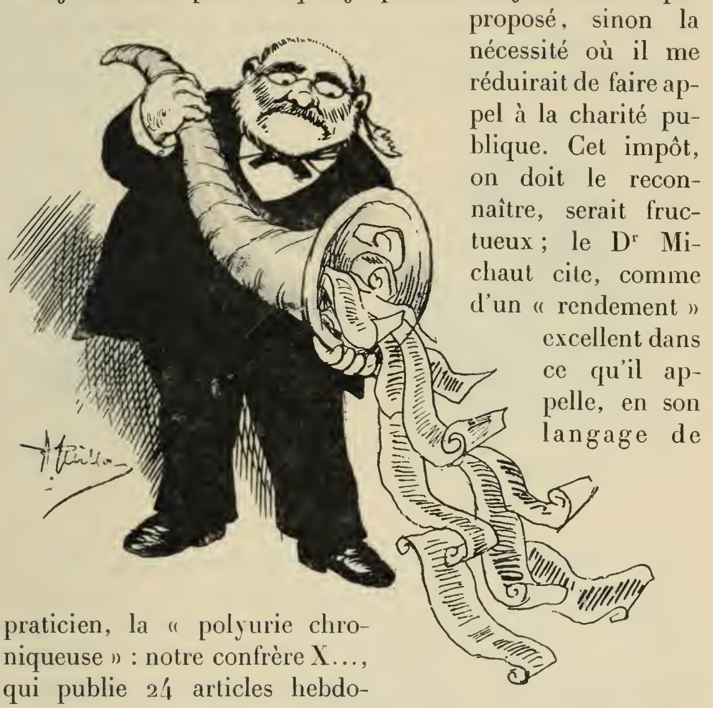
abruti par l'alcool, la bicyclette, — n'oublions pas les traductions fantastico-wagnériennes perpétrées par M. Jacques d'Offoël, — ou... par le surmenage (c'est un médecin qui parle) de la clientèle médicale, et alors il est incapable d'attacher le moindre intérêt à des élucubrations dont la lecture



est pour lui une perte de temps, — le temps consacré à la lecture étant nécessairement pris sur les instants qu'il pourrait consacrer à s'ingurgiter des petits verres d'éthyle multicolore, à faire valoir la *rotondité de ses gastrocnémiens agitateurs de pédales rapides*, ou encore à écrire, en caractères illisibles, des prescriptions baroques autant qu'inutiles, à l'effet de faire mélanger par un apothicaire des substances qui hurlent d'être accouplées...

Vous m'en direz tant! il est bien certain qu'en faisant

entrer en ligne de compte la rotondité des gastrocnémiens, le leader dosimétrique m'en obstrue un sacré angle, comme disait délicatement Bernardin de Saint-Pierre, et qu'après cela je ne vois plus ce que je pourrais objecter à l'impôt proposé, sinon la nécessité où il me réduirait de faire appel à la charité publique. Cet impôt, on doit le reconnaître, serait fructueux ; le Dr Michaut cite, comme d'un « rendement » excellent dans ce qu'il appelle, en son langage de



praticien, la « polyurie chroniqueuse » : notre confrère X..., qui publie 24 articles hebdomadaires, le « polysarcique avuncule » — ces médecins ne respectent rien — du *Temps*, enfin Émile Bergerat, lequel n'a pas consacré moins de 37 articles à sa brouille avec Porel (s'il a la brouille, il n'a point la trouille).

L'humoriste médical termine en réclamant pour Sarcey un supplice épouvantable, il demande qu'on force notre oncle « à écouter seulement cinq fois (*seulement* me plaît) l'une des pièces qu'il a couvertes d'éloges, en compagnie d'un jeune poète chargé de lui chatouiller les vibrices qui

ornent ses vastes narines ou les conques de ses gigantesques oreilles, chaque fois que le sommeil le gagnera ». — Docteur, vous êtes méchant... surtout pour le jeune poète, lequel aura vraiment trop d'ouvrage. Quant à votre exécrable projet d'impôt, j'espère que, malgré le talent avec lequel vous le défendez, nos députés n'en voudront point, et que vos arguments, d'ailleurs solides, ne leur feront Michaut ni froid.



*
* *

Par bonheur pour le champion de l'Alcaloïdothérapie, le congrès international de la Presse qui vient de se réunir à Lisbonne n'a pas connu ses prétentions subversives; sans quoi il n'eût pas manqué de réclamer aux gouvernants de tous les pays des mesures de rigueur contre cet empêcheur de chroniquer en rond. Mais s'il n'eut point à connaître de M. Michaut, il n'en agita pas moins de graves questions, et telle de ses délibérations paraît dès maintenant grosse de conséquences (espérons que ces conséquences seront plus « conséquentes », comme parle mon concierge, que la souris dont accoucha la Montagne, également grosse, du regretté La Fontaine). Le congrès, donc, exprima le vœu que fussent fondées des écoles professionnelles de journalisme; il fit plus, il établit les bases de l'enseignement qui devra être

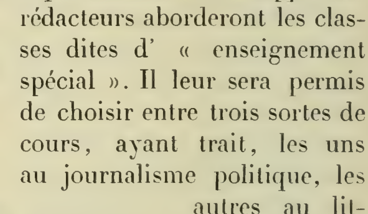
donné dans ces établissements dont le besoin se fait sentir même aux nez les plus hermétiquement obturés.

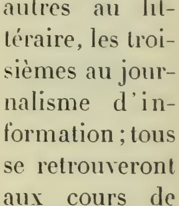
Les journalistes de l'avenir seront pris tout jeunes, afin qu'ils n'aient pas eu le temps de contracter des habitudes mauvaises, par exemple le souci de l'exactitude, la recherche du mot juste ou de l'épithète rare, la probité intellectuelle et littéraire, tous défauts qui, sans doute, s'atténuent à la longue, mais ne disparaissent jamais complètement. Tous seront internes, afin de n'être point exposés à rencontrer dans leurs familles des personnes affligées d'un style correct. Le programme de l'école journalistique aura ceci de commun avec celui de l'Université que les élèves entreront d'abord dans les classes préparatoires : là, on aura soin de ne pas molester, par un travail trop hâtif, leurs précieuses méninges ; on ne leur apprendra, pour ainsi parler, que l'A B C de leur profession: la liste des principaux clichés, les fautes de syntaxe usuelles, l'art de feuilleter un Larousse ; comme devoirs : des épreuves à corriger, quelques exercices faciles, une phrase de Chincholle, par exemple, préalablement récrite en « bon français » (par quelque pauvre diable de licencié ès lettres, qui trouvera de la sorte l'occasion d'utiliser ses détestables connaissances), que les écoliers devront ensuite reconstruire telle qu'elle fut écrite par le reporter en chef du *Figaro*. En résumé, rien en ces cours du début, que des notions élémentaires sur la technique plumitive ; par contre, l'éducation sera l'objet d'une sollicitude toujours en éveil : progressivement, on entraînera ces « gâ-



cheurs d'encre » en herbe à de petits mensonges, d'abord très simples, suivis de rectifications doucement perfides, puis à de sournoises médisances, enfin à d'astucieuses calomnies. Dans les cours de récréations, de petits bassins peuplés de canards rappelleront aux enfants, au milieu même de leurs jeux, l'avenir qui leur est réservé.

Fortifiés dans ces pratiques préliminaires, les apprentis rédacteurs aborderont les classes dites d' « enseignement spécial ». Il leur sera permis de choisir entre trois sortes de cours, ayant trait, les uns au journalisme politique, les autres au littéraire, les troisièmes au journalisme d'information ; tous se retrouveront aux cours de publicité qui, par leur importance capitale intéressent également le leader politique, le critique éminent et le grand reporter.





Pour les politiques, des spécialistes notoires professeront des cours de Mauvaise Foi, d'Injures, d'Incohérence ; deux fois par semaine, exercices pratiques sur l'Art de recevoir ou d'envoyer des témoins ou d'être témoin soi-même.

Les reporters apprendront à raconter congrûment le *Terrible accident sur la ligne du Nord, 200 victimes*, le *Sextuple suicide de la rue des Vieilles-Poires*, le *Drame de Romainville, horribles détails*, à narrer les incidents — toujours si palpitants d'imprévu — d'un voyage présidentiel, à extraire du nez d' « un vieux diplomate » ou d' « un haut personnage de qui la situation officielle nous oblige à taire le nom » des vers assez longs pour fournir 150 lignes de copie sur « ce

qui se dit dans les sphères gouvernementales » — le vieux diplomate et le haut personnage n'existant, du reste, que dans l'imagination de leur interviewer.

Aux littéraires enfin, seront réservés des cours de Gros-Bon-Sens, de Rosserie, de Symbolisme, d'Occultisme, de Solécisme, d'Anachronisme, de Critique théâtrale, avec la manière de traiter les actrices comme elles le méritent, quand elles ont le cœur nickelé, etc., etc.

Des plus captivants, les cours de publicité, d'après la méthode à laquelle M. Tristan Bernard, le hardi chasseur de chevelures, a attaché son nom, et qui veut qu'un souci éclairé de littérature, inutile et même fastidieux quand il s'agit de l'article de fond, préside à la confection des Annonces. On écrira, par exemple, en collaboration avec Victor Hugo :

« *Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille applaudit à grands cris...* et ne tarit pas d'éloges sur le compte du Biberon Suçard, préférable à toutes les nourrices. »

Et avec Musset :

« *Le sofa sur lequel Hassan était couche était dans son espèce une admirable chose...* car il provenait de la grande Compagnie asiatique d'ameublement qui va chercher aux pays aimés du Soleil ses merveilleux mobiliers artistiques. »

Je me charge de faire parvenir à l'administration de l'école

professionnelle, moyennant un petit droit de commission, les demandes d'admission qu'on voudra bien m'adresser.

*
* *

On n'a pas oublié le lieutenant Hobson, ce courageux



officier américain qui tenta, selon sa pittoresque expression, de « mettre en bouteilles » l'escadre espagnole, en coulant son propre vaisseau pour boucher le goulet du port de Santiago où la flotte de l'amiral Cervera s'était réfugiée ; c'est en vain que, par la suite, les Espagnols, pour échapper à leurs adversaires, tentèrent de les... repousser du goulet.

En bon Yankee, le lieutenant Hobson — qui, on doit le reconnaître, a réussi là un « coulé » peu banal, propre à faire sécher de jalousie les Vignaux et autres princes de

billard — s'est empressé, de retour dans son pays, de battre la grosse caisse et monnaie avec la célébrité qu'il s'est acquise par ce hardi coup de main. Et comme aux États-Unis tout finit par des tournées — de même qu'en France par des



chansons, — Hobson a entrepris une tournée de conférences, agrémentée, je pense, de nombreuses « tournées » de cocktails offertes par ses admirateurs, à travers les principales villes de l'Union, qui auront ainsi la satisfaction d'entendre le récit du coulage du *Merrimac*, monologue patriotique, interprété par l'auteur de cet exploit.

Ce n'est pas tout : le lieutenant Hobson, en même temps qu'il travaillait à sa fortune, entreprit, mettant à profit l'accueil flatteur que lui réservait partout la population féminine, d'établir un record, le « record du baiser ». Cette

tentative, disons-le tout de suite, a pleinement réussi, et il est douteux que le record de Hobson soit battu de si tôt : l'heureux lieutenant — héros métamorphosé en Eros — a accompli ce nouvel exploit, le jour de son arrivée à Chicago: d'embrasser 165 (cent soixante-cinq) dames et demoiselles. On avait dû organiser un service d'ordre, et c'est entre deux haies de policemen que les galantes solliciteuses ont défilé pour arriver jusqu'au conférencier.

Les filles d'un ancien gouverneur des Carolines — les *riz* et les grâces, sans doute, paraient leurs jeunes visages — ont ouvert cette série d'embrassades, et aussitôt le flot féminin a suivi. Parfois, nous assure-t-on, ce flot reculait épouvanté... parce qu'il apportait aux pieds du triomphateur quelque vieille miss ou quelque lady hors d'âge qu'on eût vainement offerte à dix mille contre un dans un concours de beauté. Mais le courageux Hobson, pour ne pas faire de jalouses, s'exécutait stoïquement; jusqu'à la fin de la séance, on ne l'a pas vu faillir une minute, et il a embrassé toutes les impétrantes avec la même apparente satisfaction que si elles eussent toutes ressemblé à Clara Ward. (Hypothèse Chimayrique.)

Dès le lendemain, d'ailleurs, il battait lui-même cette performance, à Kansas-City. Mères, filles, voire petites-filles, attirées par l'écho des baisers de Chicago, étaient accourues à son hôtel. Nouveau service d'ordre, nouvelle séance le soir venu. Quand Hobson interrompit la réception, il avait embrassé 417 (quatre cent dix-sept) visiteuses. Mis en goût, il tint le lendemain le même discours que la jeune Espérance dans un sonnet fameux de Sully-Prudhomme :

... Mes sœurs, si nous recommencions !

et il recommença en effet, de sorte que le chiffre total de Kansas-City atteignit 700 (sept cents). Voyez donc ce record !

Toutes les « belles » des Etats-Unis auraient eu leur tour, si le département de la marine, apparemment cuirassé contre

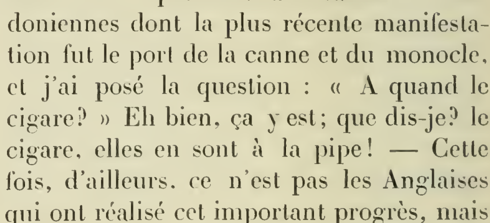
toute émotion sentimentale, ne s'était choqué de ces tendres manifestations et ne les avait impitoyablement interrompues en donnant à Hobson l'ordre de partir sans délai pour les Philippines. A cette heure, le lieutenant vogue vers Manille, regrettant amèrement les admiratifs baisers de ses expansives compatriotes. Mais il se consolera sans doute quand il connaîtra l'ordre officiel par lequel le conseil d'hygiène de New-Jersey engage ses concitoyens à éviter de s'embrasser afin d'empêcher la contagion de... l'influenza.

En tout cas, le lieutenant Hobson, la guerre terminée, sera fondé à réclamer de son gouvernement, pour récompense de ses faits d'armes, un poste d'attaché d'embrassade. (Il est classique, mais que voulez-vous que j'y fasse ?)

CHAPITRE XII

Le féminisme à Saint-Gall (Suisse). — Achetons le Pôle Sud. — Paroles de maire. — L'*Ami des Bêtes*, carnet mondain. — Pour le latin !

J'ai parlé plus haut des « professional beauties » londoniennes dont la plus récente manifestation fut le port de la canne et du monocle, et j'ai posé la question : « A quand le cigare? » Eh bien, ça y est; que dis-je? le cigare, elles en sont à la pipe! — Cette fois, d'ailleurs, ce n'est pas les Anglaises qui ont réalisé cet important progrès, mais bien les aimables habitantes de Saint-Gall (Suisse).



Soit qu'elles connaissent aussi bien que Maurice Donnay lui-même l'*Assemblée des femmes* d'Aristophane, soit qu'elles croient à l'homéopathie, ces dames sont presque toutes devenues des piliers d'estaminets « pour protester, disent-elles, contre les habitudes masculines » ; et, comme un de nos confrères les blâmait discrètement, elles lui ont cloué

le bec avec cette petite profession de foi qui n'est pas, j'ose le dire, dans un ridicule :

« Nous envisageons comme notre devoir de nous rendre toujours plus nombreuses dans les cafés, de les emplir même, afin que le prétendu roi de la création n'y trouve plus aucune place; et nous agirons ainsi jusqu'à ce que les hommes aient changé de conduite et aient appris à être économes. Quand ils en seront là, nous ne ferons aucune difficulté pour revenir, nous aussi, à nos principes (et à nos fourneaux) économiques. »

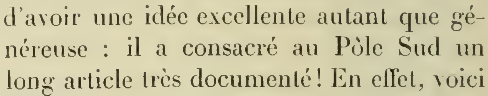


En attendant, les belles (esta) minettes s'enfilent des apéritifs variés, des alcools de tous les pays, bouffardent, cartonnent, jurent quand elles sont prises en fourchette à l'écarté, ou quand, à la manille, leur partner ne remarque pas qu'elles se sont « défaussées à cœur » astucieusement.

Quant aux hommes, ils n'ont pas, vous pensez bien, modifié d'un iota leur conduite; de nouveaux cafés se sont ouverts, des bars parallèles où ils ont trouvé refuge, aussitôt que les anciens, envahis par leurs épouses, n'ont plus voulu d'eux.

Mais les enfants? me direz-vous. Ah! voilà, les gosses, je ne sais pas ce qu'ils pensent de tout ça. Il leur reste bien un moyen, qui est d'imiter leurs parents, de déserter l'école et de passer leurs journées dans quelque Baby-Caboulot jusqu'à ce que papa et maman se décident à réintégrer le domicile familial.

⁂

Un de nos confrères de la *Revue des Deux France* vient

d'avoir une idée excellente autant que généreuse : il a consacré au Pôle Sud un long article très documenté! En effet, voici trop longtemps qu'on nous rase avec le Pôle Nord, on ne parle que de lui dans les feuilles, des gens meurent en tâchant à le découvrir. Et, jamais, nul ne s'était avisé de consacrer seulement deux lignes au Pôle Sud ou de perdre un doigt pour le mettre dessus. Le Pôle Nord tirait vraiment trop la couverture à soi, si j'ose risquer cette métaphore. Grâce à la *Revue des Deux France*, cette criante injustice est réparée.



Le Pôle Sud, paraît-il, est habité; ce serait la sixième partie du monde, et on l'aurait baptisée : État d'Adélie (?). Cette contrée nouvelle, organisée en royaume, contiendrait cent mille habitants, dont soixante mille Français et quarante mille Papous — pa poussible! ça doit donner de jolis résultats, ce croisement! — le tout gouverné par un monarque dénommé George II, comme vous et moi.

Le duc d'Angély, qui se trouvait dans ce pays d'Extrême-Midi, vient d'arriver à Paris. Il aurait, dit-on, proposé au ministre compétent d'affermer là-bas le protectorat de la France moyennant quarante millions par an : il faudrait

n'avoir pas quarante millions sur soi pour décliner une offre aussi avantageuse. La contrée, d'ailleurs, serait toute bourrée d'or, mais on ne pourrait y pénétrer que durant trois mois de l'année, connus jusqu'à ce jour des seuls indigènes et de ce fougueux d'Angély, de millions altéré.

Comme bien vous pensez, je laisse à leur auteur — qui signe Dagoubert — la responsabilité de telles assertions.

Dis-moi, bon Dagoubert,
Aurais-tu la tête à l'envers ?

*
* *

A la suite d'un incendie, où l'inexpérience des pompiers se manifesta fâcheusement, le maire de la petite commune de X*** vient de publier l'arrêté suivant, dont le besoin ne se faisait pas moins sentir que l'haleine de l'étoile d'un théâtre boulevardier, grande meurtrière de mouches. En voici la teneur :

« Le Maire de X***, attendu que la maladresse peu habile des pompier dans la maneuvre de la pompe, a laicé brûlé jusqu'au fein bout la ferme de Maillard, araîte :

« *Article hunique :* Les pompier de la comune seron, à daté de ce joure, exercé *la veille de chaque unsandie.*

« Le Maire : Jean-François Grandcolas.

« X***, ce 19 févrié 1899. »

Cette mesure préventive obtiendra certainement l'approbation générale, et le brave rural qui l'imagina mérite de passer à la postérité en compagnie de feu son collègue Froment, maire d'Harponville (Somme). L'honorable M. Mauritio B..., lecteur du *Journal amusant*, veut bien me communiquer la lettre suivante, par lui découverte dans les archives de son département, lettre singulièrement savoureuse, d'une authenticité garantie, à laquelle je ne voudrais pas, pour un empire, ni même pour une trésorerie, changer une syllabe :



« Monsieur le Préfet,

« Un voile de pudeur nous interdisait, avec les mœurs trop ulcérées du siècle, de colorer les images dégoûtantes d'un fait dont les détails oppriment l'âme bien née d'un honnête homme appelant le bras de la justice d'accord avec les lois. Mais, Monsieur le Préfet, le crime est par trop manifeste, et ses liaisons avec le caractère le plus dépravé me forcent à recourir à votre munificence. — Le nommé Durand, de ma commune, homme assez nul, du moins par les facultés intellectuelles et les qualités distinguées de l'âme, fourbe dans le fond, audacieux en paroles, et reconnu par ses gestes continus envers le sexe timide, le 25 mai dernier, entraîné par la violence des passions les plus effrénées, a tenté à la virginité d'une jeune fille qui rejeta bien loin ses

manifestations. La fille s'en étant allée, il l'a abandonnée pour l'instant, puis il est allé, en se repaissant de l'image de son forfait, à côté d'une charrette qui barrait le chemin. Placé sur le derrière de la charrette, il sort de son antre comme d'une tanière à bêtes fauves, se précipite sur sa proie qui revenait de garder tranquillement son troupeau (car elle était bergère); il la serre dans ses bras en lui disant : Là, Mignonne, tu ne connais pas ce qu'il en est de l'amour; je te le montrerai, je te le montrerai. Au même instant, il lui commet des voies interpellées devant les tribunaux par la qualité de *viol*. Après cette action, il s'est revêtu du masque trompeur de l'humanité, et, en voyant des paysans, a ajouté à la difformité de dire qu'il était venu au secours d'une malheureuse fille qu'on assassinait. Les témoins clairvoyants de l'individu n'eurent pas de peine à deviner le vermifuge du coupable, dont le désordre de ses habits et du mouchoir de la victime sens dessus dessous annonçait ses manifestations insipides, il a maltraité même dont il lui reste des marques visibles sur les parties invisibles que nous avons vues, investi de notre caractère légal.

« Quant à la victime, la figure de l'innocence de la fille était peinte dans ses yeux, dont le nez et les joues étaient meurtris par le contact contondant du ravisseur. La fille, après bien des questions subalternes et interrogatoires, nous a rapporté ce que j'expose, lequel est transféré dans un procès-verbal que vous recevrez par le prochain courrier, et il est mon rapport préliminaire fondé sur son exactitude.

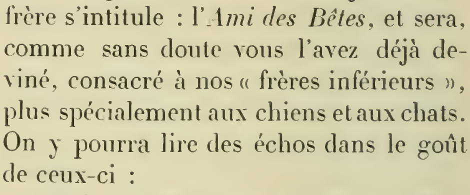
« FROMENT,
« *maire d'Harponville (Somme).* »

« Mai 1836.

N'est-ce pas que cette épître valait d'être publiée? elle me semble d'un bout à l'autre admirable : pas d'ivraie dans ce Froment.

* * *

Une dame vient de fonder un nouveau journal, non pour faire concurrence à la courageuse *Fronde*, car ce jeune confrère s'intitule : l'*Ami des Bêtes*, et sera, comme sans doute vous l'avez déjà deviné, consacré à nos « frères inférieurs », plus spécialement aux chiens et aux chats. On y pourra lire des échos dans le goût de ceux-ci :



— On s'entretient à mots couverts, dans les cercles bien informés, d'un duel mystérieux qui aurait mis aux prises deux animalités bien connues à Auteuil, un chat noir appartenant à une personnalité très en vue du monde israélite et un caniche café au lait, propriété d'un peintre de grand talent. Informations prises, nous pouvons révéler au moins le nom d'un des adversaires : c'est *Puck*, à M. Jacques Blanche.

— Beaucoup de monde au dernier vendredi de M. de Saint-Marceaux, l'éminent sculpteur ; la maîtresse de la maison a fait les honneurs avec sa bonne grâce coutumière, dignement secondée par *Mlle Valdine*, une charmante bassette d'une mutinerie exquise, et par *Mlle Furette*, de qui le peintre Jacques Baugnies exposera prochainement un beau portrait.

— La toute mignonne *Mlle Flûte*, qui accompagna Mme Héglon, de l'Opéra, à Angers, où elle interpréta avec le succès qu'on sait les œuvres de M. Xavier Leroux, est de retour à Paris, mais elle compte repartir prochainement pour l'ex-capitale du roi René, à dessein d'y faire une nouvelle

moisson de lauriers, après quoi elle ira cueillir des palmes sur la côte d'Azur, où sa présence est impatiemment attendue par toute la colonie monégasque.

— Un grand mariage à l'horizon parisien : le comte Khourang vient de demander au baron de Cerviète, pour son loulou florentin *César*, la patte de *Mlle Topsy*. Le mariage aura lieu aux débuts du printemps. Nos très vives félicitations aux deux familles.



—Par contre, M. Henry Gauthier-Villars nous autorise à démentir de la façon la plus formelle un bruit d'après lequel *M. Kiki-la-Doucette*, le magnifique angora, serait fiancé à *Mlle Jacqueline*, la délicieuse chatte de M. Charles Léandre, le subtil caricaturiste du *Journal amusant*. M. Kiki-la-Doucette, que nous avons vu hier dans son atelier de la rue de Courcelles où il réunissait quelques intimes, nous a assuré lui-même qu'il était absolument dénué... de toute intention conjugale et qu'il resterait garçon. Voilà qui est clair. Après cette déclaration fort nette, notre hôte qui, très smart, achète ses colliers à Londres, nous a fait admirer la dernière création de la maison Littleburn and Son : une délicieuse lanière de cuir vert émeraude, où tintinnabulent deux mignonnes clochettes suisses en or. — Puis, M. Kiki-la-Doucette, qui est, comme on le sait, un acrobate amateur capable d'en remontrer à bien des professionnels, et se trouve

actuellement dans une forme merveilleuse, a exécuté quelques sauts d'une fantaisie échevelée, bondissant du Pleyel sur le sommet de la bibliothèque, pour retomber l'instant d'après sur les épaules d'un des spectateurs, véritable tour de force accompli avec une aisance extraordinaire et comme en se jouant par l'admirable félin qui, décidément très en verve, a terminé la séance en renversant d'un seul coup, avec une précision rare, une lampe Bing et un encrier modern style.

Dans l'assistance, remarqué l'érudit M. Paul Héon, l'auteur du célèbre mémoire sur le règne de Charles le Chauve, intitulé : *De l'influence de la chute des cheveux sur celle des empires*, auquel l'Académie française vient de refuser le Grand Prix Gobert. Le savant historien nous a donné des nouvelles fort rassurantes de *Mlle Sultane*, son étonnante caniche — *nigra sed formosa* — qu'on disait empoisonnée : il n'y a eu, nous affirme M. Paul Héon, qu'un commencement d'intoxication causé par l'ingestion d'une paire de gants que l'intéressante malade avait avalée par



distraction. Grâce à une médication énergique et aux soins éclairés du vétérinaire Dauperra, Mlle Sultane est, à l'heure présente, hors de danger, et quelques jours de repos suffiront à la remettre sur pattes. Il ne sera pas publié de bulletin de santé.



*
* *

Tandis que nombre d'esprits distingués, MM. Jules Lemaître et Maurice Pujo en tête, guerroient contre l'enseignement classique, d'autres non seulement réclament avec énergie la restauration du latin, mais encore veulent en faire le volapück par excellence. Une feuille bi-mensuelle, l'*Écho des villes d'eaux, bains de mer et stations hivernales*, a attaché ce grelot à la bicyclette du progrès (?) en un article que nous révèle, enguirlandé de savants commentaires et de spirituelles remarques, mon excellent confrère et ami André Beaunier.

Deux journaux déjà paraissent, entièrement rédigés en latin : le *Præco latinus* et la *Vox Urbis*. Je vous recommande particulièrement les annonces du *Præco latinus :* les mérites de certains couvre-chefs américains y sont célébrés congrument, chapeaux de qualité supérieure (*qualitate nihil est quod his par sit*) et « bons à l'usage » incontestablement, car : *eorum durabilitas prœter omnem quœstionem collocata est.*



La *Vox Urbis* traite, pareillement dans la langue de Cicéron, les questions économiques, politiques, et la grande actualité : c'est ainsi qu'un moderne Tite-Live y raconte la guerre hispano-américaine. « J'aime beaucoup ces facéties, confesse M. Beaunier. Au moment de l'Exposition, quand il y aura tant d'étrangers à Paris, les bons hommes qui vers l'heure de l'apéritif (*potiones illæ quæ famem aperiunt*) jettent sur le boulevard ce cri tentateur : « Ce soir, — à dix heures, — aux Folies-Bergère, etc. », diront pour que l'Europe entière, assemblée là, les comprenne : *Hodie — ad decimam horam — in theatro dicto...* Seulement, je ne sais pas comment traduire « Folies-Bergère ».

Après cet aveu, André Beaunier s'oppose à l'adoption du latin comme langue universelle, sous prétexte que le latin se prête assez mal à l'expression des idées modernes : à l'appui de son dire, il cite le cas de M. Jaurès, qui présenta jadis à la Sorbonne une thèse latine pour le doctorat sur un

sujet de philosophie politique; le leader socialiste, parlant des divers partis de la Chambre, se trouva assez embarrassé pour désigner l' « extrême droite » et l'« extrême gauche » ; alors il écrivit bravement : *extrema dextra* et *extrema læva!* Un tel jemenfichisme caractérise une époque : *o tempora, o Jaurès!*



Au fond, notre confrère ne l'avoue pas, mais c'est le dépit de ne pouvoir traduire non seulement Folies-Bergère, mais Eldorado, mais Bouffes-du-Nord, Ba-ta-clan et quelques autres, qui lui fait répudier une idée, à mon sens tout bonnement merveilleuse. Car pour peu qu'on examine cette question avec quelque soin, on voit que d'excellentes raisons militent en faveur de la substitution de la langue latine aux idiomes actuels. Tout d'abord elle est plus ancienne, et le vin vieux n'est-il pas préférable à la récente piquette? C'est le latin qui a commencé! On ne peut pas lui retirer ça ; ensuite, de même que certains hommes mûrs demeurent plus alertes que nombre d'adolescents précocement vannés, il a conservé toute sa viridité; en dépit des siècles révolus, l'Église enseigne en effet que « Virgile est jeune ».

Que si, abandonnant les principes, nous considérons le côté pratique de cette réforme, nous voyons que l'emploi du latin conviendrait parfaitement :

1° Aux savants, qui d'ailleurs en usent déjà ;

2° Aux magistrats, de qui le langage barbare gagnerait à être franchement du latin et non une sorte de

décalque grossier des formes usitées par les juges romains ;

3° Aux hommes de lettres, car la lecture du *Conciones* et l'exemple des orateurs romains, y compris le sieur Cicéron en personne, intarissable pondeur, démontrent surabondamment que cette langue, mieux qu'aucune autre, per-



mettait de parler longtemps pour ne rien dire, qualité éminemment précieuse pour des gens payés à la ligne ;

4° Aux honnêtes gens qui pourraient, sans crainte de compromettre leur réputation, tenir des discours propres à faire rougir des œufs durs, puisqu'il est entendu que « le latin brave l'honnêteté » ;

5° Aux filous pour la même raison ;

6° Aux républicains, puisque le latin fut la langue officielle, pour ainsi parler, de la plus grande république qui fut jamais ;

7° Aux bonapartistes, puisque... (la suite comme ci-dessus



en substituant le mot « empire » au mot « république ») ;

8° Aux royalistes intransigeants, qui ne manqueraient pas d'émailler leurs discours d'une foule d'ablatifs *absolus*, comme le monarque de leurs rêves, assis sur les lis : *manibus aate...* ;

9° Aux organisateurs de manifestations qui, au lieu de se creuser la cervelle pour découvrir des « cris » propres à déterminer le sens de leurs revendications, abandonneraient les : « A bas Chose ! » les : « Vive Machin ! » et les tirades

qui se chantent sur l'air de : *C'est la poire qu'il nous faut*, pour en revenir au *Panem et circenses* classique;

10° Aux militaires, à qui la « règle du que retranché » — un ecclésiastique, le chanoine Fulbert, la pratiquait aussi avec succès — rappellerait à tout moment la question des villes et des camps également retranchés, si importante;

11° Aux bonnes d'enfants et à leurs collègues de l'office. L'éloge du latin de cuisine n'est plus à faire.

Enfin, ne voit-on pas que notre Paris assumerait un aspect plus pittoresque avec, aux murs, les légendes traditionnelles remplacées par leurs équivalents dans la langue du regretté Pétrone. L'éléphant et le Turc qui, depuis moult années, proclament leur exclusive dilection pour tel papier à cigarettes, ne s'écrieraient plus : « Je ne fume que le... » mais : *Nullam aliam nisi papyrum quæ nomine Nili dicitur fumo*. Et le visiteur qui s'étonne de voir son ami porter « des chemises pareilles » substituerait au : « Tu as donc fait un héritage...? » l'interrogation : *Num tibi hereditas evenit ut camisias tales induas?* Et des placards, chantant aux passants le los de notre cher *Journal amusant*, concluraient : *O cives*, SATIRICA ACTA, *Paulo Philipone rectore, legite!* Cependant que d'autres recommanderaient aux gens moroses le petit dernier de votre serviteur (*Un vilain Monsieur*) et la couverture dont l'enrichit Albert Guillaume : *In mœrore versati, si apud bibliopolam Simonis Empis festivam fabulam emetis, auctore Willy, quæ* NEQUAM HOMO *dicitur, cujusque, operculum Albert Guillaume lepida graphide ornavit, rideatis*.

Pour moi, je suis si parfaitement partisan du latin que je ne veux plus entendre parler une autre langue en ma demeure. Quand le dîner est prêt, on annonce : *madama est servita* et cela me met en appétit. Même, je viens de pardonner à ma cuisinière, à qui j'avais donné ses huit jours pour ce qu'elle me servait obstinément avec des mains sales, dans des plats pas propres, des mets tantôt calcinés,

tantôt insuffisamment cuits, je lui ai pardonné, dis-je, au reçu de la lettre d'excuses qu'elle nous adressa, à ma conjointe et à moi, et que voici :

Monsieurus et Madama,

Je suis vere desolata quod monsieurus m'ait fichuta à la portam et supplico monsieurum et madamam de me pardonnare mes fautas. Je leur prometto que dorenavanter je lavabo manus meas et assiettas avec beaucoup de conscientia; pour la cuisina, je ferai bene attentionem à facere bene cuire les poissonnos, entréas, rotissos, légumina, mais à ne pas les laissare brûlare. Ça, monsieurus et madama peuvent en être certaini. Igitur, si c'était un effectus de vostræ bonitatis de me gardare à vostro servitio, je vous en aurais une grandam reconnaissantiam. Si, des fois, vous vouliez m'accordare unam petitam augmentationem...

Je vous saluto. Vostra devota,

Louisa.

Hé bien, vous me croirez si vous voulez, je la lui ai accordée, la petite augmentation !



TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

Mensonges historiques : MM. Bonaparte, Vespasien et Louis XIV, Mme Marie Tudor. — Un commissaire assassin : curieux détails. — Mémorables exploits d'un huissier saisi par soi-même (*heautonsaisissoumenos*). — M. Aristote et la question des chapeaux au théâtre : interview par table tournante. — Les billets de banque de 25 millions (enfin!). — Étrange erreur d'un confrère qui me crut métamorphosé en cheval. — Scandaleuse attitude du président de l'A. A. D. B. D. E. D, VI.A. — Fin tragique d'un jeune débauché : élégie. — Habillez-vous richement avec les bouillons des grands journaux 1

CHAPITRE II

Le gendarme a une bonne figure. — L'enseignement de l'histoire naturelle : réformes nécessaires. — Quand je serai Immortel... — Un annuaire précieux. — Mon courrier : je fais école. — Polychromie coloniale. — Un académicien au café-concert. — Réclame sauce hollandaise. — Un royaliste... à l'écarté. . . . 20

CHAPITRE III

Les clous de l'Exposition. — Corsets européens et nichons japonais. — Le théâtre de Tokio. — La zoothérapie : nombreuses attestations. — Les sociétés ne crèvent pas, Monsieur Augier. — Le chapeau est mort : vive le madras! — A l'Académie de

Mode : communication de M. Le Bargy, candidature de M. Émile Zola 39

CHAPITRE IV

Dégoûts et couleurs. — Le français tel qu'on le parle... en Allemagne. — Les vendanges chez M. de Bornier. — Poésies postales. — De l'utilisation des singes. — Ce que dit l'âme du poète. — Le savoir-vivre. — Abonnements en nature. — La boîte aux lettres de Tristan d'Acunha 57

CHAPITRE V

Considérations sur les années finissantes et sur celles qui leur succèdent; prédictions générales. — *Le Journal des Débats*, moniteur officiel du cannibalisme. — La nouvelle gare d'Orléans; enseignes glorieuses; plaignons les pauvres bouquinistes. — La critique française jugée par un critique grec. — L'art de « faire » une cave 77

CHAPITRE VI

Les Roses Crucifères, leur Mage et le Maître de chapelle de l'église métropolitaine d'Art de Jésus conducteur. — Un métier qui s'en va : la crise du surin. — Grosse révélation météorologique : débuts d'une nouvelle lune. — Une virtuose du violon. — Le nouveau tarif des voitures de place; le char de l'État. — Un peu de cuisine : recettes siamoises et autres. — La Néocritique et le chef des Grotesques 96

CHAPITRE VII

Toutes les toiles aux salons. — La plus noble conquête. — La ménagerie Bourbon : ce qu'elle nous coûte. — Plein ciel : un mariage dans la haute. — Mon crétin de neveu. — Miousic. — Mémoires infidèles 113

CHAPITRE VIII

Langue de chats. — Un scandale au Paradis : Saint Antoine de Padoue compromis. — L'amour, Kékcékça. — Lampions et

champions ; la fête nationale et la fête de Jeanne d'Arc. — Députés de poids. — L'Amour, encore ! — En route pour le pôle. — Enquête sur la « femme idéale ». — Mon carnet (fragments). — Le poète-cordonnier. — Fleurettes suisses. 124

CHAPITRE IX

Animaux mélomanes, lézards musicaux, éléphantaisies; curieux effets du violon et de la grande flûte sur les chevaux du 15e chasseurs. — Le répertoire classique entièrement remis à neuf. Le dompteur et le charmeur de serpents : comme sur des roulottes (?). — Les Anglais sont colonisateurs. — Interview de l'agent Savas. — Le pasteur de bugles ou l'orphéoniste mégalomane : M. Sinoquet (d'Hallencourt, Somme) 151

CHAPITRE X

M. Léopold Courouble et le parler belge : épuration nécessaire. — Courtoisie des journalistes chinois. — Sinoquet le patriote et le prussien Willy. — Les *new-women*. — Réclames exotiques. — La psychologie par les confitures. — Les noms des rues. — *Épitaphes* 167

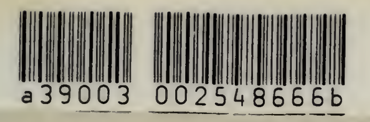
CHAPITRE XI

Contes de Noël : le petit Jésus anarchiste. — Encore Sinoquet! L'impôt sur les chroniqueurs. — Le congrès de Lisbonne; l'*École professionnelle de journalisme*, programme des études. — Héroïsme et conférences : le record du baiser établi par le lieutenant Hobson. 183

CHAPITRE XII

Le féminisme à Saint-Gall (Suisse). — Achetons le Pôle Sud. — Paroles de maire. — L'*Ami des Bêtes*, carnet mondain. — Pour le latin ! 200

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 37777.


a39003 002548666b

